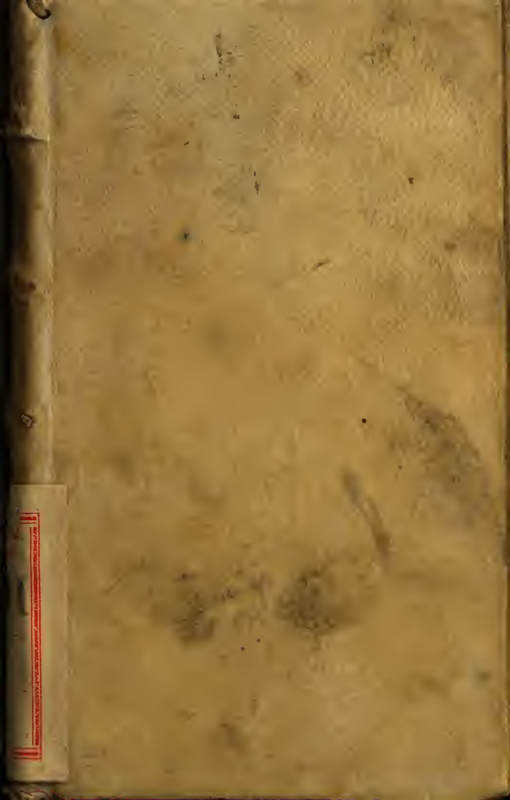




ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME II.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.





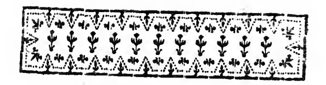
A GENEVE,

ET A PARIS.

Chez Volland, Libraire, Quai des Auguſtins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.





ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir ès Comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de *magister*, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre la vulgaire, & les personnes rares

& excellentes en jugement, & en sçavoir; d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mépris, témoin nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coutume ancienne : car Plutarque dit (1) que *Grec* & *Escolier* estoient mots de reproche entre les Romains, & de mespris. Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, & que (2) *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive, & plus esveillée; & qu'un esprit

(1) Dans la vie de Cicéron, ch. 2 de la traduction d'Amyot.

(2) Espece de proverbe qu'on n'a exprimé de cette maniere barbare que pour rendre les faux sçavants plus ridicules. Vous le trouverez dans Rabelais, L. I, c. 29. Le poëte Regnier l'a traduit ainsi, *les plus grands clercs ne sont pas les plus fins*; Sat. III; & c'est comme on parle encore aujourd'hui.

grossier & vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours & les jugemens des plus excellens Esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doutte. A recevoir tant de cervelles étrange es, & si fortes, & si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne & rappetisse, pour faire place aux autres. Je dirois volontiers, que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, & les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'Esprit par trop d'estude & de matiere, lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler, & que cette charge le tienne courbe & croupy. Mais il en va autrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps il se voit tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands Capitaines, & grands Conseilliers aux affaires d'Es-

tat, avoir esté ensemble très-sçavans.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquefois à la vérité mesprisez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! Ils cherchent encore, s'il y a vie, s'il y a mouvement, (3) si l'homme est autre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont que les loix & justice. Parlent-ils du Magistrat, ou parlent-ils à luy? c'est d'une liberté irreverente & incivile. (4) Oyent-ils louer un Prince ou un Roy; c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer &

(3) Si Montagne a copié ceci du *Theatete* de Platon, p. 127. F. comme il paroît par tout ce qu'il ajoute immédiatement après, qu'il a visiblement tiré de ce dialogue, il a fort mal pris la pensée de Platon, qui dit seulement ici: que » le philosophe ignore à tel point ce que fait son » voisin, qu'il sait à peine si c'est un homme » ou quelque autre animal. »

(4) *Id.* ibid. p. 128. A.

tondre ses bestes ; mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? (5) eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment (6) de peu, ne concevans l'image universelle de nature, & combien chascun de nous a eu de prédécesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le Vulgaire, comme ignorants les premieres choses & communes, & comme presomptueux & insolents.

(5) *Id.* ibid.

(6) *C'est-à-dire*, ils vous méprisent de ce que vous ne savez pas vous élever à la considération de l'image universelle de la Nature, & ne considérez pas combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, *&c.* Tout le reste du paragraphe est encore pris mot pour mot du même dialogue de Platon, page 128. B. C.

Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle (7) qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, reglée à certains discours hautains & hors d'usage: ceux-cy on les desdaigne, comme estans au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des mœurs basses & viles après le vulgaire. (a) *Odi homines ignavâ operâ, Philosophâ sententiâ.* Quant à ces Philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit (8) ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque

(7) *Qui convient à nos Pedans.*

(a) Je hais les hommes dont les discours sont philosophiques, & les actions lâches & frivoles. *Pacuvius*, apud *Aul. Gellium*, L. XIII, c. 8.

(8) *Archimede*, dans la vie de Marcellus par Plutarque, de la traduction d'Amyot, ch. 6.

chose en pratique, à la deffence de son païs, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables, et des effects surpassans toute creance humaine; desdaignant toutefois luy-mesme toute cette sienne manufacture, & pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage & le joüet: Aussi eux, quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haulte, qui paroissoit bien, leur cœur & leur ame s'estre merveilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés. Et celuy qui demanda à Crates, jusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette response: (9) *Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers, qui conduisent nos armées.* He-

(9) *Diog. Laërt.* in vitâ Crateris, Lib. VI, Segm. 92.

raclitus (10) resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à. jouer avec les enfans devant le Temple : (11) *Vaut-il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie ?* D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune & du monde, trouverent les sieges de la justice, & les throsnes mesmes des Roys, bas & viles. Et refusa (12) Empedocles la Royauté, que les Agrigentins luy offrirent. Thales (13) accusant quelquefois le soin du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il lui print envie par passetemps d'en montrer l'expérience, & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain, (14) dressa une trafique qui dans un an

(10) *Diog. Laërt.* in vitâ Heracliti, Lib. IX, Segm. *6*.
(11) *Id.* ibid. Segm. 3.
(12) *Diog. Laërt.* in vitâ Empedoclis, L. VIII, Segm. 63.
(13) *Blâmant.*
(14) Cic. *de Divinat.* L. I, c. 49. Qui Thales

rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote récite d'aucuns, qui appelloyent & celuy-là, & Anaxogoras, & leurs semblables, sages, & non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens : & à voir la basse necessiteuse fortune, deqüoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, & non sages, & non prudents.

Je quitte cette premiere raison, & croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux Sciences : & qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en de-

ut objurgatores suos conviceret, ostenderetque etiam philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem oleam, antequàm florere cœpisset, in agro Milesio coëmisse dicitur, *Vide Diog. Laërt.* in vitâ Thaletis, L. I, Segm. 26,

viennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple. *O le sçavant homme!* Et d'un autre, *O le bon homme!* Il ne faudra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes testes! Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du Grec ou du Latin? escrit-il en vers ou en prose? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedants vont pillotans la Science dans les

livres, & ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la dégorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme; ce que je fais en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escornifflant par-cy, par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy-cy; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place.

Nous ne sommes, ce crois-je, sçavants, que de la science presente : non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qui pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus : ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autruy, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploite, qu'à compter & jetter. *Apud alios loqui didicerunt, non*

ipsi secum (b). *Non est loquendum, sed gubernandum* (c). Nature pour monstrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent ès Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Brouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler pour souffler, mais à remuer les doits, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voilà les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous, que disons-nous nous-mesmes ? que faisons-nous ? que jugeons-nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce (15)

(b) Ils ont appris à parler aux autres, & non pas à eux-mêmes *Cic.* Tusc. Quæst. L. V, c. 36.

(c) Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. *Senec.* Epist. 108.

(15) *Clavisius Sabinus.* Il vivoit du temps de Séneque, qui, outre ce que dit ici Montagne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche impertinent. *Epist.* XXVII.

riche Romain, qui auroit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, & fussent tous prests à lui fournir, (16) qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses Librairies. J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrer : & n'o-

(16) Huic memoria tàm mala erat, ut illi modò nomen Ulixis excideret, modò Achillis, modò Priami : quos tam benè noverat, quàm pædagogo nostro novimus. — Nihilominùs eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit: magnâ summâ emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Novem prætereà Lyricis, singulos assignavit. — Habebat ad pedes hos, à quibus subinde cùm peteret versus, quos referret, sæpe in medio versu excidebat. — Ille tamen in eâ opinione erat, ut putaret se scire, quod quisquam in domo suâ sciret. *Senec.* ibid.

feroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va fur le champ étudier en fon Lexicon que c'eſt galeux, & que c'eſt que derriere.

Nous prenons en garde les opinions & le ſçavoir d'autruy, & puis c'eſt tout : il les faut faire noſtres. Nous ſemblons proprement celuy, qui ayant beſoin de feu, (17) en iroit querir chez ſon voiſin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arreſteroit là à ſe chauffer, ſans plus ſe ſouvenir d'en rapporter chez ſoy. Que nous ſert-il d'avoir la panſe pleine de viande, ſi elle ne ſe digere, ſi elle ne ſe tranſforme en nous, ſi elle ne nous augmente & fortifie ? Penſons-nous que Lucullus, que les Lettres (18) rendirent & formerent

(17) Vous trouverez cette comparaiſon à la fin du traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut ouyr.* Et c'eſt de là ſans doute que Montagne l'a priſe, puiſqu'il l'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'Amyot.

(18) *Cic.* Acad. Quæſt. L. IV, c. 1. Ad Mithridaticum bellum miſſus à Senatu, — cùm totum iter & navigationem conſumpſiſſet partim in percunctando à peritis, partim in rebus geſtis legendis, in Aſiam perfectus Imperator venit, cùm eſſet Romà profectus rei militaris rudis.

ſi grand Capitaine ſans experience, les eust priſes à noſtre mode ? Nous nous laiſſons ſi fort aller ſur les bras d'autruy, que nous anéantiſſons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'eſt aux dépens de Seneca. Veux-je tirer de la conſolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'euſſe priſe en moy-meſme, ſi on m'y euſt exercé. Je n'aime point cette ſuffiſance relative & mendiée. Quand bien nous pourrions eſtre ſçavans dn ſçavoir d'autruy, au moins ſages ne pouvons-nous eſtre que de noſtre propre ſageſſe.

(19) Je hai le ſage qui n'eſt pas ſage pour ſoy-meſme. (c) *Ex quo Ennius: Nequidquam ſapere ſapientem, qui ipſo ſibi prodeſſe non quiret :*

(d) *ſi cupidus, ſi*
Vanus, & Euganeâ quantumvis mollior agnô.

---

(19) Paroles d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epiſt.* 15, ad Cæſar. L. XIII.

(c) C'eſt pourquoi, dit Ennius, vaine eſt la ſageſſe du ſage, s'il ne fait pas ſe faire du bien à lui-même. *Apud* Cic. de Offic. L. III, c. 15.

(d) S'il eſt avare, menteur & efféminé. *Juven.* Sat. VIII, *vſ.* 14.

(e) *Non enim paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est.* (20) Dionisius se moquoit des Grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, & ignorent les propres : des Musiciens, qui accordent leurs flutes, & n'accordent pas leurs mœurs : des Orateurs, qui étudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher que mon escolier eust passé le tems à jouer à la paume : au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besogne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont

(e) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en jouir. *Cic.* de finib. L. I, c. I.

(20) Dans toutes les éditions de Montagne que j'ai vues, sans en excepter la derniere traduction angloise, j'ai trouvé *Dionisius*. Cependant, les sages réflexions que Montagne attribue ici à ce prétendu *Dionisius*, c'est *Diogene le Cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la vie de ce philosophe, écrite par *Diogene Laërce*, Liv. VI, Segm. 27 & 28.

rendu plus ſot & plus préſomptueux qu'il n'eſtoit party de la maiſon. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : & l'a ſeulement enflée, en lieu de la groſſir.

Ces maiſtres icy, comme Platon dit des Sophiſtes, leurs germains, ſont de tous les hommes, ceux qui promettent d'eſtre les plus utiles aux hommes ; & ſeuls entre tous les hommes, qui non ſeulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier & un maſſon : mais l'empirent, & ſe font payer de l'avoir empiré. Si la loy (21) que Protagoras propoſoit à ſes diſciples, eſtoit ſuivie : ou qu'ils le payaſſent ſelon ſon mot, ou qu'ils juraſſent au temple, combien ils eſtimoient le profit qu'ils avoient receu de ſa diſcipline, & ſelon iceluy ſatisfiſſent ſa peine ; mes pedagogues ſe trouveroient (22) chouez, s'eſtans remis au

(21) Plato in Protagorâ, Tom. I. p. 328. ed. H. Steph

(22) *Fruſtrez, déchus de leur eſpérance.* De *chouër* qui n'eſt pas en uſage, eſt venu *échouër*,

ferment de mon experience. Mon vulgaire Périgordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçaventeaux, comme si vous disiez Lettres-ferus, ausquels les Lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent être ravalez, même du sens commun. Car le païsan & le cordonnier vous les voyez aller simplement & naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent : ceux-cy, pour se vouloir eslever & gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant, & empreftant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desja rempli la teste de loix, & si n'ont encore conceu le nœud de la cause : ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps, ayant affaire

à un de ceux-cy contrefaire un jargon de Galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres & de réputation, & qui avoit une belle Robbe.

(f) *Vos, ô Patritius sanguis quos vivere par est Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.*

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'estend bien loin, il trouvera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy; & qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle-mesme le leur ait autrement façonné, comme j'ay veu *Adrianus Turnebus*, qui n'ayant faict autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à

(f) O nobles Patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos, ne vous fassent la nique! *Perf.* Sat. I, *vs.* 61 & 62.

mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans : n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisanne : qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus malaysement une robbe qu'une ame de travers : & regardent à sa reverence, à son maintien, à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon escient jetté en propos esloigné de son usage : il y voyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes,

(g) *queis arte benignâ*
Et meliore luto finxit præcordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez

(g) Que Dieu a formées d'un meilleur limon, & gratifiées d'un plus excellent génie. *Juvenal.* Sat. XIV, *vs.* 34 & 35.

que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucun de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des Officiers, qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjoutent encores l'Essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soient necessaires, & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la vérité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement; cette-cy se peut passer de l'autre, & non l'autre de cette-cy. Car comme dict un vers Grec, (h) *A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ?* Pleust à Dieu que pour le bien de notre justice ces Compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. (i) *Non vitæ*,

(h) Apud *Stob.* Tit. III, p. 37.
(i) Nous n'apprenons point à vivre, mais à discuter. *Senec.* Epist. 106. *in fine.*

sed scholæ discimus. Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre ; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, & qui empesche & offense son maistre, s'il est en main foible, & qui n'en sache l'usage : (k) *Ut fuerit melius non didicisse.* A l'adventure est-ce la cause que nous, & la Théologie, ne requérons pas beaucoup de science aux Femmes, & que François Duc de Bretagne fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Ecosse, & qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement & sans aucune instruction de lettres, respondit, *qu'il l'en aymoit mieux ; qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary.*

(k) De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir rien appris. Cic. Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayant pas fait grand estat des lettres, & qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence, de la Medecine, du Pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en crédit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire ? (1) *Postquam docti prodierunt, boni desunt.* Toute autre science est dommageable à celuy qui n'a la science de bonté.

Mais la raison que je cherchois tantost, seroit-elle point aussi de-là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le profit, moins de ceux que nature a fait naistre à plus genereux of-

(1) Depuis que les doctes ont paru, l'on ne voit plus de gens de bien. *Senec.* Epist. 95.

fices que lucratifs, s'adonnants aux Lettres, ou s'y adonnants * courtement (retirez avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres) il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'estude, que les gens de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre. Et de ces gens-là, les ames estant & par nature, & par institution domestique & exemple, du plus bas aloy, (23) rapportent faussement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle. Son mestier est non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds & les jambes droites & capables. C'est une bonne drogue que la science: mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération & corruption, selon le vice du

* *Fort peu de temps.*

(23) *Font un mauvais usage de la science.*

vase.

vase (24) qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droite, & par consequent void le bien, & ne le suit pas : & void la science, & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peut tout, & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps : & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes & vulgaires sont indignes de la Philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. De mesme il semble, que l'expérience nous offre souvent, un Medecin plus mal mediciné, un Théologien moins reformé, & coustumierement un Sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les Philosophes nui-

(24) *Où elle est renfermée.* *D'estuy* on a fait *estuyer* qui signifie *cacher*, *renfermer*, *mettre dans un estuy.* On dit encore en Languedoc *s'estuya* pour dire *rentrer dans sa maison.* Voyez dans le *Trésor des recherches gauloises* de Borel, les mots *estoyer* & *s'estuyer.*

soient (25) aux auditeurs, d'autant que la plusſpart des ames ne ſe trouvent propres à faire leur profit de telle inſtruction : qui, ſi elle ne ſe met à bien, ſe met à mal : *(m) luxurioſos ex Ariſtippi, acerbos ex Zenonis ſcholâ exire.*

En cette belle inſtitution que Xenophon preſte aux Perſes, nous trouvons qu'ils apprenoient la Vertu à leurs enfans, comme les autres Nations font les Lettres. Platon dit que le fils aiſné en leur ſucceſſion Royale, [26] eſtoit ainſi nourry. Après ſa naiſſance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere autorité autour des Rois, à cauſe de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau & ſain : & après ſept ans le conduiſoient à monter à cheval, & aller à la chaſſe. Quand il eſtoit

(25) *Iis qui benè dicta, malè interpretarentur :* à ces auditeurs qui prenoient mal les bonnes choſes qu'on leur diſoit. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 31.

(m) Qu'il ſortoit des débauchés de l'école d'Ariſtippe, & des eſprits malins de celle de Zenon. *Cic.* de Nat. Deor. L. III, c. 31.

(26) Dans le *premier Alcibiade*, p. 32.

arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la Nation. Le premier luy apprenoit la Religion : le second, à estre tousjours veritable : le tiers, à se rendre maistre de cupidités : le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de très-grande consideration, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au giste mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence & justice : exemple que Platon a suivi en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes, & de leurs actions ; & s'ils condamnoient & loüoient,

ou ce personnage, ou ce faict, [27] il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient le Droit. Astyages [28] en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon; C'est, dit-il, qu'en nostre Escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce different, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : surquoy il me remontra que j'avois mal fait. Car je m'estois arresté à considerer la bienséance; & il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit [29] qu'il en fut fouëtté, tout ainsi que nous

(27) C'est-à-dire, ils étoient obligés de rendre raison du parti qu'ils prenoient.

(28) Dans la Cyropédie de Xénophon, L. I, c. 3, §. 14.

(29) *Je fus battu*, dit le petit Cyrus, *pour n'avoir pas jugé droitement.*

ſommes en nos villages, pour avoir oublié le premier Aoriſte de *tuptô*. Mon Regent me feroit une belle harangue *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadaſt que ſon Eſcole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puiſqu'il eſt ainſi que les ſciences, lors meſme qu'on les prend de droit fil, ne peuvent nous enſeigner la prudence, la prud'homie & la réſolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects, & les inſtruire non par oüi dire, mais par l'eſſay de l'action, en les formant & moulant vifvement, non ſeulement de preceptes & paroles, mais principalement d'exemples & d'œuvres : afin que ce ne fuſt pas une ſcience en leur ame, mais ſa complexion & habitude : que ce ne fuſt pas un acqueſt, mais une naturelle poſſeſſion. A ce propos, on demandoit à Ageſilaus ce qu'il feroit d'avis, que les enfans apprinſent : (30) *Ce qu'ils doivent faire eſtant hommes*,

(30) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*.

respondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dit-on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des Peintres, & des Musiciens : mais en Lacedemone des Legislateurs, des Magistrats, & Empereurs d'armée : à Athenes on apprenoit à bien dire, & icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, & à rabbattre l'imposture des mots captieusement entrelassez; ici à se desmesler des appats de la volupté, & à rabbattre d'un grand courage les menasses de la fortune & de la mort : ceux-là s'embesognoient après les paroles, ceux-cy après les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue; ici une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, (31) qu'ils aymoient mieux donner

(31) Plutarque, dans le même traité.

deux fois autant d'hommes faicts, tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique : mais [32] *pour apprendre* [ce dit-il] *la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obéir & de commander.*

Il est très-plaisant, de voir Socrates, à sa mode se moquant de Hippias, [33] qui luy recite, comme il a gaigné, specialement en certaines petites villetes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter : & qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol : Que ce sont gens idiots, [34] qui ne sçavent ny mesurer ny compter : ne font estat n'y de Grammaire ny de rythme ; s'amusants seulement à sçavoir [35] la suite des Roys, establissemens & decadence des Estats, & tels fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advoüer

(32) Plutarque, dans la vie d'Agesilaus, c. 7.
(33) Platonis *Hippias Major*, p. 96.
(34) *Id* ibid. p. 97.
(35) *Id.* ibid.

par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité des ses arts.

Les exemples nous apprennent, & en cette martiale police, & en toutes ses semblables, que l'étude des sciences amollit & effemine les courages, plus qu'il ne les [36] fermit & aguerrit. Le plus fort Estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs; peuples également duicts à l'estimation des armes, & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Goths [37] ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les Librairies d'estre passées au feu, ce fust un

(36) *Fortifie.*

(37) Plusieurs auteurs citent ce fait après *Philippe Camerarius*, Medit. Hist. Cent. III, ch. 51, où il cite lui-même *J. Baptist. Egnatius.* — Je tiens ceci de M. Barbeyrac.

d'entre eux, qui fema cette opinion, qu'il falloit laiffer ce meuble entier aux ennemis : propre à les deftourner de l'exercice militaire, & amufer à des occupations fedentaires & oifives. Quand noftre Roy, *Charles huitieme*, quafi fans tirer l'efpée du fourreau, fe veid maiftre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Tofcane, les Seigneurs de fa fuitte attribuerent cette inefperée facilité de conquefte, à ce que les Princes & la Nobleffe d'Italie s'amufoient plus à fe rendre ingénieux & fçavans, que vigoureux & guerriers.

CHAPITRE XXV.

De l'inftitution des Enfans, à Madame Diane de Foix, Comteffe de Gurfon.

JE ne vis jamais pere, pour boffu ou teigneux que fuft fon fils, qui laiffaft de l'advouer : non pourtant, s'il n'eft du tout enyvré de cett'affection, qu'il ne s'apperçoive de fa défaillance : mais tant y a

qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre que ce ne sont icy que resveries d'hommes, qui n'a gousté des Sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage : un peu de chaque chose & rien de tout, à la Françoise. Car en somme, je sçay qu'il y a une Medecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathematique, & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'adventure encore sçay-je la pretention des Sciences en general, au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré après quelque science, je ne l'ay jamais faict : ny n'est art de quoy je peusse peindre seulement les premiers lineaments. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement, d'en

tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : Leçon qui leur est autant incognue, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque & Seneque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant & versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy si peu que rien. L'Histoire c'est mon gibier en matiere de Livres, ou la Poësie, que j'aime d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aiguë & plus forte : ainsi me semble-t'il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la Poësie, s'eslance bien plus brusquement, & me [1] fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est ici l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions & mon

(1) *Frappe*, du verbe latin *ferit*.

jugement ne marchent qu'à taſtons, chancelant, bronchant & choppant : & quand je ſuis allé le plus avant que je puis, ſi ne me ſuis-je aucunement ſatisfaict. Je vois encore du païs au delà : mais d'une veue trouble, & en nuage, que je ne puis demeſler : Et entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui ſe preſente à ma fantaſie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens, s'il m'advient, comme il faît ſouvent, de rencontrer de fortune dans les bons Autheurs ces meſmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout préſentement, ſon diſcours de la force de l'imagination à me recognoiſtre au prix de ces gens-là ſi foible & ſi chetif, ſi poiſant & ſi endormy, je me fay pitié, ou deſdain à moy-meſme. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer ſouvent aux leurs, & que je vay au moins de loin après, (2) diſant que voire : auſſi

(2) *Diſant qu'ils ont raiſon.*

que j'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eux & moy : Et laisse ce neanmois courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites, sans en replastrer & recoudre les deffauts que cette comparaison m'y a descouverts.

Il faut avoir les reins biens fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Escrivains indiscrets de notre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens Autheurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cett'infinie dissemblance de lustre rend un visage si pasle, si terni & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent. (3) [C'estoient deux contraires

(3) Dans l'édition in-4°. de 1588, chez *Abel l'Angelier*, immédiatement après ces mots, *qu'ils n'y gaignent*, on trouve, *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que Montagne a mis, depuis, entre deux, touchant la différente maniere d'écrire de Chrysippe & d'Epicure, quoiqu'assez curieux en soi-même, fait ici un fort mauvais effet: car le lecteur dépaysé par cette espece de parenthese, ne fait plus pourquoi Mon-

fantasies. (4) Le Philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non des passages seulement, [5] mais les ouvrages entiers d'autres Autheurs : & en un la Medée d'Euripides : & disoit Appollodorus, que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cens volumes qu'il laissa, [6] n'avoit pas mis une seule allegation.] Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage ; j'avois traîné languissant après des paroles françoises, si [7] exangues, si descharnées, si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au bout

---

tagne dit ensuite : *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que je viens de dire suffira pour faire voir à quoi il faut rapporter ces dernieres paroles ; & je montrerai plus particuliérement dans la préface les inconvéniens de ces sortes d'additions qui sont très fréquentes dans Montagne.

(4) Ou *fantaisies*, comme on a mis dans les dernieres éditions & comme on parle aujourd'hui.

(5) Diog. Laërt. dans la vie de Chrysippe, L. VII, Segm. 181 & 182.

(6) *Id.* dans la vie d'Epicure, L. X, Segm. 26.

(7) Ce mot qui vient du latin *exsanguis*, sans sang, signifie *sec*, *maigre*, lorsqu'on l'applique à un discours.

d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche, & eslevée jusques aux nues : que j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu allongée, cela eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit & si coupé, que des six premieres paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde : de-là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncquespuis le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre comme je fay souvent, celle d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçay-je combien audacieusement j'entreprens moy-même à touts coups, de m'esgaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quant & eux : non sans une temeraire esperance, [8]

(8) Ce que Montagne dit ici de lui-même est exac-

que je puisse tromper les yeux des Juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne lutte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps : c'est par reprises, menues & légeres atteintes. Je ne m'y aheurtes pas : je ne fay que les taster : & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois [9] tenir palot, je serois honneste homme : car je ne les entreprens, que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts : conduire son dessein [comme il

tement vrai. On en peut voir une preuve dans le chapitre XXI de ce premier Livre : & dans l'occasion j'en donnerai d'autres tout aussi palpables.

(9) C'est-à-dire, *si je pouvois aller de pair avec eux.* Je ne fais pourtant pas ce que veut dire ici le mot de *palot*. Cotgrave l'a mis dans son dictionnaire François-Anglois, mais sans l'expliquer. *Palot*, dit-il, de là *tenir palot à*, ce qu'il explique par des expressions angloises, qui signifient *aller de pair avec quelqu'un, être à deux de jeu avec lui,*

eſt aiſé aux Sçavans en une matiere commune] ſous les inventions anciennes, rappiecées par-cy par-là. : à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'eſt premierement injuſtice & laſcheté, que n'ayans rien en leur vallant par où ſe produire, ils cherchent à ſe préſenter par une valeur purement eſtrangere : & puis, grande ſottiſe, ſe contenant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du Vulgaire, ſe deſcrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incruſtation empruntée : deſquels ſeuls la loüange a du poids. De ma part il n'eſt rien que je veuille moins faire. [10] Je ne dis les autres, ſinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas [11] les Centons qui ſe publient pour Cen-

(10) *Je ne parle des autres que pour pouvoir plus expreſſément parler de moi-même, & m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point.* C'eſt-là, je crois le vrai ſens de ces paroles de Montagne, *Je ne dis les autres, ſinon pour d'autant plus me dire.*

(11) On appelle *Centon* un ouvrage de poëſie compoſé de vers ou de bouts de vers, pris d'un ou de pluſieurs auteurs, pour exprimer toute autre choſe que ce que ces vers ſignifient dans les auteurs d'où ils ont été empruntés.

tons : & j'en ay veu de très-ingénieux en mon temps : entre autres un, [12] sous le nom de *Capilupus :* outre [13] les anciens. Ce sont des Esprits, qui se font veoir, & par ailleurs, & par là, comme Lipsius en ce docte & laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, & quelles que soient ces inepties, je n'ay pas déliberé de les cacher, non plus qu'un mien portraict chauve & grisonnant, où le peintre auroit mis, non un

(12) *Lelius Capilupus*, natif de Mantoue, & qui fleurissoit dans le seizieme siecle, se rendit fameux par cette espece d'ouvrage, comme on le peut voir dans le *dictionnaire de Bayle*, à l'article CAPILUPUS, p 793. *Le Centon qu'il fit contre les moines*, dit M. Bayle, *est inimitable.* On le trouve à la fin du *Regnum Papisticum* de Naogeorgus. Il en fit un aussi contre les femmes. *C'est*, dit encore M. Bayle, *une piece très-ingénieuse, mais trop satyrique*, qui a été insérée dans un recueil, intitulé *Baudii amores*, imprimé à Leyde en 1636. Ce Lelius Capilupus eut un neveu, nommé *Julius Capilupus*, qui se signala par des centons, & eut même pour cela un talent supérieur à celui de son oncle, si l'on en croit Possevin, *Bibliot. Select.* L. XVII, c. 24. Mais quoi qu'en disent Montagne, Bayle & Possevin, c'est un bonheur pour les lettres qu'on ait négligé ces sortes d'ouvrages dont le style ne peut qu'être plein d'expressions dures, impropres & énigmatiques.

(13) Comme les Centons d'Ausone, tout composés de vers de Virgile.

visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à descouvrir moy-même, qui feray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'authorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy.

Quelcun donc ayant veu l'article precédent, me disoit chez moy l'autre jour, que je me devois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avois quelque suffisance en ce suject, je ne pourrois la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme, qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous : (vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle.) Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prospérité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne

possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à desirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la vérité je n'y entens sinon cela, que la plus grande difficulté & importance de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traite de la nourriture & instruction des enfans. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons, qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie : à l'eslever, il y a une grande variété de façons & difficulté : (14) pareillement aux hommes, il y a peu d'in-

(14) Cette pensée qui semble se présenter si naturellement à l'esprit, est prise d'un dialogue de Platon, intitulé *Theagès*, où un pere qui avec son fils, vient consulter Socrate pour savoir à qui il doit confier l'éducation de ce fils, dit d'abord, comme Montagne, « que dans l'agriculture les façons qui vont devant le planter, n'ont rien de difficile, non plus que le planter ; & qu'à cet égard il en est des animaux, comme de toutes les plantes, mais qu'après que les plantes ont une fois pris racine, la culture en est fort variée & très-difficile. *Et il me semble*, ajoute-t-il, *qu'il en est de même des hommes, autant que j'en puis juger par mon fils.* Plato in Theage. p. 88. C. *Francofurti* apud Claud. Marnium, &c. an. 1602.

duſtrie à les planter : mais depuis qu'ils ſont naiz, on ſe charge d'un ſoin divers, plein d'embeſoignement & de craindre à les dreſſer & nourrir.

La montre de leurs inclinations eſt ſi tendre en ce bas aage, & ſi obſcure, les promeſſes ſi incertaines & fauſſes, qu'il eſt mal-ayſé d'y eſtablir aucun ſolide jugement. Voyez Cimon, voyez Themiſtocles & mille autres, combien ils ſe ſont diſconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours & des chiens, montrent leur inclination naturelle : mais les hommes ſe jettans incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des loix, ſe changent ou ſe déguiſent facilement. Si eſt-il difficile de forcer les propenſions naturelles : d'où il advient que par faute d'avoir bien choiſi leur route, pour neant ſe travaille-t'on ſouvent, & employe-t'on beaucoup d'aage, à dreſſer des enfans aux choſes auſquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion eſt, de les ache-

miner tousjours aux meilleures choses & plus profitables ; & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa Republique me semble leur donner trop d'authorité.

Madame, c'est un grand ornement que la Science, & un outil de merveilleux service, notamment aux personnes eslevées en tel degré de fortune, comme vous êtes. A la vérité elle n'a point son vray usage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un Peuple, à pratiquer l'amitié d'un Prince ou d'une Nation estrangere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée (car nous avons encore les escrits

de ces anciens Comtes de Foix, d'où Monsieur le Comte votre mary & vous, êtes descendus ; & François Monsieur de Candale votre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres, qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille, à plusieurs siecles) je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à votre service en cela.

La charge du Gouverneur, que vous luy donnerez, du choix duquel dépend tout l'effect de son institution : elle a plusieurs autres grandes parties ; mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article, sur lequel je me mesle de lui donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les Lettres, non pour le guain [car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses, & puis elle regarde & dépend d'autruy] ny tant pour

les commoditez externes, que pour les siennes propres, & pour s'en enrichir & parer au-dedans, ayant plustost envie d'en reussir habil'homme, qu'homme sçavant; je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eut plustost la teste bien faicte, que bien pleine: & qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science: & qu'il se conduisit en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie; & que de belle arrivée, selon la portée de l'ame, qu'il a en main; il commençast à la mettre sur la montre, lui faisant gouster les choses, les choisir & discerner d'elle-mesme: quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle seul: je veux qu'il escoute son Disciple parler à son tour.

Socrates,

Socrates, & depuis Arcesilaus [15] faisoient premierement parler leurs disciples, & puis ils parloient à eux. [a] *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent.* Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : & jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, & s'y conduire bien mésurément, c'est une des plus ardues bésoignes que je sçache : Et est l'effet d'une haute ame & bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme, & plus seur, [16] à mont qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon & pareille mesure de conduite, régente plusieurs esprits de si diverses me-

(15) *Diog. Laërt.* L. IV. Segm. 36.
(a) L'autorité de ceux qui enseignent, nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic.* de Nat. Deor. Liv. I, c. 5.
(16) *En montant qu'en descendant.*

ſures & formes : ce n'eſt pas merveille, ſi en tout un peuple d'enfans ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juſte fruit de leur diſcipline. Qu'il ne luy demande pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais du ſens & de la ſubſtance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le teſmoignage de ſa memoire, mais de ſa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent viſages, & accommoder à autant de divers ſubjets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien faict ſien, [17] prenant l'inſtruction à ſon progrez, des pedagogiſmes de Platon. C'eſt teſmoignage de crudité & indigeſtion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'eſtomach n'a pas faict ſon ope-

(17) C'eſt-à-dire, ſi je ne me trompe, *ſe ſervant, pour l'avancer dans des connoiſſances utiles, d'interrogations ſimples & familieres conduites avec cet art qu'on admire dans les dialogues de Platon.* Montagne s'exprime ici d'une maniere ſi conciſe, que je n'oſe aſſurer que ce ſoit là préciſément ce qu'il a voulu dire. Le traducteur Anglois qui a mis, *taking inſtruction by his progreſs from the inſtitution of Plato*, me paroît encore plus obſcur que Montagne.

ration, s'il n'a fait changer la façon & la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Noſtre amé ne branle qu'à credit; liée & contrainte à l'appetit des fantaſies d'autruy, ſerve & captivée ſous l'authorité de leur leçon. On nous a tant aſſubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franches alleures : noſtre vigueur & liberté eſt eſteinte. (b) *Nunquam tutelæ ſuæ fiunt.* Je vis privément à Piſe un honneſte homme, mais ſi Ariſtotelicien, que le plus général de ſes dogmes eſt : Que la touche & reigle de toutes imaginations ſolides & de toute verité, c'eſt la conformité à la doctrine d'Ariſtote. Que hors de là, ce ne ſont que chimeres & inanité : Qu'il a tout veu & tout dict. Cette ſienne propoſition, pour avoir eſté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois & tint longtems en grand (18) acceſſoire à l'inqui-

(*b*) Ils ne ſortent jamais de tutele, pour jouir de leurs droits. *Senec.* Epiſt. 33.

(18) *Danger.*

ſition à Rome. Qu'il luy face tout paſſer par l'eſtamine, & ne loge rien en ſa teſte par ſimple authorité, & à credit. Les principes d'Ariſtote ne luy ſoyent principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propoſe cette diverſité de jugemens, il choiſira s'il peut : ſinon il en demeurera en doute :

(c) *Ce non men che ſaver dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embraſſe les opinions de Xenophon & de Platon, par ſon propre diſcours, ce ne feront plus les leurs, ce feront les ſiennes. Qui ſuit un autre, il ne ſuit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. (d) *Non ſumus ſub Rege, ſibi quiſque ſe vindicet.* Qu'il ſache, qu'il ſçait au moins. Il faut qu'il (19) imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il ou-

(c) Car à mon ſens,
Auſſi bien que ſavoir, douter a ſon mérite.
Dante, inferno, Cant. XI, *vſ.* 93.

(d) Nous ne vivons pas ſous un roi : que chacun diſpoſe librement de ſoi-même. *Senec.* Epiſt. 33.

[19] *Soit imbu de leurs humeurs.*

blie s'il veut d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité & la raison sont communes à un chascun, & sont plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puisque luy & moy l'entendons & voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur, ce n'est plus thin, ny marjorlaine : Ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : (20) à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté

(20) C'esttà-dire, *qu'il doit employer son jugement, son institution, son travail & son estude, à former cet ouvrage.* C'est-là, je crois, la pensée de Montagne, un peu plus clairement exprimée, mais qui dans le fond ne me paroît pas tout-à fait exempte d'obscurité. Cet *ouvrage* consiste, si je ne me trompe, à pouvoir former sur les matieres dont on a pris soin de s'instruire, un jugement distinct & précis, dont on voie nettement les raisons, & qu'on puisse rappeller dans son esprit toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de réfléchir sur ces mêmes matieres.

secouru, & ne produise que ce qu'il en faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignées, & honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement (21) qui voyt & qui oyt : c'est l'entendement qui (22) approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes & sans ame. Certes nous le rendons servile & coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire

(21) *Animus cernit, animus audit : reliqua surda & cæca sunt* La plupart des savans croyent que ce passage appartient à un livre qu'Epicharme avoit composé *sur la nature des choses*, & dont il ne reste que quelques fragmens On le trouve dans les *Stromates* de Clément Alexandrin, L. II, dans Plutarque *de solertiâ Animalium*, p. 961, A. *Lut. Paris.* 1624 & ailleurs.

(22) *Met tout à profit.*

de ſoy. Qui demanda jamais à ſon diſciple ce qu'il luy ſemble de la Rhetorique & de la Grammaire, de telle ou telle ſentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les ſyllabes ſont de la ſubſtance de la choſe. Sçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir : c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa memoire. Ce qu'on ſçait droittement, on en diſpoſe, ſans regarder au patron, ſans tourner les yeux vers ſon livre. Faſcheuſe ſuffiſance, qu'une ſuffiſance pure livreſque ! Je m'attens qu'elle ſerve d'ornement, non de fondement : ſuivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la ſincerité, eſtre la vraye Philoſophie : les autres Sciences, & qui viſent ailleurs, n'eſtre que fard. Je voudrois que *le Paluël* ou *Pompée*, ces beaux danſeurs de mon temps, nous appriſſent des caprioles, à les voir ſeulement faire, ſans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent inſtruire noſtre entendement, ſans l'esbranler : ou

qu'on nous apprist à manier un cheval, ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, & la visite des Pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre Noblesse Françoise, combien de pas a (23) *Sancta Rotonda*, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rap-

(23) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le regne d'Auguste, & qu'il nomma *Pantheum*. Il subsiste encore, consacré à la vierge, mais beaucoup moins orné que du temps des Païens.

porter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer noſtre cervelle contre celle d'autruy.

Je voudrois qu'on commençaſt à le promener dès ſa tendre enfance : & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les Nations voiſines, où le langage eſt plus esloigné du noſtre : & auquel ſi vous ne la formez de bonne heure, la langue ne ſe peut plier. Auſſi bien eſt-ce une opinion reçue d'un chaſcun, que ce n'eſt pas raiſon de nourrir un enfant au giron de ſes parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relaſche, voire les plus ſages : ils ne ſont capables ny de chaſtier ſes fautes, ny de le voir nourry groſſierrement comme il faut, & haſardeuſement. Ils ne le ſçauroient ſouffrir revenir ſuant & poudreux de ſon exercice, boire chaud, boire froid, ny [24] le voir ſur un cheval re

(24) Dans l'édition in-4°. de 1588, il y a ici, *ny le voir haſarder tantoſt ſur un cheval farouche*,

bours ny contre un rude tireur de floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : & faut souvent choquer les reigles de la medecine :

(e) Vitamque sub dio & trepidis agat
In rebus.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée : & a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien [25] ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperçoy souvent [26] en ma

---

tantost un floret au poing, tantost un harquebuse : ce qui peut servir de commentaire à l'autre tour que Montagne a pris dans la suite pour exprimer la même chose, & qui paroît plus obscur & plus embarrassé.

(e) Qu'exposé à l'air jour & nuit, il s'accoutume à essuyer les plus grands dangers. *Horat.* L. III, Od. 2, *vs.* 5, 6.

(25) *Souffre, travaille.*

(26) C'est-à-dire, *dans mes lectures. Leçon*, lecture, Nicot.

leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau & dureté des os. J'ay veu des hommes, des femmes & des enfants, ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athletes contrefont les Philosophes en patience, c'est plustost vigueur de ne fs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail, est accoustumance à porter la douleur: [f] *labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine, & aspreté des exercices pour le dresser à la peine & aspreté de la dislocation, de la colique, du caustere: & de [27] la geaule aussi, & de la torture. [28] Car de ces derniers icy, en-

(f) Le travail nous endurcit à la douleur. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II. c. 15.

(27) *La prison, la torture.*

(28) *Car encore peut-il être exposé à ces derniers accidens, qui regardent les bons, &c.*

core peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'escourgées & de la corde. Et puis l'authorité du Gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la présence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens & grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & sommes plus en peine [29] d'emploiter notre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle. Le silence, & la modestie sont qualitez très-commodes à la conversation. On dressera cet enfant

F (29) C'est-à-dire, *de débiter*, comme on a mis dans une des dernieres éditions.

à estre espargnant & mesnager de sa suffisance, quand il l'aura acquise à ne se formaliser point des sottises qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy-mesme : & ne semble pas reprocher à austruy tout ce qu'il refuse à faire ; ny (30) contraster aux mœurs publiques. (g) *Licet sapere sine pompâ, sine invidiâ.* (31) Fuie ces images regenteuses du monde, & inciviles ; & cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre autre ; & comme si ce fust marchandise malaisée, que reprehensions & nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque péculiere valeur. Comme (32)

(30) *Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques. Contraster*, qui n'a point d'autre sens dans Cotgrave que celui que lui donne ici Montagne, est présentement hors d'usage en ce sens-là. Ce n'est qu'un terme de peinture & de sculpture.

(g) On peut être sage sans faste, & sans se rendre odieux à personne. *Senec.* Epist. 103. *Ce sont les dernieres paroles de l'épitre.*

(31) Ou, *qu'il fuye*, comme nous parlons aujourd'hui.

(32) *Affiert*, c'est-à-dire, *convient*, *appartient*.

il n'affiert qu'aux grands Poëtes, d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames & illustres, de se privilegier au-dessus de la coustume. (h) *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : Magnis illi enim & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On lui apprendra de n'entrer en discours & contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : & là-mesme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois & triage de ses raisons, & aymant la pertinence, & par consequent la briesveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre, & à quitter les armes à la vérité, tout aussi-

(h) S'il est échappé à Socrate & à Aristippe quelque mot ou quelque action contraire aux coûtumes ou aux mœurs de leurs pays, il ne faut pas qu'ils se figurent de pouvoir se donner la même liberté : car ce que ces grands hommes avoient d'excellent & de divin, les autorisoit à prendre cette espece de licence. *Cic.* de offic. L. I, c. 41.

tost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ès mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesme par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescrit : il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'appreuve. Ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptans, la liberté de se pouvoir [33] repentir & recognoistre. *(i) Neque, ut omnia quæ scripta & imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur.*

Si son gouvernement tient de mon humeur, il lui formera la volonté à estre très-loyal serviteur de son Prince, & très-affectionné, & très-courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients qui blessent notre liberté, par ces obligations

(33) Ou, *raviser*, *ou reconnoître*, comme Montagne avoit mis dans l'édition in-4°. de 1588, & dans les deux précédentes de 1580 & 1581.

(i) Nulle nécessité ne l oblige de défendre toutes les choses qui lui ont été enseignées & prescrites. *Cic.* Acad. Quæst. Lib. IV, c. 3.

particulieres, le jugement d'un homme gagé & acheté, ou il est moins entier & & moins libre, ou il est taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penser que favorablement d'un Maistre, qui parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir & eslever de sa main. Cette faveur & utilité corrompent non sans quelque raison, sa franchise, & l'esblouissent. Pourtant void-on coustumierement, (34) le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un estat, & de peu de foy en telle maniere.

Que sa conscience & sa vertu reluisent en son parler, & n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy fasse entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, en-

(34) *C'est-à-dire*, que le langage de ces gens-là est tout différent du langage des autres personnes du même pays, & qu'il ne mérite pas grande créance lorsqu'il roule sur des choses qui concernent la cour & le prince.

core qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effet de jugement & de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester, sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, & philosophiques.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ai veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besoigne, & emprunter de chacun selon

ſa marchandiſe, car tout ſert en meſnage : la ſottiſe meſme & foibleſſe d'autrui lui ſera inſtruction. (35) A contreroller les graces & façons d'un chaſcun, il s'engendrera envie des bonnes, & mepris des mauvaiſes.

Qu'on luy mette en fantaſie une honneſte curioſité de s'enquérir de toutes choſes : tout ce qu'il y aura de ſingulier autour de luy, il le verra : un baſtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le paſſage de Ceſar ou de Charlemagne :

(k) *Quæ tellus ſit lenta gelu, quæ putris ab æſtu*
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des alliances de ce Prince, & de celuy-là. Ce ſont choſes très-plaiſantes à apprendre & très-utiles à ſçavoir. En cette pratique des hommes, j'entends y com-

(35) C'eſt-à-dire, en examinant, en obſervant les graces & les manieres d'un chacun.

(k) Quel eſt le terroir que le froid rend plus peſant; quel eſt celui que la chaleur rend plus leger; & quel vent pouſſe les vaiſſeaux droit en Italie? *Propert.* L. IV. Eleg. 3, *vſ.* 39, 40.

prendre, & principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il praticquera par le moyen des Histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut : mais qui veut aussi c'est un estude de fruit inestimable; & le seul estude, comme dit Platon, (36) que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part-là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion : ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos Esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ai leu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en

(36) Dans le Grand Hippias, Tom. III. p. 249.

a leu cent, outre ce que j'y ay ſceu lire, & à l'adventure outre ce que l'Autheur y avoit mis. A d'aucuns c'eſt un pur eſtude grammairien : à d'autres, l'anatomie de la Philoſophie, par laquelle les plus abſtreuſes parties de noſtre nature ſe penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de diſcours eſtendus très-dignes d'eſtre ſceus : car à mon gré c'eſt le maiſtre ouvrier de telle beſoigne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchés ſimplement : il guigne ſeulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaiſt ; & ſe contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, & mettre en place marchande. Comme ce ſien mot, (37) *Que les habitans d'Aſie ſervoient à un ſeul, pour ne ſçavoir prononcer une ſeule ſyllabe*, qui eſt, *Non*, donna peut-eſtre la matiere & l'occaſion, à (38) *la Boëtie*, de ſa *Servi-*

(37) Dans ſon Traité, *De la mauvaiſe honte* : ch. 7, de la traduction d'Amyot.

(38) C'eſt le nom de l'ami de Montagne, dont j'aurai occaſion de parler encore ailleurs. Il ſe

tude volontaire. Cela mesmé de luy voir tirer une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble (39) ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque ayme mieux que nous le ventions de son jugement, que de son sçavoir ; il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satiété. Il sçavoit qu'ès choses bonnes mesmes on peut trop dire ; & que Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : (40) *O Estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut.* Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'em-

nommoit *Etienne de la Boëtie*, & composa le livre *de la servitude volontaire* que Montagne cite en cet endroit, & dont il nous entretiendra plus particuliérement au Chapitre XXVII. *De l'amitié.* L. I.

(39) *C'est-à-dire*, n'être pas d'une si grande importance, ne mériter pas d'être trié & remarqué.

(40) Plutarque dans les Dits notables des Lacédémoniens.

bourrures : ceux qui ont la matiere (41) exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints & amoncellez en nous, & avons la veue racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit ; il ne respondit pas, d'Athenes, mais, (42) du monde. Luy qui avoit l'i-

(41) *Exile*, c'est à-dire *mince*.

(42) *Cic.* Tusc. Quæst. L. V. c. 37. & *Plutarque* dans son traité *du Bannissement* ou *de l'exil*, c. 4. Montagne remarque fort sagement ici, qu'on doit inspirer de bonne heure aux enfans l'*humanité*, qui avoit porté le bon Socrate à se lier d'affection avec tout le genre humain. Il est d'autant plus nécessaire de faire de cette affection universelle un article à part dans l'éducation des enfans, que l'éducation ordinaire tend à leur inculqer des sentimens directement opposés à cette vertu. En Espagne un jeune enfant fait mépriser les François & les Portugais dès qu'il commence à bégayer ; & en Portugal & en France les enfans ne tardent pas plus longtemps à maltraiter les Espagnols. Cette coutume inhumaine a passé du continent dans les isles où elle a été fort bien reçue. Et en cela les enfans ne font qu'imiter leurs peres : car chaque peuple se fait une habitude de haïr ses voisins, & de regarder avec mépris tous les peuples qui parlent un autre langage, ou qui s'habillent autrement que lui ; & presque par-tout la politique & la *religion* conspirent à entretenir & à fortifier ces

magination plus pleine & plus estendue, embrassoit l'Univers, comme sa ville; jettoit ses cognoissances, sa société & ses affections à tout le genre humain:

---

beaux sentimens. Mais quoique dans les pays les plus civilisés, l'*humanité* soit fort peu connue par ses effets, elle est pourtant la base de toutes les vertus sociales, sans en excepter les plus chrétiennes: & sans elle, ces vertus ne sont que de vains fantômes. Car qu'est-ce que la justice, la bonté, la sincérité, la charité, si, renfermées dans un pays, & bornées par une montagne, une riviere, ou un bras de mer, elles se permettent toute sorte de duretés, d'injustices, de trahisons, de fourberies à l'égard des hommes qui vivent au-delà de ces limites? Il est certain d'ailleurs que l'humanité seroit sur-tout nécessaire aux peuples les plus puissans, qui par cela même sont continuellement exposés à la tentation d'en violer les devoirs. Combien préviendroit-elle de guerres visiblement injustes, de perfidies effrontées dans le commerce, & d'animosités mal fondées, qui privent les peuples de plusieurs secours réciproques? c'est donc une vertu qu'on devroit recommander expressément aux enfans, & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle, d'aussi bonne heure & avec autant de soin qu'on leur inspire communément la passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vues, & à leur remplir le cœur de sentimens de douceur & d'équité, que la considération de ce qu'ils doivent à tous les peuples de la terre, dont Dieu est *le pere*, & qu'il prend également sous sa protection. — Ce n'est-là qu'une légere phrase de ce que Montagne a voulu nous faire entendre, lorsqu'il dit « que Socrate embrassoit l'univers » comme sa ville, qu'il jettoit ses connoissances, sa » société & ses *affections* à tout le genre humain, » *non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds.*

non pas comme nous, qui ne regardons qu'à nos pieds. Quand les vignes gelent en mon village, mon Preſtre en argumente l'ire de Dieu ſur la race humaine, & juge (43) que la pepie en tienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine ſe bouleverſe, que le jour du Jugement nous prend au collet : ſans s'adviſer que pluſieurs pires choſes ſe ſont veues, & que les dix mille parts du monde ne laiſſent pas de (44) galer de bon temps cependant?

(43) *Que les Cannibales ſont ſur le point de mourir de ſoif.* Je fonde cette explication ſur ce qui précede, que les vignes venant à geler dans un village du Périgord, le prêtre *en argumente l'ire de Dieu ſur la race humaine*; d'où il conclut que *les Cannibales en ont déjà la pépie*, c'eſt-à-dire la langue toute brûlante de ſoif. — *Pépier de ſoif*, dit Cotgrave, c'eſt avoir la langue toute pelée en conſéquence d'une ſoif extraordinaire. Les poules qui ont la pépie ne ſauroient boire : tel va être le ſort des Cannibales, ſelon ce pauvre curé, qui s'imagine qu'un petit accident arrivé dans ſon village doit intéreſſer tout le globe de la terre.

(44) *Galer*, c'eſt-à-dire, *ſe réjouir.* VILLON.
Je plains le temps de ma jeuneſſe
Auquel ay plus qu'en autre temps *galé.*
Borel dans ſon *Tréſor de Recherches Gauloiſes*, &c. où il faut voir que *gale* ſignifioit autrefois *réjouiſſanse :*

dant? Moy, ſelon leur licence & impunité, admire de les voir ſi douces & molles. A qui il greſle ſur la teſte, tout l'hemiſphere ſemble eſtre en tempeſte & orage: & diſoit le Savoïard, que ſi ce ſot de Roy de France euſt ſceu bien conduire ſa fortune, il eſtoit homme pour devenir maiſtre d'hoſtel de ſon Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eſlevée grandeur, que celle de ſon Maiſtre. Nous ſommes inſenſiblement tous en cette erreur: erreur de grande ſuite & préjudice. Mais qui ſe préſente comme dans un Tableau, cette grande image de noſtre mere Nature, en ſon entiere majeſté: qui lit en ſon viſage, une ſi generale & conſtante varieté qui ſe remarque là dedans, & non ſoy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très-délicate, cettuy-là ſeul eſtime les choſes ſelon leur juſte grandeur.

ſance: témoin, entr'autres, ce paſſage d'Alain Chartier, au Livre des quatre Dames;

Soit l'avanture bonne ou male,
Rire, plorer, courroux ou *gale*.

Ce grand Monde, que les uns multiplient encore comme especes soubs un genre : c'est le miroüer, où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le Livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix & de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, & apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperperfection & sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuemens d'Estat, changemens de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser nostre nom par la prise de dix * argoulets, & d'un pouiller, qui n'est cognu que de sa cheute.

* C'est-à-dire, *chetifs Soldats.* —— Les *Argoulets* étoient des arquebusiers à cheval : & comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet* pour un homme de néant. *Ménage dans son Dictionn. Etymologique.*

L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de Cours & de grandeurs, nous fermit & asseure la veue, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'autre monde : ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, (45) retire à la grande & populeuse assemblée des jeux Olimpiques. Les uns exercent les corps, pour en acquerir la gloire des jeux : d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gain. Il en est [& qui ne sont pas les pires] lesquels ne cherchent autre fruict que de regarder comment & pourquoy chasque chose se faict, & estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger & reigler le leur.

Aux exemples se pourront proprement

(45) *Cic.* Tusc. Quæst L. V, c. 3. — Notre vie retire à la grande assemblée des jeux Olympiques, *c'est-à-dire*, notre vie ressemble à cette grande assemblée. *Retirer à quelqu'un*, lui ressembler. Nicot.

assortir tous les plus profitables discours de la Philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur reigle. On luy dira,

(l) quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet, patria charisque propinquis
Quantùm elargiri deceat, quem te Deus esse
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur:

Que c'est que sçavoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'estque vaillance, temperance, & justice: ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice, la servitude, & la subjection, la licence & la liberté: à quelle marque on cognoit le vray & solide contentement: jusques où il faut craindre la mort, la douleur & la honte.

(m) *Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.*

(l) A quoi nous devons borner nos desirs; quel est le véritable usage de l'argent; ce qu'on en doit employer pour ses parens & pour sa patrie; le personnage que Dieu veut que nous fassions sur la terre; le rang que nous y tenons; ce que nous sommes, & pourquoi nous venons dans ce monde. *Pers.* Sat. III, *vs.* 69—72. — Montagne a trouvé à propos de déplacer ce vers, *Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur*, qui dans *Perse* va devant les autres, & est le soixante-septieme.

(m) Et comment nous devons porter & fuir la peine. *Virg.* Æneid. L. III, *vs.* 459.

Quels ressorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reiglent ses mœurs & son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, & à sçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons (46) par l'art qui nous faict libres. (47) Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie, & à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions, que la meil-

(46) Unum studium vere liberale est quod liberum facit. *Senec.* Epist. 88.

(47) Nous avons déja vu que Montagne employe le mot d'*art* au féminin. Mais après avoir dit *les arts libéraux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans deux ou trois des plus anciennes éditions. — *L'art n'est jamais si naïve que la nature :* Nicot, qui ayant cité ces paroles d'après un certain auteur, ajoute : *l'art* est ici féminin.

leure part des ſciences, qui ſont en uſage, eſt hors de noſtre uſage. Et en celles-meſmes qui le ſont, qu'il y a des eſtendues & enfonceures très-inutiles, que nous ferions mieux de laiſſer-là: & ſuivant (48) l'inſtitution de Socrates, borner le cours de noſtre eſtude en icelles, (49) où faut l'utilité.

(n) *Sapere aude,*
Incipe; Vivendi qui rectè prorogat horam,
Ruſticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum.

C'eſt une grande ſimpleſſe d'apprendre à nos enfans,

(o) *Quid moveant Piſces, animoſaque ſigna Leonis,*
Lotus & Heſperiâ quid Capricornus aquâ.

La ſcience des aſtres & le mouvement de

---

(48) *Diog. Laërce*, dans la vie de Socrate, L. II, Segm. 21.

(49) *Là où l'utilité vient à faillir.*

(n) Oſe être vertueux. Commence. Celui qui differe de bien vivre, fait comme ce payſan qui ayant trouvé un fleuve ſur ſon chemin, attendoit de le voir écouler pour paſſer au-delà:

Il attend ce moment; mais le fleuve rapide
Continue à ſuivre ſon cours,
Et le ſuivra toujours.

Horat. L. I, Epiſt. 2, *vſ.* 40-43.

(o) Quelle eſt l'influence des poiſſons, du lion, & du capricorne, qui ſe plonge dans la mer d'Eſpagne. *Propert.* L. IV. Eleg. I, *vſ.* 85, 86.

la huictieme ſphere, avant que (p) les leurs propres.

Anximenes (50) eſcrivant à Pythagoras: Le quel ſens puis-je m'amuſer aux ſecrets des eſtoiles, ayant la mort ou la ſervitude touſjours préſente aux yeux? Car lors les Roys de Perſe préparoient la guerre contre ſon pays. (51) Chaſcun doit dire ainſi : Eſtant battu d'ambition, d'avarice de temerité, de ſuperſtition, & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je ſonger au branſle du monde?

Après qu'on luy aura appris ce qui ſert à le faire plus ſage & meilleur, on l'entretiendra que c'eſt que Logique, Phyſique, Geometrie, Rhetorique, & la ſcience qu'il choiſira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bientoſt à bout. Sa leçon ſe fera tantoſt par devis,

(p) *Leurs propres mouvemens & le moyen de les bien régler.*

(50) Diog. Laërt. L. II, Segm. 4.

(51) De même chacun doit dire: étant battu d'ambition, d'avarice, &c. — irai-je ſonger au branle du monde?

tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'Autheur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moëlle, & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettre, qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer & dispenser à son nourisson. Et que cette leçon ne soit plus aysée, & naturelle que celle de (52) Gaza, qui y peut faire doute ? Ce sont là préceptes espineux & mal plaisans, & des mots vains & descharnez, & où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit : en cette-cy l'ame trouve où mordre, où se

(52) Qui né à Thessalonique passa en Italie avec plusieurs autres savans de Gréce, vers le milieu du quinzieme siecle. *Gaza* contribua beaucoup à faire revivre dans notre Europe l'étude des belles letres. Sa grammaire grecque dont parle ici Montagne, fut estimée des savans : mais elle parut trop obscure pour ceux qui commencent & c'est à cela peut-être que Montagne fait allusion en cet endroit.

paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, & si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle ; que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage, & de nul prix par opinion & par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage renfroigné, sourcilleux & terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle & hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoüé, & a peu que je ne die follastre. Elle ne preche que feste & bon temps. Une mine triste & transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble, il leur dit : (53) Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance

(53) Plutarque, *des oracles qui ont cessé*, ch. 5 de la traduction d'Amyot.

si paisible & si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un deux, Heracleon le Megarien, respondit: C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe *bàllô* a double, ou qui cherchent la derivation des comparatifs *cheîron* & *béltion* & des superlatifs *cheiriston* & *béltiston*, qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science: mais quant aux discours de la Philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer & resjouïr ceux qui les traictent, non les refroigner & contrister.

(q) *Deprendas animi tormenta latentis in ægro Corpore, deprendas & gaudia: sumit utrumque Inde habitum facies.*

L'ame qui loge la Philosophie, doit par sa santé rendre sain encore le corps: elle doit faire luire jusques au dehors, son repos, & son aise: doit former à son moule le port exterieur, & l'armer

(q) Les tourmens, les inquiétudes de l'ame se découvrent, aussi-bien que sa joie par la disposition extérieure du corps: ces deux passions opposées donnent au visage un air tout différent. *Juv.* Sat. IX, *vs.* 18, 19.

par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintient actif, & allaigre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au dessus de la Lune, tousjours serein. C'est *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs supposts ainsi crottez & enfumez ; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissoit que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de se einer les tempestes de l'ame, & d'apprendre la faim & les fiebvres à rire, non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles & palpables.

Elle a pour son but, la vertu : qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux & inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile & fleurissante : d'où elle voyd bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, ga-

zonnées, & doux fleurantes : plaisamment & d'une pente facile & polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette Vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement & courageuse, ennemie professe & irreconcilliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte, & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, & la placer sur un rocher à l'escart emmy de ronces, fantosme à estonner les gens.

Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire, que les Poëtes suivent les humeurs communes : & luy faire toucher au doigt, que les Dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se

sentir, luy presentant (54) *Bradamante* ou *Angelique*, pour maistresse à jouyr : & d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant : l'autre vestue en grace, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé Pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le Reglement c'est son outil, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté & aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains.

(54) Deux héroïnes dans le poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*.

En les rendant justes, elle les rend seures & pures. Les moderant, elles les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, & nous laisse abondamment tous ceux que veut Nature, jusques à la satieté, sinon jusques à la * lasseté, maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreste le buveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs.

Si la fortune commune luy faut, (55) elle luy eschappe, ou elle s'en passe, & s'en forge une autre toute sienne : non

* Lassitude, *Lasseté*, entiérement hors d'usage aujourd'hui, étoit si usité du temps de Nicot, qu'on ne trouve point celui de *Lassitude* dans son dictionnaire.

(55) Je ne saurois voir l'opposition que Montagne veut mettre ici entre *échapper à la fortune*, & *se passer de la fortune*. Il me semble que la vertu n'échappe à la fortune qu'en se passant d'elle. Mais peut-être que je m'embarrasse ici moi-même, faute d'entendre ce que Montagne a voulu dire par *échapper à la fortune*. J'en fais ma déclaration avec plaisir, dans l'espérance que quelqu'un prendra la peine d'expliquer cette énigme.

plus flottante & roulante. Elle sçait estre riche, & puissante, & sçavante, & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire, & la santé. Mais son office propre & particulier, c'est sçavoir user de ces biens-là reglement, & les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent & difforme : & y peut-on justement attacher ces escueils, ces haliers, & ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra : Qui au son du tambourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des batteleurs : Qui par souhait ne trouve plus plaisant & plus doux, revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre re-

mede, ſinon qu'on le mette patiſſier dans quelque bonne ville, fuſt-il fils d'un Duc; ſuivant le précepte de Platon, *qu'il faut colloquer les enfans, non ſelon les facultez de leur pere, mais ſelon les facultez de leur ame.*

Puis que la Philoſophie eſt celle qui nous inſtruict à vivre, & que l'enfance y a ſa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique-t'on?

[r] *Udum & molle lutum eſt, nunc nunc properandus, & acri*
Fingendus ſine rotâ.

On nous apprent à vivre, quand la vie eſt paſſée. Cent eſcoliers ont pris la verolle avant que d'eſtre arrivez à leur leçon d'Ariſtote de la tempérance. Ciceron diſoit, (56) que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loiſir d'eſtudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotiſtes plus triſtement encores inutiles. Noſtre enfant eſt bien

---

[r] C'eſt une argille molle & humide. Il faut ſe hâter de la façonner ſur la roue, ſans perdre un moment de temps. *Perſ.* Sat. III, *vſ.* 23, 24.

(56) Senec. *Epiſt.* 49.

plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amander ; prenez les simples discours de la Philosophie ; sachez les choisir & traicter à point : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Bocace. Un enfant en est capable au partir de la nourisse, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire de bons préceptes, touchant la vaillance, la prouesse, la magnanimité & temperance, & l'asseurance de ne rien craindre : & avec cette munition, il l'en-

voya encore enfant subjuguer l'Empire du monde à tout 30000 hommes de pied, 4000 chevaulx, & quarante-deux mille escus seulement. Les autres Arts & Sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gentillesse : mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

[s] *Petite hinc juvenesque senesque*
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa Lettre à Meniceus; (57) *Ny le plus jeune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse.* Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon : je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maist-

[s] Jeunes & vieux, tirez de là les résolutions qui doivent régler votre conduite, & des provisions qui puissent vous servir à passer doucement les tristes années de la vieillesse. *Pers.* Sat. V, *vs.* 64, 65.

(57) Diog. Laërt. L. X, Segm. 122.

tre d'eschole : je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix : Ny ne trouveroy bon, quand par quelque complexion solitaire & melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrit. Cela les rend ineptes à la conversation civile, & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abestis, par temeraire avidité de sciences ? Carneades s'en trouva si affollé, (58) qu'il n'eust plus loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veut gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autruy. La sagesse Françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonn'heure, & n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil

(58) Diog. Laërce, dans la vie de Carneade, Liv. IV, Segm. 62.

que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'eſperance qu'on en a conceue : & hommes faits on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à des gens d'entendement, que ces colleges où on les envoye, de quoy ils ont foiſon, les abrutiſſent ainſi.

Au noſtre, un cabinet, un jardin, la table, & le lict, la ſolitude, la compagnie, le matin & (59) le veſpre, toutes heures luy feront unes, toutes places luy feront eſtude : car la Philoſophie, qui comme formatrice des jugemens & des mœurs, ſera ſa principale leçon, a ce privilege, de ſe meſler par tout. Iſocrates l'Orateur eſtant prié en un feſtin de parler de ſon art, chaſcun trouve qu'il euſt raiſon de reſpondre : (60) *Il n'eſt pas maintenant temps de ce que je ſçay faire, & ce de quoy il'eſt maintenant temps, je ne le ſçais pas faire* : Car de préſenter des

(59) Le ſoir. —— *Vépre*, quoique fort uſité dans les provinces, n'eſt plus reconnu pour françois au ſingulier

(60) Plutarque dans ſes Propos de Table, L. I, Queſtion premiere.

harangues ou des disputes de rhetorique, à une compagnie assemblée pour rire & faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres Sciences : Mais quant à la Philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme & de ses devoirs & offices, ça esté le jugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, (61) elle ne devoit être refusée, ny aux festins, ny aux jeux ? & Platon l'ayant invité à son (62) convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

(61) *Id.* ibid.

(62) Ici *convive* signifie *festin*, *repas*. Amyot employe souvent ce mot en ce sens-là dans son Plutarque. Parlant des Lacédémoniens que la loi de Lycurgue obligeoit à manger en public, « ils estoient, *dit-il*, contraints de se trouver tous ès sales des *convives* — Les enfans mesmes alloyent à ces *convives* ne plus ne moins qu'à des escholes d'honneur & de temperance, là où ils entendoyent de bons & graves devis, touchant le gouvernement de la chose publique, &c. » Vie de Lycurgue, ch. 9.

[t] *Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,*
Et neglecta æquè pueris senibusque nocebit.

Ainsi sans doute (63) il choumera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin dessigné; aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre; sans obligation de temps & de lieu, & se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

Les jeux mesmes & les exercices feront une bonne partie de l'estude : la course, la lucte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bien-séance exterieure, & l'entregent & la disposition de la personne se façonne quant & quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas

[t] Elle est également utile aux pauvres & aux riches, & les vieillards & les jeunes gens ne peuvent la négliger impunément. *Horat.* Epist. I, Liv. I, *vs.* 25 & 26.

(63) Ainsi l'enfant dressé à la recherche & à l'amour de la vertu, sera sans doute moins désœuvré que les autres.

un corps qu'on dresse; c'est un homme : il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon (64), il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attellez à mesme timon. Et à l'ouïr semble-t'il pas prester plus de temps & de solicitude, aux exercices du corps : & estimer que l'esprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire ?

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur présente à la verité, qu'horreur & cruauté. Ostez-moi la violence & la force ; il n'est rien à mon advis qui abatardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiement, ne l'y endurcissez pas : Endurcissez-le à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hazards qu'il lui faut mes-

(64) Montagne a pris ceci de Plutarque, dans le traité des moyens de conserver la santé, à la fin.

priser : Ostez-luy toute mollesse & delicatesse au vestir & coucher, au manger & au boire : accoustumez-le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay toujours creu & jugé de mesme. Mais entre autres choses, cette police de la plus part de nos Colleges m'a toujours depleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye (65) geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris, & d'enfans suppliciez, & de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, & craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique & pernicieuse forme. Joint

(65) Prison, de *gabiota*, cage. — Borel dans son Trésor de Recherches, &c.

ce

ce que Quintilian (66) en a très-bien remarqué : que cette imperieuse authorité tire des suites perilleuses, & nommément à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs & de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants ! J'y feroy pourtraire la joye, l'allegresse ; & Flora, & les Graces, comme fit (67) en son eschole le Philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, & enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses Loix, de la gayeté & passetemps de la jeunesse de sa cité : & combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults & danses : desquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduite & le patronage aux Dieux mesmes, Apollon, aux Muses & Miner-

(66) Inst. Orat. L. I. c 3.
(67) Diog. Laërce, dans la vie de Speusippe, L. IV, Segm. 1.

ye. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : & semble ne recommander particulierement la Poësie, que pour la musique.

Toute estrangeté & particularité en nos mœurs & conditions [68] est évitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion [69] de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, & trembloit au Soleil ? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebusades : d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres rendre la gorge à voir de la cresme : d'autres à voir brasser un lict de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ni la veue ny le chant des coqs [70]. Il y peut avoir à l'adventure à cela quelque propriété occulte ; mais on l'estein-

[68] Doit être évitée.
[69] Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I, c. 14, pag. 17.
[70] Ceci est tiré de Plutarque, au traité de l'Envie & de la Haine, vers le commencement.

droit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonn'heure. L'inſtitution a gaigné cela ſur moy, il eſt vrai que ce n'a point eſté ſans quelque ſoing : que ſauf la biere, mon appetit eſt accommodable indiffe-remment à toutes choſes, de quoy on ſe paiſt.

Le corps eſt encore ſouple, on le doit à cette cauſe plier à toutes façons & couſtumes : & pourvu qu'on puiſſe tenir l'appetit & la volonté ſoubs boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies, voire au desreglement & aux excès, ſi beſoing eſt. Son exercitation ſuive l'uſage. Qu'il puiſſe faire toutes choſes, & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philoſophes meſmes ne trouvent pas louable en Calliſthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre ſon maiſtre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follaſtrera, il ſe desbauchera avec ſon Prince. Je veux qu'en la desbauche meſme, il

surpasse en vigueur & en fermeté les compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ny à force de faute ny sçience, mais à faute de volonté. [u] *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire honneur à un Seigneur aussi esloigné de ces debordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré, pour la necessité des affaires du Roi en Allemagne : il le print de cette façon, & me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté se sont mis en grand' peine, ayans à pratiquer cette Nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades [71], de se transformer si aisement à façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la somptuosité & pompe Persienne, tantost l'aus-

---

[u] Il y a grande différence entre ne vouloir pas ou ne sçavoir pas mal faire. *Senec.* Epist. 90.

(71) Plutarque, en sa vie, p. 203.

terité & frugalité Lacedemonienne ; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

x Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.

Tel voudrois-je former mon disciple :

y Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons : Celuy-là y a mieux proffité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, & traiter les arts. [z] *Hanc amplissimam omnium artium benè vivendi disci-*

---

x Toutes sortes d'états & de caracteres seyoient bien à Aristippe. *Horat.* Ep. 17, L. I, *vs.* 23.

y J'admirerai celui qui d'un esprit tranquille se voit habillé de méchans haillons, si venant à passer dans un genre de vie tout opposé, il le fait décemment, & fait jouer avec grace l'un & l'autre personnage. *Id.* ibid. *vs.* 25, 26, 29. — Montagne fait ici une application très-ingénieuse des paroles d'Horace, en les employant dans un sens directement opposé à celui que leur a donné ce Poëte.

z C'est plutôt par leurs mœurs que par leur savoir, qu'ils se sont dévoués à cette souveraine directrice de l'art de bien vivre. *Cic.* Tusc. Quæst. L. IV, ch. 3.

plinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt. Leon Prince des Phliasiens, s'enquerant à [72] Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession : *Je ne sçay*, dit-il, *ny art, ny science : mais je suis Philosophe.* On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie : *Je m'en mesle*, dit-il, *d'autant mieux à propos.* Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : *Vous estes plaisant*, [73] luy respondit-il : *vous choisissez les figues vrayes & naturelles, non peintes : que ne choisissez-vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, & non escrites ?*

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entre-

---

(72) Ce n'est pas Heraclide, mais Pythagore qui fit cette réponse à Leon, Prince des Phliasiens ; & c'est d'un livre d'Heraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides* : L. V, ch. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

(73) Diogene Laërce dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI, Segm. 48.

prises, s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportemens, s'il a du jugement & de la grace en son parler : de la vigueur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la temperance en ses voluptez : de l'ordre en son œconomie : de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : [aa.] *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet : quique obtemperet ipse sibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies. Xeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la proüesse, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens ; que c'estoit, (74) *parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux paroles.* Comparez au

aa De sorte qu'il ne considere pas sa discipline, comme une vaine montre de science, mais comme une regle de conduite, se respectant lui-même, & vivant conformément à ses principes. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

(74) Plutarque, dans les Dits notables des Lacédémoniens.

bout, de 15 ou 16 ans, à cettuy-cy, un de ces latineurs de College, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plustot plus, que moins qu'il ne doit: toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, & les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brefvement mesler & entrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deçà de Clery, deux Regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre: plus loing derriere eux, je voyois une troupe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte de la Rochefoucaut: un de mes gens

s'enquit au premier de ces Regents, qui estoit ce Gentil-homme qui venoit après luy : luy qui n'avoit pas vu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment, *il n'est pas Gentil-homme : c'est un Grammairien, & je suis Logicien.*

Or nous qui cherchons ici au rebours, de former non un Grammairien ou Logicien, mais un Gentil-homme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer ; & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une * baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages, qui leur viennent de

* Baliverne, discours frivole.

quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent demesler & esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux-mesmes : & voyez-les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lescher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mine, s'il est muet :

bb *Verbaque prævisam rem non invita sequentur.*

Et comme disoit celuy-là, aussi poëtiquement en sa prose, [cc] *cùm res animum occupavere, verba ambiunt :* & cet autre : [dd] *ipsæ res verba rapiunt.* Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la

---

bb Voit-il nettement la chose, les mots propres à l'exprimer lui viendront sans peine. *Horat.* De Arte Poët. *vs.* 311.

cc Quand l'esprit a une fois saisi la chose, les mots se présentent d'eux-mêmes. *Senec.* Controv. L. III, in proœmio.

dd Les choses entraînent les paroles. *Cic.* de finib. L. III, c. 5.

grammaire : ne faict pas son laquais, ou une harangere de Petit pont : * & si, vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, & se deferreront aussi peu, à l'adventure, aux reigles de leur langage, que le meilleur maistre ès arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benevolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aysément par le lustre d'une verité simple & naifve : Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez (75) Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran

* Et cependant, ils vous entretiendront, *&c.*

(75) Dans un dialogue intitulé : De causis corruptæ eloquentiæ, dont l'auteur n'est pas fort connu. Plusieurs savans le donnent à Tacite, aussi-bien que Montagne ; d'autres à Quintilien, *&c.* Voyez la préface qui est au-devant des *Œuvres posthumes de M. de Maucroix*, imprimées à Paris en 1710. On y trouve à la tête la traduction de ce dialogue.

Polycrates : après qu'il les eust bien laissez dire, il leur respondit : [76] *Quant à vostre commencement & exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu, & quant à votre conclusion je n'en veux rien faire.* Voilà une bonne responce, ce me semble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre ? Les Atheniens estoient à choisir de deux Architectes, à conduire une grande fabrique : le premier plus affeté, se présenta avec un beau discours premedité sur le subjet de cette besoigne, & tiroit le jugement du Peuple à sa faveur ; mais l'autre en trois mots : (77) *Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dit, je le feray.* Au fort de l'éloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration, mais Caton n'en faisant que rire : *Nous avons*, [78] disoit-il, *un plaisant Consul.* Aille

(76) Plutarque, dans les Dits notables des Lacédémoniens.

(77) Plutarque. Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat, ch. 4, vers la fin.

(78) Montagne donne un sens trop ridicule à la réflexion de Caton ; & peut-être l'a-t-il fait tout exprès. Caton ne se moquoit point de l'éloquence de Cicéron en général, mais de l'abus qu'il en fit dans

devant ou après ; une utile sentence, un beau trait est toujours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient après, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon Poëme : laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut, [79] pour cela non force : si les inventions y rient, si l'esprit & le jugement y ont bien faict leur office : voylà un bon Poëte, diray-je, mais un mauvais versificateur.

ee *Emunctæ naris, durus componere versus.*

---

le temps de son Consulat, un jour que plaidant pour Murena contre Caton, il se mit à tourner en ridicule les principes les plus graves de la Philosophie Stoïcienne, d'une maniere trop comique, & par conséquent indigne du rang auguste qu'il occupoit alors. C'est ce qui lui attira cette réponse de Caton, plus piquante que tous les traits que Cicéron venoit de lancer contre ce grand homme, beaucoup plus Stoïcien par ses mœurs que par ses discours. Voyez *Plutarque*, dans la vie de Caton, c. 6 de la traduction d'Amyot.

(79) *N'importe* : c'est comme qui diroit, *il ne faut pas s'opposer à cela.* L'expression est un peu bizarre, mais assez autorisée par le principe même que Montagne inculque ici.

ee Ses vers sont durs, mais il a l'esprit fin. *Horat.* Sat. IV, L. I, vs. 8.

Qu'on face, dit Horace, perdre [80] à son ouvrage toutes ses coustures & mesures,

> ff *Tempora certa modosque, & quod prius ordine verbum est,*
> *Posterius facias, præponens ultima primis;*
> *Invenies etiam disjecti membra Poëtæ:*

Il ne se dementira point pour cela : les pieces mesme en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le jour auquel il avoit promis une Comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : *Elle est [81] composée & preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers.* Ayant les choses & la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant.

Depuis que Ronsard & du Bellay ont donné credit à nostre poësie Françoise,

---

(80) *A l'ouvrage d'un tel poëte*, comme vous diriez d'*Ennius* dont Horace a voulu parler en cet endroit.

ff Otez-en le nombre & la mesure, en changeant l'ordre des mots, & vous y trouverez encore de bons morceaux de poësie. *Id.* ibid. *vs.* 58, 59, 62.

(81) Plutarque, dans son traité intitulé : Si les Athéniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres. ch. 4 de la traduction d'Amyot.

je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux : [gg] *Plus sonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi courts à imiter les riches descriptions de l'un, & delicates inventions de l'autre.

Voire mais [82] que fera-t'il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ! Le jambon fait boire, le boire desalterre, parquoi le jambon desaltere. Qu'il s'en mocque. Il est [83] plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : Pourquoy [84]

---

gg Tout cela sonne plus qu'il ne vaut. *Senec.* Epist. 40.

(82) Mais que fera notre jeune éleve, si on le presse, &c. — Montagne revient à son principal sujet qu'il sembloit avoir entiérement perdu de vue.

(83) *Subtilius est contempsisse quàm solvere*, dit Séneque en parlant de ces vaines sophistiqueries. Epist. 49.

[84] Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe, L. II, Segm. 70.

le deslierai-je, puisque tout lié il n'empesche ? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques : à qui Chrysippus dit : [85] Jouë-toy de ces battelages avec les enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, (hh) *contorta & aculeata sophismata*, luy doivent persuader un mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne vois pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir après un beau mot : (ii) *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre [kk] *Qui alicujus*

---

[85] *Id* dans la vie de Chrysippe. L. 7. Seg. 183.
hh Sophismes embarrassés & épineux. *Cicero*. Acad. Quæst. Lib. IV, c. 24.
ii Ou qui ne font pas quadrer les mots avec les choses, mais vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir. *Quintil.* L. VIII, c. 3.
kk Qui par l'attrait d'un mot qui leur plait

verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerunt scribere. Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moi, que je ne destors mon fil, pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir, & à suivre; & que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple & naïf, tel sur le papier qu'à la bouche: un parler succulent & nerveux, court & serré, non tant delicat & peigné, comme vehement & brusque;

ll *Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet;* plustost difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation; desreglé, descousu & har-

s'engagent dans une matiere qu'ils n'avoient pas dessein de traiter, *Senec.* Epist. 59.

ll L'expression dont l'esprit sera frappé, lui plaira infailliblement. — Ce vers latin est pris d une espece d'Epitaphe de Lucain, que vous trouverez toute entiere dans le supplément de la bibliotheque latine de *Fabricius*, p. 160. où il y a: Hæc verò sapiet dictio quæ feriet.

dy : (chaque loppin y face son corps) non pedantesque (86) non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar : (87) Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en charpe, la cape sur un espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, & non-challante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté Françoise, est mesadvenante au Courtisan : & en une Monarchie, tout Gentilhomme doit

---

[86] *Non monacal.* —— Fratesque, de l'italien *Frate* qui signifie *moine.*

(87) C'est dans sa vie, ch. 55, au commencement. Mais Montagne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisoit : *Eloquentia militari, qua re aut æquavit*, &c. au lieu que, dans les dernieres & meilleures éditions, on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ, militarique re, aut æquavit*, &c. Ainsi ce qui lui faisoit de la peine, disparoît avec la fausse leçon.

eſtre dreſſé au port d'un courtiſan. Parquoy nous faiſons bien de gauchir un peu le naïf & meſpriſant. Je n'ayme point de tiſſure, où les liaiſons & les couſtures paroiſſent : tout ainſi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puiſſe compter les os & les veines. (mm) *Quæ veritati operam dat oratio, incompoſita ſit & ſimplex. — Quis accuratè loquitur, niſi qui vult putide loqui ?* L'éloquence faict injure aux choſes, qui nous deſtourne à ſoy. Comme aux accouſtremens, c'eſt puſillanimité de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée : de meſme au langage, la recherche des fraſes nouvelles, & des mots peu congrus, vient d'une ambition ſcholaſtique & puerile. Peuſſé-je ne me ſervir que de ceux qui ſervent aux hales à Paris ! Ariſtophanes le Grammairien n'y entendoit

---

mm Un diſcours deſtiné à repréſenter la vérité, doit être ſimple & ſans art. *Senec.* Epiſt. 40 — Il n'y a que des gens affectés dans leur langage, qui s'aviſent de parler avec une entiere exactitude. *Id.* Epiſt. 75, ab iuitio.

rien (88) de reprendre en Epicurus la ſimplicité de ſes mots ; & la fin de ſon art oratoire, qui eſtoit perſpicuité de langage ſeulement. L'imitation du parler, par ſa facilité, ſuit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas ſi viſte. La plus part des Lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, penſent très-fauſſement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point : les atours & le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent, parlent de meſme les Eſſais : mais je ne ſçay, s'ils penſent de meſme. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, (89) le ſoing de l'abondance & elegance du parler, les Lacédémoniens de la briefveté, & ceux de Crete, de la fécondité des conceptions, plus que du langage : ceux-cy ſont les meilleurs. Zenon diſoit qu'il avoit deux ſortes de diſciples : les uns

(88) Diogene Laërce, dans la vie d'Epicure, L. X. Segm. 13.
(89) De legibus, L. I., p. 582.

(90) qu'il nommoit *philologos*, cu ieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les autres *logophilos*, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle & bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, & suis despit dequoy nostre vie s'embesoigne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma Langue & celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel & grand [91] agencement sans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy-mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une

---

(90) Stobée, Serm. 34.

[91] Ornement. — *Adjencer*, dit Nicot : semble doive escrire *agencer* pour *agenter*, c'est-à-dire, *faire gent*, decorare, componere, concinnare. Adjancement, *concinnitas*. C'est dans ce sens absolu que ce mot est employé par Montagne.

forme d'inſtitution exquiſe, fut adviſé de cet inconvénient, qui eſtoit en uſage : & luy diſoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues qui ne leur couſtoient rien, eſt la ſeule cauſe, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoiſſance [92] des anciens Grecs & Romains; je ne croy pas que c'en ſoit la ſeule caaſe. Tant y a que l'expédient que mon pere y trouva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier deſnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis eſt mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de noſtre langue, & très-bien verſé en la Latine.

Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir exprès, & qui eſtoit bien cherement ga-

[92] Les anciens grecs, plus heureux ou plus ſages que les Romains, n'apprenoient que leur langue. Les Romains joignoient communément l'étude du grec à celle du latin, & tiroient preſque toutes leurs idées des livres grecs. Leur poëſie & leur philoſophie n'étoient gueres autre choſe que des traductions du grec.

gé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir pour me suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable, que ny luy-mesme, ny ma mere, ny vallet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de Latin, que chascun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fist : mon pere & ma mere y apprindrent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance, pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques, qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos Villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à moy, j'avois plus de six ans, avant que j'entendisse

non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque : & sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans foüet, & sans larmes, j'avois appris du Latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des Colleges : on le donne aux autres en François, mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *de Comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Escossois, Marc-Antoine Muret [93], [que la France & l'Italie recognoist pour le meilleur Orateur du temps] mes precepteurs domestiques, m'ont dit souvent,

[93] Dans la premiere édition des Essais, laquelle fut faite à Bourdeaux en 1580, Montagne avoit dit, sans faire mention de Muret : « & Nicolas » Grouchi, qui a escrit *de Comitiis Romanorum*, » Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, » George Bucanan ce grand poëte Ecossois, qui » m'ont été précepteurs, m'ont dit souvent, *&c.*

que

que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu Monsieur le Maréchal de Brissac, me dit, qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans, & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne, car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac, que nous avons veu depuis si valeureux & si brave.

Quant au Grec duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere dessigna me le faire apprendre par art. Mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice, nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science & le devoir par une volonté non forcée, & de mon propre desir; & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle su-

perstition que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut & de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup & par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelqu'instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cet exemple suffira pour en juger le reste, & pour recommander aussi la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere, & quant & quant un naturel doux & traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol, & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas * pour me faire joüer. Ce que je voyois, je le voyois bien ; & soubs cette com-

* Même.

plexion lourde, nourrissois des imaginations hardies, & des opinions au-dessus de mon aage. L'esprit je l'avois lent; & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive, l'invention lasche, & après tout, un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille, s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant comme les grues, & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres (94) institutions, qu'il avoit apportées d'Italie, & m'envoya environ mes six ans au College de Guienne, très-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien adjouster au

(94) Vuës.

ſoing qu'il euſt à me choiſir de precepteurs de chambre ſuffiſans, & à toutes les autres circonſtances de ma nourriture : en laquelle il reſerva pluſieurs façons particulieres, contre l'uſage des Colleges : mais tant y a que c'eſtoit toujours College. Mon Latin s'abaſtardit incontinent, duquel depuis par deſacouſtumance j'ay perdu tout uſage : & ne me ſervit cette mienne inaccouſtumée inſtitution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres claſſes : Car à treize ans, que je ſortis du College, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la vérité ſans aucun fruit, que je peuſſe à preſent mettre en compte.

Le premier gouſt que j'eus aux Livres, il me vinſt du plaiſir des fables de la *Metamorphoſe d'Ovide.* Car environ l'aage de ſept ou huit ans, je me deſrobois de tout autre plaiſir, pour les lire : d'autant que cette langue eſtoit la mienne maternelle ; & que c'eſtoit le plus ayſé livre, que je cogneuſſe, & le plus accommodé à la foibleſſe de mon aage ; à

cause de la matiere : Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bordeaux*, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps, tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos, d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche, & autres pareilles. Car par là, j'enfilay tout d'un train *Virgile* en l'Æneide, & puis *Terence*, & puis *Plaute*, & des Comedies Italiennes, leurré toujours par la douceur du subject. S'il eust été si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres, & me tenant dou-

cement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion: Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile: on y prévoyoit de la fainéantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est adverti comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles: il est oisif, froid aux offices d'amitié & de parenté; & aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, Pourquoy a-t-il pris, pourquoi n'a-t-il payé, mais, Pourquoy ne quitte-t'il, pourquoy ne donne-t'il? Je recevrois à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effets de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne doy pas, plus rigou-

reusement (95) beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en seroit deue. (96) Là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main, en considération de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librebrement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne : & de moy, que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches ; & à quelques-uns apprendrois, qu'ils ne sont pas si offensez que je ne fasse pas assez, que dequoy je puisse faire assez plus que je ne fay. Mon ame ne laissoit pourtant

(95) Avec beaucoup plus de rigueur, qu'ils ne s'imposent à eux-mêmes la nécessité de payer ce qu'ils doivent. — Parce que ce passage a été omis dans la derniere traduction angloise, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de l'expliquer.

(96) *C'est-à-dire*, au lieu que le bien faire actif devroit être d'un plus grand prix, venant de ma part, par la raison que nul bienfait passif ne peut être mis sur mon compte, *ou pour dire la même chose en d'autres termes*, par la raison que je n'ai jamais rien reçu de personne.

en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes, & (97) des jugemens seurs & ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit : & les digeroit seule, sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance, une asseurance de visage, & souplesse de voix & de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois ? Car avant l'aage,

nn (*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus.*)

j'ai soustenu les premiers personnages, ès Tragedies Latines de Bucanan, de Gue-

---

(97) *Ces jugemens sûrs & ouverts* que Montagne formoit en lui-même sur les objets dont il avoit quelque connoissance, nous expliquent ce qu'il faut entendre ici par des *remuemens fermes* : expression énergique, mais dure, & qui n'auroit pas été assez claire sans cette addition qui nous apprend en termes plus simples ce qu'emporte le mot figuré de *remuement*. Montagne n'avoit pas pris d'abord cette précaution : car dans l'édition in-4°. de 1588, il s'étoit contenté de dire, *mon ame ne laissoit pourtant en même temps d'avoir à part soy* de remuemens fermes, *qu'elle digeroit seule & sans aucune communication.*

nn A peine étois je alors dans ma douzieme année. *Virg.* Eclog. 8, *vs.* 39.

rente, & de Muret, qui se representerent en nostre College de Guienne avec dignité. En cela, (98) Andreas Goveanus nostre Principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand Principal de France ; & m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice, que je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison ; & ay veu nos Princes s'y addonner depuis, en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement. Il estoit loysible, mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur & (99) en Grece : [oo] *Aristoni tra-*

---

(98) Bayle qui nomme *André Govea*, remarque expressément, que cet habile homme ayant été appellé à Bourdeaux en 1534, pour y exercer la charge de principal du college de Guienne, *il y remplit ses devoirs avec une exactitude qui fut très-utile à la jeunesse.* Voyez dans son dictionnaire l'article ANDRÉ GOVEA, en latin *Goveanus*, oncle de ce principal dont parle ici Montagne.

(99) En Grece, encore alors le vrai siege de la politesse.

(oo) Il découvrit l'affaire à Ariston, joueur de tragédies. C'étoit un homme accommodé des biens de la fortune, & de bonne famille ; qualités qui n'étoient point déshonorées par son art, parce que cet exercice n'a rien de honteux parmi les Grecs. *Tit. Liv.* L. XXIV, c. 24. n. 2, 3.

gico actori rem aperit : huic & genus & fortuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat. Car j'ay toujours accusé d'impertinence, ceux qui condamnent ces esbatemens : & d'injustice, ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux Comediens (100) qui le valent, & envient au Peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les Citoyens, & les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente ; & puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez, que ceux qui se font en presence d'un chacun, & à la veue mesme du Magistrat ; & trouveroit raisonnable que le Prince à ses dépens en gratifiast quelquefois la Commune, d'une affection & bonté comme paternelle : & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez & disposez pour ces spectacles : (101) quel-

(100) Qui méritent d'y être admis.
(101) Des amusemens qui servissent à détour-

que divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit & l'affection: autrement on ne fait que des asnes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science : Laquelle pour bien faire il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAPITRE XXVI.

C'est folie (1) de rapporter le vray & le faux à nostre suffisance.

CE n'est pas à l'adventure sans raison, que nous attribuons à simplesse & ignorance, la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la creance estoit comme une impression, qui se faisoit en

ner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.

(1) *C'est-à-dire*, d'établir notre capacité pour la mesure du vrai & du faux.

nostre ame ; & à mesure qu'elle se trouvoit plus molle & de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. (a) *Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi ; sic animum perspicuis cedere.* D'autant que l'âme est plus vuide, & sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes, & les malades sont plus sujets à estre menez par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sotte presomption, d'aller desdaignant & condamnant pour faux, ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance, outre la commune. J'en faisois ainsi autrefois : & si j'oyois parler ou des Esprits qui reviennent, ou du

a Comme il est nécessaire qu'un des bassins de la balance soit poussé en bas par le poids qu'on met dedans, il faut de même que notre esprit se rende à l'évidence des choses. *Cic.* Acad. Quæst. L. IV, *qui inscribitur Lucullus*, c. 12.

prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne peusse pas mordre,

b *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*
Nocturnos lemures, portentaque Thessala:

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present je treuve, que j'estois pour le moins autant à plaindre moy-même : Non que l'experience m'aye depuis rien faict voir, au dessus de mes premieres creances; & si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolument une chose pour fausse, & impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes & limites de la volonté de Dieu & de la puissance de nostre mere Nature : & qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons

b De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcieres, d'apparitions nocturnes, & d'autres effets prodigieux. *Hor. L.* II, Ep. 2, *vs.* 208, 209.

Celuy qui n'avoit jamais veu de Riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce ne fust l'Ocean : & les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que Nature face en ce genre.

e Scilicet & fluvius qui non est maximus, ei est
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens
Arbor homoque videtur, & omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.

(f) *Consuetudine oculorum assuescunt animi ; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident.* La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature, & plus de recognoissance de nostre

ble ; & par avance ils n'auroient jamais pu se figurer rien de pareil *Lucret.* L. I, *vs* 1032—1035.

e Un fleuve médiocre paroît très grand à qui n'en a point vu de plus grand. Il en est de même d'un arbre, d'un homme, & de tout autre objet, quand ce sont les plus grands qu'on ait vus de cette espece. *Id.* L. VI, *vs.* 675—677.

f Notre esprit familiarisé aux objets de la vue, n'admire point les choses qu'il voit continuellement, & ne songe pas à en rechercher les causes. *Cic.* de Nat. Deor. L. II, c. 38.

ignorance & foiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraysemblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort par une temeraire presomption, de sçavoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité ; & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de (2) *Rien trop*, commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard, que le Comte de Foix sceut en Bearn (3) la

(2) Aristote dans sa Rhétorique, L. II, c. 12, & *Pline* (Nat Hist L. VII, c. 32.) donnent ce mot à *Chilon*. Diogene Laërce le lui donne aussi dans la vie de Thalès, L. I, Segm. 41 ; mais il le donne ensuite à Solon dans la vie de Solon, L. I, Segm. 63. On le donne encore à d'autres. Voyez les observations de Ménage sur Diogene Laërce, vie de Thalès, L. I, Segm. 41.

(3) En 1385.

defaicte du Roy Jean de Castille à Juberoth (4), le lendemain qu'elle fust advenue, & les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer : & de ce mesme que nos Annales disent, que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie : Car l'authorité de ces tesmoings (5) n'a pas à l'adventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoi ! si Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'Antiquité, dit sçavoir de certaine science, que du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne (6) à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome, & [7] semée par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perdue :

(4) *Froissart*, Vol. III, c. 17, p. 63, &c. Le conte est fort long, & du dernier ridicule.

(5) N'est peut-être pas assez considerable pour nous tenir en bride.

(6) *A plus de huit cent quarante lieues*, dit Plutarque dans la vie de Paulus Æmilius.

(7) Il n'y a personne de notre temps, *ajoute Plutarque*, qui ne sache cela.

& ſi Ceſar tient [8], qu'il eſt ſouvent advenu que la renommée a devancé l'accident : dirons-nous pas que ces ſimples gens-là ſe ſont laiſſez piper après le Vulgaire, pour n'eſtre pas clairvoyants comme nous ? Eſt-il rien plus delicat, plus net, & plus vif, que le jugement de Pline, quand il lui plaiſt de le mettre en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je laiſſe à part l'excellence de ſon ſçavoir, duquel je fais moins de compte : en quelle partie de ces deux-là le ſurpaſſons-nous ? Toutesfois il n'eſt ſi petit eſcholier, qui ne le convainque de menſonge, & qui ne lui veuille faire leçon ſur le progrez des ouvrages de Nature.

Quand nous liſons dans Bouchet les miracles des reliques de Sainct Hilaire, paſſe ; ſon credit n'eſt pas aſſez grand pour nous oſter la licence d'y contredire ; mais de condamner d'un train toutes pareilles hiſtoires, me ſemble ſinguliere im-

(8) Céſar s'exprime ainſi lui-même : *Nam plerumque in novitate fama antecedit.* De bell. civ. L. III, c. 36.

pudence. Ce grand Sainct Augustin tesmoigne avoir veu (9) sur les reliques Sainct Gervais & Protaise à Milan, un enfant aveugle (10) recouvrer la veue: une femme à Carthage estre guerie d'un cancer (11) par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisée luy fit: Hesperius, un sien familier, avoit chas-

(9) *Sur les reliques S. Gervais & Protaise:* c'est constamment ainsi qu'il y a dans les plus anciennes éditions; & non pas, comme dans les dernieres, *sur les reliques de S. Gervais & Protaise*. J'ai conservé aussi un peu plus bas, *la chasse S. Etienne* que je trouve dans toutes les anciennes éditions, & non *la chasse de S. Etienne*, qu'on a mis dans quelques-unes des dernieres éditions. Le *de* est sous-entendu dans ces deux expressions, conformément à l'ancien usage qui supprimoit fort souvent cet article, témoin *Pathelin* qui dit:

Je mourray de la mort Roland.

Et l'auteur du roman de la Rose,

La mort ne me graveroit mie
Si je mourrois és bras m'amie,

pour dire, *de m'amie.* Ainsi on disoit, *La Bible Guyot*, pour dire, *de Guyot:* & l'on dit encore, *l'Hôtel-Dieu*, pour dire, *de Dieu;* & les *quatre fils Aymon*, pour *d'Aymon.* — Borel dans son Trésor de Recherches Gauloises, *&c.*

(10) August. de civit. Dei, L. XXII, c. 8.

(11) *Id.* ibid. Admonetur in somnis, ut in parte fœminarum observanti ad baptisterium quæcumque illi baptizata primitùs occurrisset, eumdem locum signo Christi signaret: fecit, & confestim sanitas secuta est.

sé les esprits qui infestoient sa maison, (12) avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : & cette terre depuis transportée à l'Eglise, (13) un Paralytique en avoit esté soudain gueri : une femme en une procession ayant touché la chasse Sainct Estienne, d'un bouquet, (14) & de ce bouquet s'estant frotté les yeux, avoit recouvré la veue (15) pieça per-

(12) Montagne est tombé ici dans une petite méprise. S Augustin n'attribue pas cette expulsion des mauvais esprits à ce peu de terre du sépulcre de Notre-Seigneur qu'Hesperius avoit dans sa maison : selon S. Augustin, un de ses prêtres, étant allé offrir dans cette maison, à la priere d'Hesperius, le sacrifice du corps de Christ, & ayant prié Dieu avec beaucoup d'ardeur de faire cesser ce désordre, Dieu le fit cesser tout aussi-tôt. *Unus* (ex nostris Presbyteris) *obtulit ibi sacrificium Corporis Christi, orans quantùm potuit, ut cessaret illa vexatio : Deo protinus miserante, cessavit.* A l'égard de la terre prise du sépulcre de Jesus-Christ, Hesperius la gardoit suspendue dans la chambre où il couchoit lui même, pour se mettre à couvert des insultes des demons qui maltraitoient ses bêtes & ses esclaves, *ne quid mali etiam ipse pateretur*, dit expressément S. Augustin. La terre du saint Sépulcre l'avoit protégé contre ces malins esprits : mais son influence ne s'étoit point répandue sur le reste de la maison.

(13) *Id.* ibid.

(14) Ibi cæca mulier, ut ad episcopum portantem [reliquias martyris Stephani] duceretur, oravit : flores quos ferebat, dedit : recepit, oculis admovit, protinùs vidit. *Id.* ibid.

(15) *Dès long-temps*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

due : & plusieurs autres miracles, où il dit luy-mesme avoir assisté. Dequoy accuse-ons-nous & luy & deux S. Evesques Aurelius & Maximus, qu'il appelle pour ses (16) recors ? sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu & pieté, soit en sçavoir, jugement & suffisance ? (g) *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traisne quant & soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas. Car après que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité & de la mensonge, & qu'il se treuve que vous avez neces-

(16) Ou *témoins.* On appelle *recors*, dit M. de Caseneuve dans ses *Origines Françoises*, ceux qui assistent les sergens pour leur servir de témoins, du verbe latin *recordari*, qui signifie *se ressouvenir.*

g Lesquels, quand même ils n'apporteroient aucune raison, me persuaderoient par leur seule autorité. *Cic.* Tusc. Quæst. L. I, c. 21.

faicement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes déja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes (17) de la Religion, c'est cette dispensation que les Catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez & les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce, qu'ils ne voyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge de commencer à lui ceder, & vous tirer arriere, & combien cela l'anime à poursuivre sa pointe : ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucune fois très-importans. Ou il faut se submettre du tout à l'authorité de nostre police Ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïs-

(17) Au sujet de la religion.

ſance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir eſſayé, ayant autrefois uſé de cette liberté de mon chois & triage particulier, mettant à non-chaloir certains points de l'obſervance de noſtre Egliſe, qui ſemblent avoir un viſage ou plus vain, ou plus eſtrange, venant à en communiquer aux hommes ſçavans, j'ay trouvé que ces choſes là ont un fondement maſſif & très-ſolide: & que ce n'eſt que beſtiſe & ignorance qui nous faict les recevoir avec moindre reverence que le reſte. Que ne nous ſouvient-il combien nous ſentons de contradiction en noſtre jugement meſme ? combien de choſes nous ſervoient hier d'articles de foy, qui nous ſont fables aujourd'huy ? La gloire & la curioſité ſont les fleaux de noſtre ame. Cette-cy nous conduit à mettre le nez par-tout, & celle-là nous défend de rien laiſſer irréſolu & indecis.

CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

CONSIDERANT la conduite de la besoigne d'un Peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chasque paroy, pour y loger un Tableau élabouré de toute sa suffisance; & le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce ici aussi à la verité que crotesques & corps monstrueux, rappiecez de divers membres sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite?

a *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Je vay bien jusques à ce second point, avec mon Peintre: mais je demeure court en l'autre, & meilleure partie: car

a Figure dont le haut est une belle femme,
Et le reste un poisson.
Horat. de Arte Poëticâ, *vs.* 4.

ma

ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'*Etienne de la Boëtie*, (1) qui honorera tout le reste de cette besoigne. C'est un Discours auquel il donna nom, *La Servitude volontaire* : mais ceux (2) qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebatisé, *le (3) Contreun*. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ès mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation : car il est gentil, & plein ce qu'il est possi-

(1) Il n'est pourtant pas ici : & Montagne nous dira à la fin de ce chapitre les raisons qui l'ont empêché de l'y mettre. Mais comme cet ouvrage est fort rare, bien des gens ont été fâchés de ne le trouver pas dans l'édition de Londres, & c'est ce qui nous a déterminé à l'ajouter au dernier volume de celle-ci.

(2) Qui n'ont pas su qu'il avoit été désigné par ce titre.

(3) C'est-à-dire, si je ne me trompe, *Contre le gouvernement d'un seul*, conformément à ce que dit Montagne sur la fin de ce chapitre, *que si la Boëtie eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre né à Venise qu'à Sarlat.*

ble. Si y a-t'il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire: & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien près de l'honneur de l'Antiquité: car notamment en cette partie des dons de la nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa; & quelques Memoires sur cet Edict de Janvier (4) fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses repliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, (5) la mort entre les dents,

(4) Donné en 1562, sous le regne de Charles IX, encore mineur.

(5) Voyez le discours sur la mort d'Estienne de la Boëtie, composé par Montague, & publié à la fin de cette édition.

par son testament, heritier de sa Bibliotheque, & de ses papiers) outre [6] le Livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere : Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fust montrée long espace avant que je l'eusse veu; & me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere & parfaicte, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que Nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote, [7] que les bons

(6) Imprimé à Paris chez Frédéric Morel en 1571. J'en parlerai plus particuliérement ailleurs.
(7) Ethic. Nicom. L. VIII, c. 1.

Legiſlateurs ont eu plus de ſoing de l'amitié que de la Juſtice. Or le dernier point de ſa perfection eſt cettui-ci. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le beſoin public, ou privé, forge & nourrit, en ſont d'autant moins belles & genereuſes; & d'autant moins amitiez, qu'elles melent auſtre cauſe & but & fruit en l'amitié qu'elle-meſme.

Ny ces quatre eſpeces anciennes, naturelle, ſociale, hoſpitaliere, veneriene, particulierement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'eſt pluſtoſt reſpect: L'amitié ſe nourrit de communication, qui ne peut ſe trouver entre eux, pour la trop grande diſparité, & offenſeroit à l'adventure les devoirs de nature: car ny toutes les ſecrettes penſées des peres ne ſe peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une meſſeante privauté; ny les advertiſſemens & corrections, qui eſt un des premiers offices d'amitié, ne ſe pourroient exercer des enfans aux peres. Il

s'est trouvé des Nations où par usage les enfans tuoyent leurs peres, & d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour éviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelques-fois entreporter : & naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des Philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing Aristippus, (8) qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, il se mist à cracher, disant, que cela en estoit aussi bien sorty : que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cette autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas, (9) dit-il, plus grand estat, pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de *frere*, & à cette cause en fis-

(8) Diog. Laërce, dans la vie d'Aristippe, L. II, Segm. 81.

(9) Dans le traité de Plutarque intitulé : *de l'amitié fraternelle*, c. 4 de la traduction d'Amyot.

mes-nous luy & moy (10) nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, & que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrempe merveilleusement & relasche cette soudure fraternelle : Les freres ayants à conduire le progrez de leur advencement, en mesme sentier & mesme train, il est force qu'ils se heurtent & choquent souvent. Davantage, la correspondance & relation qui engendre ces vraies & parfaic-

---

(10) C'est-à-dire, que suivant un usage établi du temps de Montagne, ils se donnerent l'un à l'autre le nom de *frere*, qui devoit être la marque & le gage de l'amitié qu'ils contractoient ensemble. C'est sur un pareil fondement que Mademoiselle *de Gournay* se disoit *la fille d'alliance* de Montagne, & non pas parce que Montagne avoit épousé la mere de Mademoiselle de Gournay, comme je l'ai oui soutenir en bonne compagnie. Il y a dans *Marot* plusieurs exemples de cette espece de galanterie, témoin entr'autres l'Epigramme intitulée, *de sa mere par alliance*, où après avoir dit, que, s'il commence à grisonner, ce ne peut être de vieillesse, parce que sa mere est dans la fleur de son âge; il ajoute :

Et n'est au monde un si beau teint,
Car le sien tous autres éteint.
De la voir faites-moy la grace :
Mais ne contemplez trop sa face,
Que d'aimer n'entriez en esmoy,
Et que sa rigueur ne vous face
Vieillir de langueur comme moy.

tes amitiez, pourquoy se trouvera-t'elle en ceux-cy? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entierement esloignée, & les freres aussi : C'est mon fils, c'est mon parent : mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis à mesure que ce ne sont amitiez que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé-là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, jusques à son extresme vieillesse : & estant d'une famille fameuse de père en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

b & ipse
Notus in fratres animi paterni.

b Et remarquable moi-même par une affection paternelle envers mes freres. *Horat.* L. II, Od. 2, *vs.* 6.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut, ny la loge en ce rolle. Son feu, je le confesse,

> c (neque enim est Dea nescia nostri
> Quæ dulcem curis miscet amaritiem.)

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fiebvre, subject à accez & remise, & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale & universelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur constante & rassize, toute douceur & pollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir forcené après ce qui nous fuit:

> d Come segue la lepre il cacciatore
> Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
> Ne più l'estima poi, che presa vede,
> E sol dietro a chi fugge affretta il piede,

---

c Car je ne suis point inconnu à la Déesse qui mêle une douce amertume aux chagrins qu'elle cause. *Catull.* Epigr. LXVI, *vs.* 17, 18.

d Semblable au chasseur qui poursuit le lievre

Auſſi-toſt qu'il entre aux termes de l'amitié, c'eſt-à-dire en la convenance des volontez, il s'eſvanouit & s'alanguit : la jouiſſance le perd, comme ayant la fin corporelle & ſujette à la ſatiété. L'amitié au rebours, eſt jouye à meſme qu'elle eſt deſirée ; ne s'eſleve, ſe nourrit, ny ne prend accroiſſance qu'en la jouiſſance, comme eſtant ſpirituelle, & l'ame s'affinant par l'uſage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, [11] afin que je ne parle de luy, qui n'en confeſſe que trop par ſes Vers. Ainſi ces deux paſſions ſont entrées chez moy en cognoiſſance l'une de l'autre, mais en comparaiſon jamais : la premiere maintenant ſa route d'un vol hautain & ſuperbe, & regardant deſdaigneu-

malgré le froid & le chaud, ſur les montagnes & dans les plaines, & n'en fait aucun cas dès qu'il le voit pris, ne ſe hâtant de courir qu'après celui qui fuit. *Arioſto*, Cant. X, Stanz. 7.

(11) Pour ne pas parler de mon ami *la Boëtie*, qui, &c.

sement cette-cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille susées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme.

Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourisse de cette saincte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un nœud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non-seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encore où les corps

eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : mais ce Sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, & par les Escholes anciennes en est rejetté.

Et cette autre licence Grecque est justement abhorrée par nos mœurs : Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages, & difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union & convenance qu'icy nous demandons. (e) *Quis enim iste amor amicitiæ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspirée par le fils

---

e Car que signifie cet amour d'amitié ? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard ? *Cic.* Tusc. Quæst. L. IV, c. 33.

de Venus au cœur de l'amant, sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts que peut produire une ardeur immoderée, estoit simplement fondée en une beauté externe : fausse image de la generation corporelle : Car (12) en l'Esprit elle ne pouvoit, duquel la monstre estoit encore cachée ; qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'aage de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite c'estoient richesses, presents, faveur à l'advencement des dignitez ; & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme : Instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice : s'estudiant l'a-

(12) Car elle ne pouvoit être fondée sur l'esprit dont la montre, &c.

mant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée : & esperant par cette societé mentale, establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loysir & discretion en son entreprise ; ils requierent exactement en l'aymé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile cognoissance, & abstruse descouverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit ici principale : la corporelle, accidentale & seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause préferent-ils l'aymé, & verifient, que les Dieux aussi le préferent ; & tansent grandement le Poëte Æschylus, d'avoir en l'amour d'Achiles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achiles, qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son adolescence,

& le plus beau des Grecs. Après cette communauté generale, la maitresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominans : ils disent, qu'il en provenoit des fruicts très-utiles, au privé, & au Public : que c'estoit la force des pays, qui en recevoient l'usage, & la principale défense de l'équité & de la liberté : Tesmoin les salutaires amours de Hermodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est à leur compte, que la violence des tyrans, & lascheté des peuples, qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoïque de l'amour : (f) *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie.*

Je reviens à ma description (13) de

f Que l'amour est un effort de faire naître l'amitié par l'éclat de la beauté. *Cic.* Tuscul. Quæst. L. IV, c. 34.

(13) *D'une espece d'amitié plus juste & plus égale*, que celle dont il vient de parler.

façon plus équitable & plus équable. (g) *omninò amicitiæ, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis & ætatibus, judicandæ sunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent & confondent l'une & l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que

g On ne peut juger de l'amitié qu'après que l'esprit & l'âge sont parvenus à leur maturité. *Cic.* de amicitiâ, ch. 20.

de nous estre veus, & par des rapports que nous oïons l'un de l'autre qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports, je croy, par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fust par hazard en une grande feste & compagnie de ville, nous nous trouvasmes si pris, si cognus, si obligez entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre Latine excellente, qui est (14) publiée: par laquelle il excuse & explique (15)

---

(14) Dans le recueil des pieces posthumes d'Estienne de la Boëtie, publié par Montagne, & imprimé à Paris, chez Frédéric Morel, en 1571.

(15) C'est ce qu'il fait dès le commencement de cette piece par une vingtaine de vers qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici.

Prudentum bona pars vulgò malè credula, nulli
Fidit amicitiæ, nisi quam exploraverit ætas,
Et vario casus luctantem exercuit usu.
At nos jungit amor paulò magis annuus, & qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem:
Forte inconsultò: sed nec fas dicere, nec sit
Quamvis morosè sapiens, cùm noverit ambos,
Et studia, & mores, qui nostri inquirat in annos
Fœderis, & tanto gratus non plaudat amori.

la précipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé [car nous estions tous deux hommes faicts, & luy plus de quelque année] elle n'avoit point à perdre tems ; & n'avoit à se reigler au patron des amitiez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & préalable conversation.

Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle

---

Nec metus in celebres ne nostrum nomen amicos.
Invideant inferre, sinant modò fata, nepotes.
Insita ferre negat malum cerasus, nec adoptat
Pruna pyrus. . . . .
Arboribus mox idem aliis haud segnis adhæsit
Surculus. occulto naturæ fœdere : jamque
Turgentes coëunt oculi & communibus ambo
Educunt fœtum studiis, viget advena ramus.
. . . .
Haud dispar vis est animorum : hos nulla revinctos
Tempora dissocient : hos nulla adjunxeris arte.
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens, & amoris gratior illex
Virtus.

quinte-essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne; qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger & se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lelius en présence des Consuls Romains, lesquels après la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient été de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu: (16) *Toutes choses*. Comment toutes choses? suivit-il: & quoy? s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos Temples? *Il ne me l'eust jamais commandé*, repliqua Blosius. Mais s'il l'eust fait? adjousta

(16) Voyez *Plutarque*, dans la vie de Tiberius, & de Caïus Gracchus, ch. 5. & *Valere Maxime*, L. IV, c. 7. in exemplis Romanis, §. 1.

Lelius. *J'y eusse obéy ?* respondit-il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis, qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les reines de l'inclination l'un de l'autre : & faictes guider ce harnois, par la vertu & conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteller sans cela) la responce de Blosius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient

ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude que j'ay des intentions & jugements du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charité si uniment ensemble : elles se sont considérées d'une si ardente affection : & de pareille affection descouvertes jusque au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non seulement je connoissoy la sienne comme la mienne,

mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, & des plus parfaictes de leur genre : Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs reigles : on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence & précaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aimez-le (disoit (17) Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine &

(17) Dans Au'u-Gelle, L. I, c. 3. Diogene Laërce donne ce mot à Bias, dans la vie de ce sage, L. I, Segm. 87, comme avoit fait Aristote dans sa Rhétorique, L. II, c. 13. où se trouve le second article, *Qu'il faut haïr une personne, comme si quelque jour on devoit l'aimer*, ce qui n'est point dans Diogene Laërce. Pour le premier article, qu'il faut aimer comme si l'on devoit haïr un jour, *ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus*. Cicéron dit qu'il ne sauroit se figurer qu'une telle parole soit sortie, comme on le croit, de la bouche de Bias, l'un des sept Sages. *De amicitiâ*, cap. 16.

maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit très-familier, [18] *O mes amys, il n'y a nuls amys.*

En ce noble commerce, les offices & les bienfaicts nourrissiers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoing, quoy que disent les Stoïciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amys estant veritablement parfaicte, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre eux, ces mots de division & de difference, *bien-faict, obligation, recog-*

(18) Diog. Laërt. in vita Aristotelis, L. V. S. 21.

noissance, priere, remerciement, & leurs pareils. Tout estanst par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, (19) selon la très-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ni prester ni donner rien. Voylà pourquoi les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme : Voulans inferer par là, que tout doit estre à chascun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble.

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui-ci qui recevroit le bienfaict, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celui qui en preste la matiere & l'occasion, est celui-

(19) *Id.* ibid. Segm. 20.

là qui faict le libe:al, donnant ce contentement à son ami, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, [20] *qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit.* Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciterai un ancien [21] exemple singulier. *Eudamidas* Corinthien avoit deux amis, *Charixenus* Sycionien, & *Aretheus* Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : « Je legue à *Aretheus* de nourrir ma » mere, & l'entretenir en sa vieillesse : » à *Charixenus* de marier ma fille & lui » donner le douaire le plus grand qu'il

(20) Diogene Laërce, dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI, Segm 46.

(21) Cet exemple tiré d'un dialogue de Lucien, intitulé *Toxaris*, n'est peut-être qu'une fiction sortie du cerveau de Lucien. Montagne a pu s'en douter, & ne pas laisser d'en faire usage, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs : En l'estude que je traicte de nos mœurs & mouvemens, les témoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais, L. I, c. 20. vers la fin.

» pourra ;

» pourra : & au cas que l'un d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part » celui qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament, s'en mocquerent : mais ses héritiers en ayant esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trepassé cinq jours après, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere ; & de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demi en mariage à une sienne fille unique, & deux & demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en même jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaicte amitié, dequoi je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours il est marri qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames

& plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subject.

Les amitiez communes on les peut départir : on peut aymer en cettui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possede l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en demesleriez-vous ?

L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celuy, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler : & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent

de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil. Et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entre-aiment, & mesme autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient très-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse héritiers de cette sienne liberalité ; qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables à qui n'en a gousté : & qui me font honorer à merveille la response de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy, [22] pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de

(22) *Cyropédie*, L. VIII, ch. 3. §. 11, 12.

gaigner le prix de la course, & s'il le voudroit eschanger à un Royaume : *Non certes, Sire : mais bien le lairrois-je volontiers, pour en acquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance.* Il ne disoit pas mal, *si je trouvois.* Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fonds de son courage, [23] qui ne fait rien de reste, il est besoing que tous les ressorts soyent nets & seurs parfaictement.

Aux confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections, qui particulierement interessent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle Religion soit mon Medecin, & mon Advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent.

Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent,

(23) *C'est-à-dire*, sans exception, ni restriction quelconque.

j'en fay de mesme : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent, & ne crains pas tant un muletier joüeur qu'imbecile : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. (Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assez s'en meslant : mais ce que j'y fay,

h *Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face*,)

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : au lict, la beauté avant la bonté : & en la société du discours, la suffisance : voire sans la prud'hommie ; pareillement ailleurs. Tout ainsi que (24) cil qui fust rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprist de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, esti-

---

h C'est ainsi que j'en use. Pour toi, prends le parti qui t'accommode le mieux. *Terent.* Heaut. Act. I, Sc. 1, *vs.* 28.

(24) Ou *celui*, comme on a mis dans les dernieres éditions. *Cil* est un joli mot, qu'on auroit dû conserver, quand ce n'eût été qu'à cause des services qu'il pouvoit rendre à la poésie. — Au reste, c'est Agesilaus qui fut trouvé se jouant ainsi avec ses enfans. *Plutarque*, vie d'Agesilaus, c. 9. de la traduction d'Amyot.

mant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge équitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la Philosophie.

i *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

L'ancien Menander disoit (25) celuy-là heureux qui avoit peu rencontrer seulement *l'ombre d'un amy* : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aysée, & sauf la

---

i Je ne trouverai rien de comparable à un agréable ami, tant que je serai en mon bon sens. *Horat.* L. I, Sat. V, *vs.* 44.

(25) Plutarque dans son traité, *De l'amitié fraternelle*, ch. 3.

perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement mes commoditez naturelles & originelles sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de joüir de la douce compagnie & société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuict obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

k *quem semper acerbum*
Semper honoratum (sic Di voluistis) habeto.

je ne fais que trainer languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part.

l *Nec fas esse ullâ me voluptate hic frui*

---

k Jour qui sera toujours triste pour moi, & que toujours (puisque tel a été, ô Dieux, votre bon plaisir) j'honorerai d'un tendre respect. *Virg.* Æneid. L. V, *vs.* 49, 50

l Et je ne pense pas qu'il me soit permis de jouir d'aucun plaisir, tandis qu'il est séparé de moi, lui qui étoit mon adjoint en toutes choses. *Terent.* Heautont. Act. I, Sc. I, *vs.* 97, 95. — Montagne a fait quelque petit changement aux paroles de Térence, pour pouvoir les appliquer à son sujet.

Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desja si faict & accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

m *Illam mea si partem animæ tulit*
Maturior vis, quid moror altera,
Nec charus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, (26) comme si eust-il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

n *Quis desiderio sit pudor aut modus*
Tam chari capitis?
o *O misero frater adempte mihi!*

---

m Un sort prématuré m'ayant ravi cette douce moitié de mon ame, pourquoi survit en moi l'autre moitié séparée de celle qui m'étoit beaucoup plus chere? Ce jour nous a été funeste à tous deux. *Horat.* L. II, Od. 17, *vs.* 5, *&c.*

(26) Comme il n'auroit pas manqué de faire à mon égard.

n Puis-je rougir de pleurer? puis-je trop regretter un si cher ami? *Horat.* L. I, Od. 24, *vs.* 1, 2.

o O mon frere, que je suis malheureux de t'avoir perdu! Tous mes plaisirs, doux fruit de ton amitié pendant ta vie, se sont évanouis avec toi. Par ta mort tu as dissipé mon bonheur. Mon ame

Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,
Tecum unà tota est nostra sepulta anima:
Cujus ego interitu totâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba? loquentem
Nunquam ego te, vitâ frater, amabilior,
Aspiciam posthac? at certe semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

« Parce que j'ay trouvé que cet Ou- » vrage a été depuis mis en lumiere, & » à mauvaise fin, par ceux qui cherchent » à troubler & changer l'estat de nostre » police, sans se soucier s'ils l'amende- » ront, qu'ils ont meslé à d'autres escrits » de leur farine, je me suis dedit de loger » icy. Et afin que la memoire de l'Au- » theur n'en soit interessée en l'endroit de » ceux qui n'ont peu cognoistre de près

est toute ensevelie avec toi. Ton trépas m'a rendu insensible aux douceurs des Muses, & à tous les amusemens de l'esprit. Ne pourrai-je donc plus t'entretenir? Ne t'entendrai-je plus parler? Ah, mon frere, qui m'es plus cher que la vie, je ne te verrai plus! mais certainement je t'aimerai toujours. *Catull.* Eclog LXVI, *vs.* 20—26, — Eclog. LXIII, *vs.* 9, 10, 11.

» ses opinions & ses actions, je les advise
» que ce subject fut traicté par luy en son
» enfance, par maniere d'exercitation
» seulement, comme subject vulgaire &
» tracassé en mille endroits des Livres. Je
» ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il
» escrivoit : car il estoit assez conscien-
» tieux, pour ne mentir pas mesme en se
» joüant : & sçay davantage que s'il eust
» eu à choisir, il eust mieux aymé estre
» nay à Venise qu'à Sarlat ; & avec raison.
» Mais il avoit un'autre maxime souve-
» reinement empreinte en son ame, d'o-
» beyr & de soubmettre très-religieuse-
» ment aux loix, sous lesquelles il estoit
» nay. Il ne fust jamais un meilleur Ci-
» toyen, ny plus affectionné au repos de
» son Païs, ny plus ennemy des remuë-
» mens & nouvelletez de son temps : il
» eust bien plustost employé sa suffisance
» à les esteindre, qu'à leur fournir de-
» quoy les emouvoir davantage : il avoit
» son esprit moulé au patron d'autres sie-
» cles que ceux-cy. Or en eschange de cet

» Ouvrage serieux, j'en substitueray un au-
» tre, produit en cette mesme saison de son
» aage, plus gaillard & plus enjoué. »

CHAPITRE XXVIII.

*Vingt & neuf Sonnets d'*Estienne de la Boëtie, *à Madame* de Grammont, *Comtesse de Guissen.*

MADAME, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desja vostre, ou parce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces Vers en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de Dames en France, qui jugent mieux, & se servent plus à propos que vous de la poësie: & puisqu'il n'en est point qui la puissent rendre vive & animée, comme vous faites

par ces beaux & riches accords, dequoy parmy un million d'autres beautez, Nature vous a estrenée, Madame, ces Vers meritent que vous les cherissiez : car vous serez de mon advis qu'il n'en est point sorty de Gascogne, qui eussent plus d'invention & de gentillesse, & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, votre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'un belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, & sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la Poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict dans un subject folastre & desreiglé.

SONNETS.

I.

PARDON, Amour, pardon, ô Seigneur je te vouë
Le reste de mes ans, ma voix & mes escrits,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes & mes cris:
Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advouë.

Helas! comment de moy ma fortune se joue!
De toy n'a pas long-temps, amour, je me suis ris,
J'ai failli, je le voy, je me rends, je suis pris,
J'ai trop gardé mon cœur, or je le desadvouë.

Si j'ai pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire.
Et si du premier coup tu ne m'as abattu,

Pense qu'un bon vainqueur, & nai pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le sens:
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onc pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçans,

Mais arc, traits & carquois, & luy tout dans mes sens,
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines je porte;
Et des ja j'ay perdu & le cœur & le sens.

Et quoy! si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croistz si tu peux croistre & amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te prometz,
Et pour te refreschir, des soupirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moins en
naissant.

III.

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'agrandir & la peine & l'offense?
Plus ne suis fort, ainsi que j'ay esté.

La raison fut un temps de mon costé,
Or revolté elle veut que je pense
Qu'il faut servir, & prendre en récompense
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne fut arresté.

S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy qu'amour, sans que je le deserve,

Sans aucun droict, se vient saisir de moy:
Et voy qu'encor il faut à ce grand Roy
Quand il a tort, que la raison lui serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passées,
Le sale Automne aux cuves va foulant,
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
Que mes douleurs furent en commencées.

Le paisan bat ses herbes amassées,

Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruictiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advenoées.

Seroit-ce point un présage donné
Que mon espoir est des-ja moissonné?
Non certes, non : mais pour certain je pense,

J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien pronostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue espérance.

V.

J'ay vu ses yeux perçans, j'ay vu sa face claire :
(Nul jamais sans son dam ne regarde les Dieux)
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.

Comme un surpris de nuict aux champs quand il
esclaire,
Estonné, se pallist si la fleche des cieux
Sifflant lui passe contre, & lui serre les yeux ;
Il tremble, & voit, transi, Jupiter en colere.

Dy moi, Madame, au vrai, dy moi si tes yeux vertz
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient cou-
vertz ?
Tu les avois, je croy, la fois que je t'ai veue :

Au moins il me souvient, qu'il me fut lors advis
Qu'amour tout à un coup quand premier je te vis,
Desbanda dessus moi, & son arc & sa vue.

V I.

Ce dit maint un de moy, dequoy se plaint-il tant

Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?
Qu'a-t'il tant à crier, si encore il espere?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est-il content?

Quand j'estois libre & sain j'en disois bien autant.
Mais certes celui-là n'a la raison entiere,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plaint de ma plainte, & mon mal il n'entent.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse

A force de parler: s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnetz, je quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil, celui-là me guerisse.

VII.

Quant à chanter ton los, par fois je m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Je tremble de m'y perdre, & aux rives m'asseure.

Je crains en louant mal, que je te fasse injure.
Mais le peuple estonné d'ouir tant t'estimer,
Ardent de te cognoistre, essaye à te nommer;
Et cherche ton sainct nom ainsi à l'adventure;

Esblouï n'atteint pas à voir chose si claire,
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celui-là;

C'est que s'il peut trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment la voylà.

VIII.

Quand viendra ce jour là, que ton nom au vray
passe
Par France, dans mes vers? combien & quantes-
fois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes
doits?
Souvent dans mes escrits de soy-mesme il prend
place.

Maugré moy je t'escris, maugré moy je t'efface,
Quand Astrée viendroit & la foy & le droit,
Alors joyeux ton nom au monde se rendroit.
Ores c'est à ce temps que cacher il te face,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne
Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdoigne.
Toutesfois laisse-moy, laisse-moy ton nom mettre,

Aye pitié du temps, si au jour je te metz;
Si le temps se cognoist, lors je te le prometz,
Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

IX.

O entre tes beautés, que ta constance est belle!
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus ce que l'on prise tant;
Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidelle?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere ta sœur: elle va s'escartant
Toujours flottant mal sure en son cœur inconstant,
Voy-tu comme à leur gré les vents se jouënt d'elle?

Et ne te repens point pour droict de ton aisnage
D'avoir des-ja choisi la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre despart
Du ciel & de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Helene.

X.

Je vois bien, ma Dourdouigne, encore humble tu vas:
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a-t'il bien esté quelquefois aussi bas.

Voy-tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme des-ja parmi les plus grands il se compte?
Comme il marche soudain d'une course plus prompte,
Tout à costé du Mince, & il ne s'en plaint pas?

Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave & luy donne sa gloire.
Laisse, laisse-moi faire. Et un jour ma Dourdoigne,

Si je devine bien, on te cognoistra mieux:
Et Garonne & le Rhosne & ces autres grands Dieux
En auront quelque envie, & possible vergoigne.

X I.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux:
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suis en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ny de Catulle auſſi, le folaſtre amoureux,
Qui le cœur de ſa dame en chatouillant luy perce,
Ny le ſavant amour du migregeois Properce :
Ils n'aiment pas pour moi, je n'aime pas pour eux.

Qui pourra ſur autruy ſes douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter :
Chacun ſent ſon tourment, & ſçait ce qu'il endure.

Chacun parla d'amour ainſi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la meſure.

XII.

Quoi! qu'eſt-ce? ô vens, ô nues, ô l'orage!
A point nommé, quand d'elle m'approchant
Les bois, les monts, les baiſſes vois tranchant
Sur moy d'agueſt vous pouſſez vo re rage.

Ores mon cœur s'embraſe davantage.
Allez, allez faire peur au marchant
Qui dans la mer les threſors va cherchant;
Ce n'eſt ainſi, qu'on m'abbat le courage.

Quand j'oy les vents, leur tempeſte & leurs cris,
De leur malice en mon cœur je me ris.
Me penſent-ils pour cela faire rendre?

Face le ciel du pire, & l'air auſſi:
Je veux, je veux, & le déclare ainſi,
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aimer encore ne ſçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,

Ou jamais non; vous y devez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien, branlant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere & le mouton sauvez.

Un soir vaincu par les flots rigoureux,
Voyant des-ja, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne;

Parlant aux flots, leur jecta cette voix:
Pardonnez-moy maintenant que j'y veois,
Et gardez-moy la mort quand je retourne.

XIV.

O cœur leger, ô courage mal seur,
Penses-tu plus que souffrir je te puisse?
O bonté creuze, ô couverte malice,
Traistre beauté, venimeuse douceur;

Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur?
Et moi trop simple il falloit que j'en fisse
L'essay sur moy? & que tard j'entendisse
Ton parler double & tes chants de chasseur?

Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshui que je pourrois attendre?

Comment de toi pourrois j'estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puisque le mien ne le luy peut apprendre?

X V.

Ce n'eſt pas moi que l'on abuſe ainſi,
Qu'à quelque enfant ces ruſes on employe,
Qui n'a nul gouſt, qui n'entend rien qu'il oye:
Je ſçay aimer, je ſçay haïr auſſi.

Contente-toy de m'avoir juſqu'icy
Fermé les yeux, il eſt temps que j'y voye:
Et que meshuy, las & honteux je ſoye
D'avoir mal pris mon temps & mon ſoucy.

Oſerois tu, m'ayant ainſi traiƈté,
Parler à moi jamais de fermeté?
Tu prends plaiſir à ma douleur extreſme:

Tu me deffends de ſentir mon tourment:
Et ſi veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne ſens, comment veux-tu que j'aime?

X V I.

O l'ai-je diƈt? Hélas! l'ai-je ſongé?
Ou ſi pour vray j'ai diƈt blaſpheſme telle?
S'a fauce langue, il faut que l'honneur d'elle
De moy, par moy, deſſus moy, ſoit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, eſt logé:
Là donne-lui quelque géenne nouvelle:
Fay-luy ſouffrir quelque peine cruelle:
Fay, fay luy tout, fors luy donner congé.

Or feras-tu, je le ſçay, trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel faiƈt, faut-il qu'il ſe pardonne?

A tout le moins haut je me deſdiray

De mes sonnetz, & me desmentiray:
Pour ces deux faux, cinq cent vrais je t'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure je me puis,
Si j'ay du sens, si plus homme je suis,
Je t'en mercie, ô bienheureuse lettre.

Qui m'eust, hélas! qui m'eust sçeu recognoistre
Lorsqu'enragé, vaincu de mes ennuis,
En blasphemant ma dame je poursuis?
De loing, honteux, je te vis lors paroistre.

O sainct papier, alors je me revins,
Et devers toy devotement je vins.
Je te dourois un autel pour ce faict,

Qu'on vist les traicts de cette main divine.
Mais de les voir aucun homme n'est digne,
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasme.
De colere eschauffé mon courage brusloit,
Ma fole voix au gré de ma fureur bransloit,
Je despitois les dieux, & encore ma dame;

Lorsqu'elle de loin jete un brevet dans ma flamme.
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi-tost devant lui ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,

Que me dites-vous d'elle ? & je vous prie voyez ,
S'ainſi , comme je fais , adorer je la dois ?

Quels miracles en moy penſez-vous qu'elle face ,
De ſon œil tout-puiſſant , ou d'un ray de ſa face ,
Puiſqu'en moy firent tant les traces de ſes doigts ?

XIX.

Je tremblois devant elle , & attendois , tranſi ,
Pour venger mon forfaict quelque juſte ſentence ,
A moy-meſme conſent du poids de mon offence ,
Lors qu'elle me dict , va , je te prends à mercy.

Que mon loz deſormais partout ſoit eſclaircy :
Employe-là tes ans ; & ſans plus , meshuy penſe
D'enrichir de mon nom par tes vers noſtre France ,
Couvre de vers ta faute , & paye moy ainſi.

Sus donc , ma plume , il faut , pour joüyr de ma peine ,
Courir par ſa grandeur d'une plus large veine ,
Mais regarde à ſon œil , qu'il ne nous abandonne.

Sans ſes yeux nos eſprits ſe mourroient languiſſans.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le ſens.
Pour ſe payer de moy , il faut qu'elle me donne.

XX.

O vous , maudits ſonnetz , vous qui printes l'audace
De toucher à ma dame , ô malins & pervers ,
Des muſes le reproche , & honte de mes vers :
Si je vous feis jamais , s'il faut que je me face

Ce tort de confeſſer vous tenir de ma race ,

Lors, pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts,
D'Apollon le doré, des Muses aux yeux verts;
Mais vous reçut naissants Tisiphone en leur place.

Si j'ai oncq quelque part à la postérité,
Je veux que l'un & l'autre en soit deshérité.
Et si au feu vengeur dès or je ne vous donne,

C'est pour vous diffamer: vivez chetifs, vivez,
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez;
Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer: laissez-moy obstiné,
Vivre & mourir ainsi, puisqu'il est ordonné.
Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.

Ainsi me dit la Fée, ainsi en Œagrie,
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Elle alluma sa souche à l'heure qu'il fust né,
Et dict, toy & ce feu, tenez-vous compaignie.

Elle le dict ainsi, & la fin ordonnée
Suivit après le fil de cette destinée.
La souche, ce dict-l'on, au feu fust consommée;

Et deslors (grand miracle) en un mesme moment
On veid tout à un coup, du miserable amant
La vie & le tison, s'en aller en fumée.

XXII.

Quand tes yeux conquerans estonné je regarde,
J'y voy dedans à clair tout mon espoir escript,
J'y

J'y voy dedans amour, luy-mesme qui me rit,
Et me montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
Et d'advouer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis,
Ce sont ceux-là sans plus, à qui je me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy-mesme se dresse,

Si ta bouche & tes yeux se veulent desmentir!
Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les departir,
Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage:
Je voy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mene à son costé
La belle gaillardise & le plaisir volage.

Mais après, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté:
Et condamné je voy la dure chasteté,
Là gravement assise, & la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe,
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse:
Helas, en cet estrif, combien ay-j'enduré!

Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance.

Sans cesse nuict & jour à la servir je pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or dis-je bien, mon esperance est morte.
Or est-ce fait de mon ayse & mon bien.
Mon mal est clair: maintenant je voy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, & d'elle je n'ai rien,
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.

Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques soupirs des gens de l'advenir:
Quelqu'un dira dessus moy par pitié:

Sa dame & luy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'une en rigueur & l'autre en amitié.

XXV.

J'ay tant vescu chetif, en ma langueur,
Qu'or j'ay veu rompre & suis encore en vie,
Mon esperance avant mes yeux ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servi de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie:
Elle s'en rid, & n'a point d'autre envie,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Donques j'auray, malheureux en aimant
Toujours un cœur, toujours nouveau tourment.

Je ne sens bien que j'en suis hors d'haleine.

Prest à laisser la vie soubs le faix:
Qu'y feroit-on sinon ce que je fais ?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
Si j'ay du mal, elle le veut aussi.
J'accompliray mes peines ordonnées.

Nymphes des bois, qui avez, estonnées
De mes douleurs, je crois, quelque mercy,
Qu'en pensez-vous ? puis-je durer ainsi,
Si à mes maux trefves ne sont données ?

Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez pour Dieu, ce qu'ores je devine,
Le jour est près que mes forces ja vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir si je meurs en aymant.
A donc, je croy, failliray-je à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour d'un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, & lui fait prendre haleine.

Lors je conçoy quelque esperance vaine:
Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estouffer, cent tourmens il m'ameine.

Encor tout frez: lors je me vais blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal, ô Dieux, qui me devore,

Vive à son gré mon tourment rigoureux.
O bien-heureux, & bien-heureux encore
Qui sans relasche est tousjours mal'heureux.

XXVIII.

Si contre amour je n'ay autre deffence
Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
Et après moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de lui j'endure cette offence,
Au moins tout haut, mes rythmes le diront;
Et nos neveus, alors qu'ils me liront,
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'aise que j'avois;
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ja reluisoit la benoiste journée
Que la nature au monde te devoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te fust abandonnée.

Tu pris la grace à toy seule ordonnée,
Tu pillas tant de beautés qu'elle avoit:

Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
En eſt par fois elle-meſme eſtonnée.

Ta main de prendre enfin ſe contenta,
Mais la nature encor te preſenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous ſommes.

Tu n'en prins rien: mais en toy tu t'en ris,
Te ſentant bien en avoir aſſez pris,
Pour eſtre ici royne du cœur des hommes.

N. B. *Nous avons jugé à propos de placer ci-deſſus ces vingt-neuf Sonnets, comme ils le ſont dans l'Edition* in-quarto *de* 1588, *afin de rendre la nôtre la plus complette qu'il eſt poſſible, & pour ne rien omettre de ce qui a paru dans les précédentes. C'eſt pour la même raiſon que nous ne ſupprimons point la note de l'*Éditeur de Londres *ſur les deux lignes ſuivantes, qui ſe trouvent dans toutes les autres Editions de Montagne, à la place des Sonnets ſupprimés.* « Ces vingt-neuf » Sonnets d'*Eſtienne de la Boëtie* qui

» étoient mis * en ce lieu, ont été » depuis imprimés avec ses Œuvres ».

CHAPITRE XXIX.

De la Moderation.

COMME si nous avons l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles-mesmes sont belles & bonnes. Nous pouvons saisir la Vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre & violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la Vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excès y est, se jouent des paroles.

(a) *Insani sapiens nomen ferat, aquus iniqui,*

* Ils sont dans l'édition in-4. d'Abel l'Angelier, imprimée à Paris en 1588. Je n'y trouve rien de fort intéressant. Ces vingt-neuf sonnets ne contiennent presque autre chose que des plaintes amoureuses, exprimées d'un style assez rude, où éclatent les foiblesses & les emportemens d'une passion inquiete qui se nourrit de soupçons, de craintes & de défiances, dont elle paroît accablée. Chacun en peut juger par lui-même.

(a) L'homme le plus sage & le plus juste mérite

Ultro quàm satis est, virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile consideration de la Philosophie. On peut & trop aymer la Vertu, & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la Voix divine. (1) *Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages.* J'ay veu (2) tel Grand, blesser la reputation de sa religion, pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures temperées & moyennes.

L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, &

---

de passer pour injuste, s'il recherche la vertu même avec trop d'ardeur. *Horat.* L. I, Ep. VI, *vs.* 15, 16.

(1) S. Paul aux Romains, ch. 12, *vs.* 3.

(2) *Il y a apparence*, dit le traducteur Anglois, *que Montagne veut parler ici de Henri* III, *Roi de France.* Je crois qu'il a raison. Le bon Cardinal d'Ossat écrivant à la Reine Louise, veuve de Henri III, lui dit franchement à sa maniere, *que ce Prince avoit vécu une vie autant ou plus religieuse que royale*, Lettre XXIII. Et un jour Sixte V, parlant de ce Prince au Cardinal de Joyeuse, protecteur des affaires de France, lui dit plaisamment: *Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait, & ne fasse pour être moine: ni que je n'aye fait moi, pour ne l'être point.* Tiré d'une note d'Amelot de la Houssaye sur les paroles du Cardinal d'Ossat, qu'on vient de voir. p. 74. Tome I. des Lettres du Cardinal d'Ossat, publiées à Paris, 1697.

me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna (3) la premiere instruction, & porta la premiere pierre à la mort de son fils : Ny le Dictateur (4) Postumius, qui fit mourir le

---

(3) Montagne veut nous apprendre ici, sur le rapport de *Diodore de Sicile*, que la mere de Pausanias donna la premiere idée du supplice qu'on devoit infliger à son fils. « Pausanias, *dit cet historien*, s'étant apperçu que les Ephores accompagnés de quelques autres Lacédémoniens, lui vouloient mettre la main sur le collet, gagna le devant & s'enfuit en franchise dans le temple de Minerve. — Et estans les Lacédémoniens en doute s'ils le devoient tirer de là pour le faire mourir, quelque franchise qu'il y eust, l'on dit que sa mere propre vint elle-mesme au temple, là où elle ne dit autre chose sinon qu'elle posa sur le seuil de la porte du temple une piece de brique qu'elle avoit apportée, & cela fait s'en retourna en la maison. Les Lacédémoniens suivant le jugement & la sentence de la mere, feirent murer la porte du temple ; & par ce moyen contraignirent Pausanias à mourir de faim, *&c.* » L. XI, ch. 10 de la traduction d'Amyot. La mere de Pausanias se nommoit *Alcithée*, comme nous l'apprend le Scholiaste de Thucydide, qui s'est contenté d'écrire : *qu'on disoit que dès qu'on vint à murer les portes de la chapelle où Pausanias s'étoit refugié, sa mere* Alcithée *posa la premiere pierre.*

(4) Les sentimens étant partagés sur la vérité de ce fait, Tite-Live se croit en droit de le rejetter, parce qu'on ne voit pas dans l'Histoire, que *Posthumius* ait été noté pour cela, comme *T. Manlius* le fut, environ cent ans après. Car Manlius ayant fait mourir son fils pour un pareil sujet, on lui donna le surnom odieux d'*Imperiosus* ; & depuis ce temps-

ſien, que l'ardeur de jeuneſſe avoit heureuſement pouſſé ſur les ennemis, un peu avant ſon rang, ne me ſemblent ſi juſtes, comme eſtranges. Et n'ayme ny à conſeiller, ny à ſuivre une vertu ſi ſauvage & ſi chere. L'archer qui outrepaſſe le blanc, faut comme celuy qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter (5) à coup vers une grande lumiere, égale-

---

là, pour déſigner des ordres trop ſéveres on dit *Manliana imperia.* — *Manliana imperia*, dit Tite-Live, *non in præſentiâ modo horrenda, ſed exempli etiam triſtis in poſterum fuerunt.* Et cet hiſtorien ne doute point qu'on ne les eût déja nommés *Poſthumia imperia*, ſi Poſthumius eût été le premier auteur d'un exemple ſi barbare : *quum qui primus auctor tam ſævi exempli foret, occupaturus inſignem titulum crudelitatis fuerit* Tit. Liv. L. IV, c. 29 & L. VIII, c. 7 Montagne a pour lui *Valere Maxime*, qui dit expreſſément que Poſthumius fit mourir ſon fils, L. II, c. 7, §. 6. & *Diodore de Sicile*, qui aſſure la même choſe, L. XII, c. 19. — Au reſte, le raiſonnement de *Tite-Live* n'eſt pas des plus concluans : car il peut fort bien être qu'un événement extraordinaire, arrivé dans un certain temps, ne faſſe pas ſur l'eſprit du peuple la même impreſſion qu'il y fera dans un autre temps.

(5) *Tout à coup.* Marot dans ſon *Hiſtoire de Léandre & Ero.*

Mais par ſus tout (helas ma chere Dame)
Si tu ne veux qu'*à coup* je perde l'ame,
Prend garde aux vents ; veuilles avoir le ſoing
Que trop eſmeus n'eſteignent au beſoing
Le cler flambeau conducteur de ma vie.

ment comme à devaler à l'ombre. Callicles en Platon (6) dit l'extremité de la Philosophie estre dommageable : & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : que prise avec moderation, elle est plaisante & commode; mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux desdaigneux des Religions, & Loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, & de secourir autruy, & de se secourir soy-mesme : propre à estre impunement souffletté. Il dit vray : car en son excès, elle (7) esclave nostre naturelle franchise : & nous desvoye, par une importune subtilité du beau & plain chemin, que Nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes elle est très-legitime : la Théologie

(6) Dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, vers le milieu.

(7) Esclaver aucun, c'est, dit Nicot, le rendre serf & esclave, l'asservir. — *Esclaver ma liberté* : Ronsard. *Servam reddere.*

ne laiſſe pas de la brider pourtant, & de la reſtraindre. Il me ſemble avoir leu autrefois chez S. Thomas (8), en un endroit où il condamne les mariages des parens és degrés deffendus, cette raiſon parmy les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme ſoit immoderée: car ſi l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaicte, comme elle doit; & qu'on la ſurcharge encore de celle qu'on doit à la parentele, il n'y a point de doute, que ce ſurcroiſt n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raiſon.

Les ſciences qui reiglent les mœurs des hommes, comme la Theologie & la Philoſophie, elles ſe meſlent de tout. Il n'eſt action ſi privée & ſecrete, qui ſe deſrobe de leur cognoiſſance & juriſdiction (9). Bien apprentis ſont ceux qui

(8) *Dans la* Secunda Secundæ, *Quæſt.* 154. Art. 9.

(9) *C'eſt-à-dire*, Il n'y a que des ignorans & de petits génies qui s'aviſent de trouver mauvais que la philoſophie & la théologie prennent cette liberté. En quoi ils reſſemblent aux femmes qui com-

ſyndiquent leur liberté. Ce ſont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à (10) garçonner : à medeciner, la honte la deffend. Je veux donc (11) de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y ſoient trop acharnez : c'eſt que les plaiſirs meſmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, ſont reprouvez, ſi la moderation n'y eſt obſervée : & qu'il y a de quoy faillir en licence & desbordement en ce ſubject-là, comme en un ſubject illegitime.

---

muniquent, &c. mais qui par pudeur refuſent de les laiſſer voir au Médecin. Si c'eſt-là le ſens des paroles de Montagne, comme je le crois, le traducteur Anglois a fort mal pris ſa penſée, qui lui fait dire ici, « que les perſonnes les mieux inſtruites » ſont les plus capables de cenſurer & de dompter » leur propre liberté : » *But they are beſt taught, who are beſt able to cenſure and curb their own Liberty* : ce qui ne quadre guere avec ce qui précede & encore moins avec ce qui ſuit.

(10) Garſonner la femme d'autruy, *attrectare uxorem alterius* : Nicot.

(11) C'eſt-à-dire, *de la part de la philoſophie & de la théologie.* Le traducteur Anglois s'y eſt mépris, qui dit : *I will therefore in their behalf teach the Husbands*, « Je veux donc pour l'amour d'elles, (c'eſt-à-dire, *des femmes*) apprendre aux maris, &c. » Peu de femmes ſe croiroient obligées de remercier Montagne d'une telle faveur.

Ces (12) encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous ſuggere en ce jeu, ſont non indecemment ſeulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles ſont toujours aſſez eſveillées pour noſtre beſoing. Je ne m'y ſuis ſervy que de l'inſtruction naturelle & ſimple.

C'eſt une religieuſe liaiſon & devote que le mariage : voilà pourquoy le plaiſir qu'on en tire, ce doit eſtre un plaiſir retenu, ſerieux & meſlé à quelque ſeverité : ce doit eſtre une volupté aucunement prudente & conſcientieuſe.

Et parce que ſa principale fin c'eſt la generation, il y en a qui mettent en doute, ſi lors que nous ſommes ſans l'eſperance de ce fruict, comme quand elles ſont hors d'aage, ou enceintes, il eſt

(12) Careſſes effrontées. *Cherer*, ou *cherir*, blandiri alicui, *Nicot.* — De *cherer*, on a fait *encheriment*, careſſe. *Marot* à une qui lui feit chere par maniere d'acquit, *Epigr.*

Ne vous forcez de me *cherer*,
Chere ne quiert point violence.

permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide (13) à la mode de Platon. Certaines Nations (& entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les femmes enceintes : Plusieurs aussi avec celles qui * ont leurs flueurs.

Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; & cela fait, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant (14) lors seulement loy de

---

(13) *De legibus*, Lib VIII, p. 912. C. Francofurti, apud Claudium Marnium, &c. an. 1602.

* Ce mot si expressif a été banni de la langue, fort mal à propos, si je ne me trompe. — *Flueurs des femmes*, id est *fluores menstruæ*, vulgò *les fleurs*, dit Nicot, qui peut-être a voulu nous apprendre par-là, que ce n'est que par l'ignorance du vulgaire que le mot de *fleurs* a été substitué à celui de *flueurs*. Les savans, & sur-tout les médecins n'auroient peut-être pas mal fait de conserver ce dernier mot, du moins dans leurs écrits, d'où bien des gens auroient conclu que le peuple prononçoit mal ce mot, & que ceux qui écrivoient *fleurs* en ignoroient la vraie ortographe.

(14) Après ce temps là seulement, c'est-à-dire, après qu'elle avoit enfanté. *Trebellius Pollio* de qui Montagne a pris ce fait, l'a exprimé si nettement qu'il n'a aucun besoin de commentaire. Voici ses propres termes : « Zenobia eâ castitate fuisse dicitur, ut ne virum suum quidem sciret nisi tentatis conceptionibus. Nam quum semel concubuisset, expectatis menstruis continebat se, si prægnans es-

recommencer : (15) brave & genereux exemple de mariage. C'est de quelque Poëte disetteux & affamé de ce déduit, (16) que Platon emprunta cette narration : Que Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour, que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher : & par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes & importantes, qu'il venoit de prendre avec les autres Dieux en sa cour celeste, se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup-là, que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs patents.

---

set : sin minùs, iterùm potestatem quærendis liberis dabat. » *Treb. Poll Zenobia.* p. 199. *Hist. Aug.*

(15) Ou, *noble & généreux exemple de mariage*, comme il y a dans l'édition in-4°. de 1588.

(16) Montagne donne ici un soufflet à Homere sans y penser : car cette fiction est sans doute prise de l'Iliade, L. XIV, *vs* 294—353. Voyez Platon dans sa *République*, L. III, *p* 433. *Lugd. apud Gu. Lemærium*, 1590. Si Montagne eût consulté Homere, il ne se seroit pas mépris, comme il a fait, dans quelques circonstances de cette affaire. Ceux qui sont curieux de savoir en quoi Montagne & Platon ont altéré le conte d'Homere, n'ont qu'à consulter, dans le *Dictionnaire de Bayle*, la remarque (I) de l'article JUNON, p. 1593, édit. de 1720.

Les Rois de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer à bon escient, & qu'il falloit tout à fait lascher la bride à la volupté, (17) ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; & faisoient venir en leur lieu, des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : (18) il l'en refusa, & l'accorda à une sienne garce qui aussi l'en pria : disant que *c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un capitaine.*

Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau gar-

(17) Plut. dans les *Préceptes de Mariage*. §. 14.
(18) Plut dans son traité intitulé : Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat, ch. IX, de la Version d'Amyot.

çon que voylà ! fit-il à Pericles. Cela feroit bon à un autre qu'à un Preteur, luy dit Pericles, (19) qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes.

Ælius Verus l'Empereur répondit à sa femme comme elle se plaignoit, dequoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes; qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit (20) un nom d'honneur & dignité, non de folastre & lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclésiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme, qui répudia son mary, pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excez & l'intemperance ne nous soit reprochable.

(19) At enim Prætorem, Sophocle, decet non solùm manus, sed etiam oculos abstinentes habere. *Cic.* de Offic. L. I, c. 40.

(20) Uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis. *Ælii Spartiani* Ælius Verus, p. 15, 16. Hist. August. in-folio, Parisiis, an. 1620.

Mais à parler à bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est-il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier & pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere :

(b) *Fortunæ miseras auximus arte vias.*

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptez, qui nous appartiennent : comme elle faict favorablement & industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner & farder les mots, & en alleger le sentiment. Si j'eusse été chef (21) de part, j'eusse prins autre voye plus naturelle, qui est à dire vraye, commode & saincte : & me fusse peut-estre rendu assez fort pour la borner : quoy que nos Medecins spiri-

---

(b) *Nous étendons par art les tristes droits du Sort.* Propert. L. III, Eleg. vij, *vs.* 32.

(21) Ou *de parti*, comme on trouve dans les dernieres éditions.

tuels & corporels, comme par complot faict entre eux, ne trouvent aucune voie à la guerison, ni remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le tourment, la douleur & la peine. Les veilles, les jeusnes, les haires, les exils lointains & solitaires, les prisons perpetuelles, les verges & autres afflictions, ont esté introduites pour cela : mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante : qu'il n'en advienne point comme à un (22) Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'Isle de Lesbos, on fut adverti à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine, luy tournoit à commodité : parquoy ils se raviserent de le rappeller près de sa femme, (23) & en sa maison ; & luy

(22) Sénateur Romain, exilé pour avoir déplu à *Tibere*, comme on peut voir dans Tacite qui le nomme *Junius Gallio*. Annal. Liv. VI, chap. 3.

(23) Selon Tacite, il fut rappellé à Rome pour y être sous la garde du Magistrat. « Italiâ exactus : & quia incusabatur facilè toleraturus exsilium, delectâ Lesbo, insulâ nobili et amœnâ, retrahitur in urbem, custoditurque domibus Magistratuum. *ib.*

ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiseroit la santé & l'allegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celui qui les prend avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont circonstances servant à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : & icy (24) faut la reigle commune, que les choses guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel & à la nature par nostre massacre & homicide, qui fut universellement embrassée en toutes Religions. Encore du tems de nos peres,

(24) *Manque.*

Amurat en la prise de l'Isthme, immola six cent jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang servist de propiciation à l'expiation des péchés du trespassé.

Et en ces nouvelles Terres descouvertes en nostre aage, pures encore & vierges au prix des nostres, l'usage en est (25) aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brusle vifs, & demi rostis on les retire du brasier, pour leur arracher le cœur & les entrailles. A d'austres, voire aux femmes, on les escorche vifves, & de leur peau ainsi sanglante en revest-on & masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance & resolution. Car ces pauvres gens sacrifiables, vieillards, femmes, enfans, vont quelques jours avant, questans eux-mesmes les ausmones pour l'offrande de leur sacrifice, & se présentent à la boucherie

(25) *En quelque sorte, à peu près.*

chantans & dançants avec les assistans.

Les Ambassadeurs du Roy de Mexico, faisans entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre; après lui avoir dict, qu'il avoit trente vaisseaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combattans, & qu'il se tenoit en la plus belle & forte ville qui fust soubs le Ciel, luy adjousterent, qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non-seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices, par des prisonniers de guerre.

Ailleurs, en certain bourg, pour la bien-venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce conte. Aucuns de ces Peuples ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre & rechercher d'amitié: les messagers luy présenterent trois sortes de presens, en cette maniere: Sei-

gneur, voyla cinq esclaves : si tu es un Dieu fier, qui te paisse de chair & de sang, mange-les & nous t'en (26) amerrons davantage : si tu es un Dieu débonnaire, voyla de l'encens & des plumes : si tu es homme, prens les oiseaux & les fruicts que voicy.

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

QUAND le Roy Pyrrhus passa en Italie après qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au-devant ; *je ne sçay*, (1) dit-il, *quels barbares sont ceux-cy*, (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangeres) *mais la disposition de cette armée*

(26) Au lieu d'*amenerons*, qu'on a mis dans les dernieres éditions. J'ai trouvé *ammerrons* dans quatre des plus anciennes éditions, à compter depuis celle de 1588 ; & c'est apparemment ainsi qu'avoit écrit Montagne, puisqu'on a dit autrefois *amesroy* pour *j'ameneroy*, comme l'assure Borel dans son Thrésor de Recherches Gauloises, *&c.*

(1) Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, c. 8.

que je voy n'est aucunement barbare. Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius (2) fit passer en leur pays : & (3) Philippus voyant d'un tertre, l'ordre & distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voyla comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires ; & les faire juger par la voix de la raison, non par la voix commune.

J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans

(2) Si Montagne a voulu nous donner ce fait, comme il le semble, sur la foi de Plutarque, vie de Flaminius, c. 3 de la version d'Amyot, il a mal pris la pensée de son auteur : car Plutarque ne parle point là de l'armée, mais de la personne de Flaminius ; il ne dit point que les Grecs eussent été surpris de voir la belle ordonnance des troupes que Flaminius avoit fait passer dans leur pays ; mais que ceux qui n'ayant jamais vu ce Consul Romain, vinrent à parler pour la premiere fois avec lui, furent contraints d'en dire à peu près ce que Pyrrhus avoit dit de sa premiere armee des Romains qu'il vit rangée en bataille, &c.

(3) *Tit. Liv.* L. XXXI, c. 34. Ac subjecta cernens Romana castra, admiratus esse dicitur, & universum speciem castrorum, & descripta suis quæque partibus, tum tendentium ordine, tum itinerum intervallis : negasse barbarorum ea castra ulli videre posse.

en

en cet autre Monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, (4) en l'endroit où Villegaignon print terre qu'il surnomma *la France Antartique.* Cette descouverte d'un pays infiny, semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre, qu'il ne s'en fasse à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, & plus de curiosité, que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Says en Ægypte, (5) que jadis & avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée *Atlantide*, droit à la bouche du destroit de (6) Gilbratar, qui tenoit plus de pays que

(4) Au Bresil, où il arriva en 1557.
(5) Dans le Dial. intitulé *Timée*, p. 524, 525.
(6) Ou *Gibraltar*, comme nous parlons aujourd'hui. — *Nicot* met l'un & l'autre.

l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble : & que les Roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette Isle, mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, jusques en Ægypte, & de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane, entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie, & subjuguer les Nations qui bordent la mer Mediterrannée, jusques au golfe de (7) la mer Majour : & pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent : mais que quelque temps après, & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge.

Il est bien vraysemblable, que cet extrême ravage d'eau ayt faict des changemens estranges aux habitations de la Terre : comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

(7) Qu'on nomme à présent *la Mer noire.*

a (*Hæc loca vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ*

. . . .

Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus
Una foret.)

Chypre d'avec la Surie ; l'Isle de Negrepon, de la terre ferme de la Bœoce : & joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon & de sable les fosses d'entre-deux.

b *Sterilisque diù palus aptaque remis*
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce Monde nouveau que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, & ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cent lieues : Outre ce que les na-

---

a On dit qu'autrefois ces terres, qui jointes ensemble ne faisoient d abord qu'un seul continent, furent séparées par les violentes secousses d'un tremblement de terre. *Virg.* Æneid. L. III, *vs.* 414, 416, 417.

b Un marais, autrefois stérile, & portant bateau, se trouve maintenant changé en terres labourables, & qui nourrissent les villes voisines. *Horat.* de Arte Poët. *vs.* 65, 66.

vigations des modernes ont desja presque descouvert, que ce n'est point une isle, ains terre ferme, & continente avec l'Inde Orientale d'un costé, & avec les terres, qui sont souls les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit & intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvemens naturels les uns, les autres fievreux, en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict de mon temps, vers la rive droicte de sa descente; & qu'en vingt ans elle a tant gaigné, & desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust tousjours allé ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du Monde seroit renversée : Mais il leur prend des changemens : Tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudai-

nes inondations (8) dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere Sieur d'Arsac, voit une sienne terre, ensevelie soubs les sables que la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes & domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre. Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoïes d'arenes mourantes, qui marchent une demi lieuë devant elle & gaignent pays.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret de merveilles inouyes est à luy. Il raconte là, que certains Carthaginois s'estans jettez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gilbratar, & na-

(8) *Dont nous connoissons évidemment les causes.*

vigé long-temps, avoient descouvert enfin une grande Isle fertile, toute revestuë de bois, & arrousée de grandes & profondes rivieres, fort esloignées de toutes terres fermes : & qu'eux & autres depuis, attirez par la bonté & fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes & enfans, & commencerent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffense expresse sur peine de mort que nul n'eust plus à aller là, & en chasserent ces nouveaux habitans ; craignants, à ce qu'on dit, que par succession des temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mesmes, & ruinassent leur Estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Cet homme que j'avoy, estoit homme simple & grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage. Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, & plus de choses, mais ils les glosent : & pour faire valoir leur interpretation, & la persuader, ils ne se

peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures; ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils leur ont veu : & pour donner credit à leur jugement, & vous y attirer, prestent volontiers de ce costé-là à la matiere, l'allongent & amplifient. Ou il faut un homme très-fidele; ou si simple, qu'il n'ait pas de quoy bastir & donner de la vraysemblance à des inventions fauces, & qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel : & outre cela il m'a faict voir à diverses fois plusieurs Matelots & Marchands, qu'il avoit cogneus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Ils nous faudroit des Topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont estez. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du Monde. Je voudrois que chascun

escrivist ce qu'il sçait, & autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait : Il entreprendra toutes fois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle *Barbarie*, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité & de la raison, que l'exemple & idées des opinions & usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaicte religion, la parfaite police, parfaict & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons *sauvages* les fruicts que Nature de soy & de son progrez ordinai-

rè a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par notre artifice, & destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost *sauvages*. En ceux-là sont vives & vigoureuses, les vrayes, & plus utiles & naturelles vertus & proprietez, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme & delicatesse se trouve à nostre goust mesme, excellente à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture,

Ce n'est pas raison que l'Art gaigne le point d'honneur sur notre grande & puissante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte a nos vaines & frivoles entreprises ;

c *Et veniunt hederæ sponte suâ melius ;*

---

c Le liere vient beaucoup mieux de lui-même. L'arboisier croît plus beau dans les antres solitaires.

Surgit & in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nullâ dulciùs arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, & l'utilité de son usage : non pas la tissure de la chetive arraignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites (9) ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premieres : les moindres & imparfaites par la derniere.

Ces Nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naïfveté originelle. Les Loix naturelles leur commandent encore, fort peu abastardies par les nostres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du

& les oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art. *Propert.* L. I, El. II, *vs.* 10, 11, 14.
(9) De Legibus, p. 1665. H.

temps qu'il y avoit des hommes qui eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent euë : car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces Nations-là, surpasse non-seulement toutes les peintures dequoy la Poësie a embellie l'aage doré, & toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes ; mais encore la conception & le desir mesme de la Philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure & simple, comme nous la voyons par expérience : ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avec si peu d'artifice, & de soudeure humaine.

C'est une Nation, dirois-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres : nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de supériorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions, nuls partages ; nulles occupations,

qu'oysives; nul respect de parenté, que commun; nuls vestemens; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit-il la République qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection ?

d *Hos natura modos primùm dedit.*

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très-plaisante, & bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade : & m'ont asseuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, & fermez du costé de la terre, de grandes & hautes montaignes, ayans entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson & de chairs, qui

---

d Ce sont les premieres loix de notre mere Nature. *Virg.* Georg. L. II, *vs.* 20.

n'ont aucune ressemblance aux nostres ; & les mangent sans autre artifice, que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreurs en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir recognoistre.

Leurs bastimens sont fort longs, & capables de deux ou trois cent ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenans à terre par un bout, & se soustenant & appuyant l'un contre l'autre par le faiste, à la mode d'aucune de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, & sert de flanq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, & en font leurs espées, & des grils à cuire leur viande.

Leurs licts sont d'un tissu de coton suspendus contre le toict, comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris.

Ils se levent avec le Soleil, & mangent soudain après s'estre levez, pour toute la journée ; car ils ne font autre repas que

celuy-là. Ils ne boivent pas lors : comme Suidas dit de quelques autres Peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour, & d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, & est de la couleur de nos vins clairets : ils ne le boivent que tiede : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours : il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson très-agréable à qui y est duict. Au lieu de pain ils usent d'une certaine matiere blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tasté : le goust en est doux & un peu fade.

Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, * à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin

* *Avec des arcs.*

avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à un autre, & redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longeur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis, & l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, & entre autres chez moy, la forme de leurs cordons, de leurs espées, & brasselets de bois, de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoüer que de bois ou de pierre.

Ils croyent les ames éternelles : & celles qui ont bien mérité des Dieux, estre

logées à l'endroit du Ciel où le Soleil se leve ; les maudites, du costé de l'Occident.

Ils ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayans leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste & assemblée solennelle de plusieurs villages, (chasque grange, comme je l'ay descrite, faict un village, & sont environ à une lieuë Françoise l'une de l'autre.) Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu & à leur devoir : mais toute leur science * ethique ne contient que ces deux articles de la résolution à la guerre, & affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir, & les évenemens qu'il doivent esperer de leurs entreprises : les achémine ou destourne de la guerre, mais c'est par tel si, que où il faut à bien deviner, si leur advient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces,

* *Morale, concernant les mœurs.*

s'ils l'attrapent, & condamné pour faux Prophete. A cette cause celuy qui s'est une fois mesconté, on ne void plus. C'est don de Dieu, que la divination : voilà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser.

Entre les Scythes, (10) quand les Devins avoient failly de rencontre, on les couchoit (11) enforgez de pieds & de mains, & sur des (12) chariotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduite de l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces autres qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire, qui est hors de nostre cognoissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de

(10) Herodot. L. IV, p. 279.

(11) Ou *enferrez*, comme on parloit anciennement. *Enforgé* ne se trouve dans aucun des dictionnaires que j'ai consultés.

(12) *Petits charıots :* Cotgrave dans son dictionnaire François & Anglois.

leur promesse, & de la témérité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les Nations qui sont au-delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tout nuds : n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos epieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtres & effusion de sang : car deroutes & d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, & l'attache à l'entrée de son logis.

Après avoir long-tems bien traicté leurs prisonniers, & de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre, fait une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, &

donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme ; & eux deux en présence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Celà faict, ils le rostissent & en mangent en commun, & en envoyent des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient ; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, & tirer au demeurant du corps force coups de traict, & les pendre après : ils penserent que ces gens ici de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, & qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte malice) ne prenoient pas (13)

(13) *Sans raison.*

sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais ouy bien de quoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par tourmens & par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens, & aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins & concitoyens, & qui pis est, soubs pretexte de piété & de religion) que de le rostir & manger après qu'il est trespassé. (14) Chrysippus & Zenon, Chefs de la Secte

(14) Diogene Laërce, dans la Vie de Chrysippe, L. VII, Segm. 188.

Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charogne, à quoy que ce fust pour nostre besoing, & d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes, & autres personnes inutiles au combat.

e *Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi*
Produxere animas.

Et les Medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreiglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux reigles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous,

---

e On dit que les Gascons prolongerent leur vie en se nourrissant de chair humaine. *Juven.* Sat. XV, *vs.* 93, 94.

qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Leur guerre (15) est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conqueste de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette (16) uberté naturelle, qui les fournit, sans travail & sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessités naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au-delà, est superflu pour eux.

Ils s'entr'appellent generalement ceux de mesme aage freres : enfans, ceux qui sont au-dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à

(15) *Parmi ces bons sauvages*, dont parle ici Montagne.

(16) *Fertilité.*

leurs heritiers en commun, cette pleine possession de bien par indivis, sans autre titre que celuy tout pur, que Nature donne à ses creatures, les produisant au monde.

Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, & s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont d'aucune chose nécessaire, ny faute encore de cette grande partie, de sçavoir heureusement jouyr de leur condition, & s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle, qui n'ayme mieux la mort, que de relascher, ny par contenance, ny parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun

qui n'ayme mieux estre tué & mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : & les entretiennent communement des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des aprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuyr; pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez & d'avoir faict force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire;

f *Victoria nulla est*
Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres très-belliqueux combattants,

---

f Il n'y a de véritable victoire que celle que les ennemis domptés sont forcés de reconnoître. *Claud.* De sexto Consulatu Honorii *Panegyris*, *vs.* 248, 249.

ne

ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemi à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon ; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Assez d'advantages gaignons-nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras & les jambes plus roides : c'est une qualité morte & corporelle, que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, & de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art & de science, & qui peut tomber en une personne lasche & de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté : c'est là où gist son vray honneur : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes & des bras, mais du courage & de l'ame :

elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, (g) *si succiderit de genu pugnat.* Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance, qui regarde encores en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme & desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envie des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Micale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas de Termopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, & plus ambitieuse,

g Combat à genoux, s'il vient à tomber. *Senec. De Providentiâ*, c. 2.

au gain du combat, que le Capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingenieusement & curieusement s'est asseuré de son salut, que de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponese, contre les Arcadiens : pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu & inégalité des forces ; & * se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis, auroit de necessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne & de sa propre vertu & magnanimité, & du nom Lacedemonien, de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extremités, (17) un moyen parti, de telle sorte : Les plus jeunes & dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition & service de leur Pays, & les y renvoya : & avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas ;

* *Persuadé, convaincu.*

(17) Voyez *Diodore de Sicile*, L. XV, c 7. où l'action d'Ischolas est comparée à celle du Roi Leonidas que Montagne vient de mettre au-dessus des plus célebres victoires.

& par leur mort en faire acheter aux ennemys, l'entrée la plus chere, qui luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir faict une boucherie ; luy & les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle (18) l'estour, non pas le salut : & consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreu-

(18) *Estour*, ou *estor*, vieux mot qui signifie *choc*, *mêlée*, *combat*. Perceval,

Dix chevaliers pris en l'*estor*.

Borel dans son Trésor de Recherches Gauloises, qui croit que d'*estour* on a fait *estourdir*. — *Estour*, dit Nicot, c'est un conflict & combat : *L'estour fut grand & aspre*, Ingens atque acris fuit dimicatio.

ve, ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur lascheté, & le nombre des batailles perdues contre les leurs.

J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestous, & s'assemblent » pour disner de luy : car ils mangeront » quant & quant leurs peres & leurs » ayeulx, qui ont servy d'aliment & de » nourriture à son corps : ces muscles, » dit-il, cette chair & ces veines, ce sont » les vostres, pauvres fols que vous estes : » vous ne recognoissez pas que la subs- » tance des membres de vos ancestres s'y » tient encore : savourez-les bien, vous » y trouverez le goust de votre propre » chair : » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, & qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent, & leur faisant la moue. De vray il ne cessent jusques au dernier soupir, de les braver & deffier de parole

& de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien ſauvages : car ou il faut qu'ils le ſoient bien à bon eſcient, ou que nous le ſoyons : il y a une merveilleuſe diſtance entre leur forme & la noſtre.

Les hommes y ont pluſieurs femmes, & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils ſont en meilleure reputation de vaillance.

C'eſt une beauté remarquable en leurs mariages, que la meſme jalouſie que nos femmes ont pour nous empeſcher de l'amitié & bien-veuillance d'autres femmes, les leurs l'ont toutes pareilles pour la leur acquerir. Eſtans plus ſoigneuſes de l'honneur de leurs maris, que de toute autre choſe, elles cherchent & mettent leur ſollicitude à voir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'eſt un teſmoignage de la vertu du mary. Les noſtres crieront au miracle : ce ne l'eſt pas. C'eſt une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut eſtage. Et

en la Bible, Lea, Rachael, Sara & les femmes de Jacob, fournirent leurs belles servantes à leurs marys : & (19) Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest : & la femme du Roy Dejotarus (20) *Stratonique*, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, & leur fait espaule à succéder aux Etats de leur pere. Et afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple & servile obligation à leur usance, & par l'impression de l'autorité de leur ancienne

(19) *Et Livie, contre ses propres intérêts, seconda les appetits d'Auguste.* Suet. in Aug. c. 71. Circa libidines hælit Augustus : Postea quoque, ut ferunt, ad vitiandas virgines promptior, quæ sibi undique *etiam ab Uxore* conquirerentur.

(20) Voyez Plutarque dans son Traité, *des vertueux faits des Femmes*, à l'article *Stratonice.* — Si Montagne eût nommé cette femme de Dejotarus *Stratonice*, comme a fait Amyot, il auroit épargné une petite méprise à son traducteur Anglois, qui prenant le mot de *Stratonique* pour un nom de pays, a dit, *The Wife of King Dejotarus of Stratonica*, la femme du Roi Dejotarus de Stratonique. — La Galatie, *dit Plutarque*, a encore produit Stratonice, femme de Dejotarus, &c. Tom. II, p. 258. C. Lutet. 1624.

coustume, sans (21) discours & sans jugement, & pour avoir l'ame si stupide, que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance.

Outre celuy que je viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay une autre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste-toy ; » arreste-toy couleuvre, afin que ma sœur » sur le patron de ta peinture, la fa» çon & l'ouvrage d'un riche cordon, que » je puisse donner à ma mie : ainsi soit » en tout temps ta beauté & ta disposi» tion preferée à tous les autres serpens : » Ce premier couplet, c'est le refrein de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poësie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict Anacreontique.

Leur langage au demeurant, c'est un

(21) *Sans raison.*

langage doux, & qui a le ſon agreable, retirant aux terminaiſons Grecques.

Trois d'entre eux, ignorans combien couſtera un jour à leur repos, & à leur bonheur, la cognoiſſance des corruptions de deçà, & que de ce commerce naiſtra leur ruine, comme je preſuppoſe qu'elle ſoit desja avancée (bien miſerables de s'eſtre laiſſés pipper au deſir de la nouvelleté, & avoir quitté la douceur de leur Ciel, pour venir voir le noſtre) furent à Roüan, du temps que feu le Roy *Charles neufvieme* y eſtoit : le Roy parla à eux long-temps : on leur fit voir noſtre façon, noſtre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur en demanda leur advis, & voulut ſçavoir d'eux, ce qu'ils avoyent trouvé de plus admirable : ils reſpondirent trois choſes, dont j'ay perdu la troiſieſme, & en ſuis bien marry ; mais j'en ay encore deux en ma memoire. Ils dirent qu'ils trouvoyent en premier lieu fort eſtrage, par tant de grands hommes portants barbe, forts & armez, qui

estoient autour du Roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Suisses de sa garde) se soubmissent à obeir à un enfant, & qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes, moitié les uns des autres) qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins & gorgez de toutes sortes de commoditez, & que leurs moitiez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim & de pauvreté : & trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un deux fort long-temps ; mais j'avois un truchement qui me suivoit si mal, & qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise que je n'en peu tirer rien qui vaille. Sur ce que je luy demanday, quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit par-

my les ſiens (car c'eſtoit un Capitaine , & nos matelots le nommoient Roy) il me dit que c'eſtoit, *marcher le premier à la guerre ?* De combien d'hommes il eſtoit ſuivy ; il me montra une eſpece de lieu , pour ſignifier que c'eſtoit autant qu'il en pourroit en une telle eſpace ; ce pouvoit eſtre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute ſon authorité eſtoit expirée ; il dit *qu'il luy en reſtoit cela, que quand il viſitoit les villages qui dependoient de luy , on luy dreſſoit des ſentiers au travers des hayes de leurs bois , par où il peuſt paſſer bien à l'aiſe.* Tout cela ne va pas trop mal ; mais quoy ? ils ne portent point de haut de chauſſes.



CHAPITRE XXXI.

Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances Divines.

Le vray champ & subject de l'imposture, sont les choses inconnues : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit ; & puis n'estants point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, (1) est-il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des Dieux, que de la nature des hommes ! parce que l'ignorance des auditeurs prestent une belle & large carriere, & toute liberté, au maniement d'une matiere cachée. Il advient de là qu'il n'est rien cru si fermement, que ce qu'on sçait le moins ; ny gens si asseurez, que ceux qui nous content des fables, comme Alchymistes, Pro-

(1) C'est dans le dialogue intitulé *Critias*, vers le commencement, p. 107. B, Edit. Henr. Steph.

gnostiqueurs, (2) Judiciaires, Chiromantiens, Medecins (3) *id genus omne*. Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, Interpretes & contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chaque accident, & de voir dans les secrets de la Volonté Divine (4) les motifs incomprehensibles de ses œuvres. Et quoy que la varieté & discordance continuelle des evenemens, les rejette de coin en coin, & d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, & de mesme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette louable observance, quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui est leur Dieu, comme d'une action injuste: rapportant

(2) C'est-à-dire *Astrologues*.
(3) Et tous les gens de cet ordre. *Horat.* Sat. 2.
(4) Gens qui déterminent avec la derniere précision les desseins de Dieu, la durée, l'efficace, & l'étendue de ses faveurs, *&c.*

au rencontre de la Roche l'Abeille, faisants grand feste de cet accident, & se servants de cette fortune, pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent après à excuser leurs (6) defortunes de Montcontour & Jarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels; s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, & de mesme bouche souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrais fondemens de la verité.

C'est une belle bataille navalle qui s'est gaignée (7) ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de *Don Juan d'Austria* : mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal aysé

(6) La bataille de Montcontour gagnée par le Duc d'Anjou, en 1569, au mois d'Octobre. Ce Prince avoit gagné celle de Jarnac au mois de Mars de la même année.

(7) En 1571.

de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & (8) Leon son Pape, Chefs

(8) D'où que Montagne ait tiré ce *Léon Pape*, il a eu ses garants, & il ne s'est pas mis en peine d'examiner le poids de leur autorité. *Christ. Sandius*, qui plein d'un zele de secte, a cherché partout de quoi grossir le nombre des Arriens, n'avoit garde d'oublier cet exemple : mais dans le fond c'est de divers auteurs Catholiques-Romains qu'il a pris tout ce qu'il en dit dans *Nucleus Hist. Ecclef.* L. II, p. 110 & seqq. Edit. Cosmop. 1668. Voici le fait. *Vincent de Beauvais*, *Jacques de Voragine*, auteurs du XIII siecle, ont parlé d'un *Léon Pape*, Arrien, qu'ils disent avoir convoqué un Concile, & rapportent le combat d'injures que Leon eut à cette occasion avec *Hilaire* Evêque de Poitiers : entr'autres choses, que le Pape ayant dit à Hilaire, *Si tu Hilarius de Galliâ, ego Leo, Romanæ Sedis Apostolicus judex* ; & qu'Hilaire lui répondit, *Quod si Leo, sed non de Tribu Juda, etsi judicans resides, sed non in sede Majestatis*, &c. *Jacques de Voragine* & un *Compilateur chronologique* anonyme que l'on cite, font mourir ce Pape, précisément de la même maniere, qu'on a débité qu'étoit mort Arrius. Les Centuriateurs de Magdebourg, *Cent.* IV, cap 10, ont copié tout cela ; *Baronius*, ad ann. 362, §. 245, le rejette en un mot, comme une pure fable. Le Cardinal *Jean de Turrecremata* y a pourtant ajouté foi, dans son traité *de Potestate Ecclesiasticâ*, Lib. II, c. 6, comme le remarque aussi *Jean Neucler* dans sa *Chronique*, Generat. XII, *in fine*, où il laisse lui-même la chose indécise. Il dit encore que selon quelques-uns, les auteurs qui ont parlé de ce Pape Leon, ont mis son nom pour celui de *Liberius*. Sandius au contraire prétend que c'étoit un véritable Pape, qu'il fait successeur de *Félix*, c'est-à-dire de celui

principaux de cette herésie, moururent en divers temps, de morts si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe, (9) tous deux y rendirent subitement l'ame) & exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, (10) qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoy? Irrenée se trouve engagé en mesme fortune.

Dieu nous voulant apprendre, que les bons ont autre chose à esperer, & les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde; il les manie & applique selon

---

qui fut mis à la place de Liberius : & pour montrer que toute cette histoire vient d'auteurs plus anciens que ceux où on la trouve, il ajoute que Vincent de Beauvais, en la rapportant, cherche à la rendre douteuse ; & que par conséquent il ne l'a pas inventée. — Cette note, si pleine de recherches curieuses, m'a été communiquée par M. *Barbeyrac*.

(9) S Athanase, *Epist. ad Serapionem*, rapporte la mort d'Arrius. — Pour la mort de *Leon*, toute pareille à celle d'*Arrius*, voyez la note 8, qui précede immédiatement celle-ci.

(10) In latrinâ ad quam confugerat occisus. *Ælii Lampridii* Heliogabalus, p. 107.

sa disposition occulte ; & nous oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se mocquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent d'eux. Saint Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous communiquer par ses rayons : & qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange, si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veue. [a] *Quis hominum potest scire consilium Dei, aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus ?*

---

a Quel homme peut savoir les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient.* c. IX, *vs.* 13.

CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez au prix de la vie.

J'avois bien veu convenir en cecy la plusſpart des anciennes opinions : Qu'il eſt heure de mourir lorſqu'il y a plus de mal que de bien à vivre : & que de conſerver noſtre vie & noſtre tourment & incommodité, c'eſt choquer les reigles meſmes de la nature, comme diſent ces vieilles reigles,

(a) *Ou une vie tranquille, ou une mort heureuſe. — Il eſt beau de mourir lorſque la vie eſt à charge. — Il vaut mieux ceſſer de vivre que de vivre dans la miſere.*

Mais de pouſſer le meſpris de la mort juſques à tel degré que de l'employer pour ſe diſtraire des honneurs, richeſſes, grandeurs, & autres faveurs & biens que

(a) On trouve dans *Stobée*, ſerm. 20, des ſentences toutes pareilles à ces trois-là.

nous appellons la fortune : comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouster cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ni commander, ni pratiquer jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains ; auquel conseillant à Lucilius personnage puissant & de grande authorité autour de l'Empereur, de changer cette vie voluptueuse & pompeuse, & de se retirer de cette ambition du monde, à quelque vie solitaire, tranquille & philosophique : sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : Je suis d'advis (*dit-il*) » (1) que tu quittes cette vie-là, ou la » vie tout à faict ; bien te conseille-je de » suivre la plus douce voye, & de destacher » plustost que de rompre ce que tu as mal » noué ; pourveu que, s'il ne se peut au-

---

(1) Censeo aut ex vitâ istâ tibi, aut è vitâ exeundum. Sed illud idem existimo, leni eundem viâ, ut quod malè implicuisti, solvas potiùs quàm abrumpas, dummodò si alia solvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tàm timidus est ut malit semper pendere quàm semel cadere. *Epist.* 22.

» trement destacher, tu le rompes. Il n'y » a homme si coüard qui n'ayme mieux » tomber une fois, que de demeurer tous- » jours en bransle. » J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque : mais il est plus estrange qu'il soit enprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation Chretienne. Sainct Hilaire Evesque de Poitiers, ce fameux ennemi de l'heresie Arienne, estant en Syrie, fust adverty qu'Abra sa fille unique qu'il avoit laissée pardeçà avec la mere, estoit poursuivie en mariage par les plus apparents Seigneurs du païs, comme fille très-bien nourrie, belle, riche, & en fleur de son aage : il lui escrivist (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs & advantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand & plus digne, d'un mary de bien

autre pouvoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de joyaux, de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit & l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : mais à cela, le plus court & plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres & oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, & de l'appeller à soy, comme il advint : car bientost après son retour, elle luy mourut ; de quoy il montra une singuliere joie. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement ; & puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Sainct Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce

monde, que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude éternelle & celeste, qu'elle sollicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy, bientost après, ce fust une mort embrassée avec singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'INCONTANCE du bransle divers de la fortune, fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visage. Y a-t'il action de justice plus expresse que celle-cy ? Le Duc de Valentinois ayant resolu (1) d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre

(1) En 1503. Historia di *Francesco Guicciardini*, L. VI, p. 267. *In Vinegia*, appresso Gabriel Giolito, an. 1568.

fixiesme son pere, & luy, alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonnée, & commanda au Sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le Pape y estant arrivé avant le fils, & ayant demandé à boire, ce Sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoit esté recommandé que pour la bonté, en servit au Pape ; & le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, & se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour ; en maniere que le Pere en mourut soudain, & le fils, après avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à un'autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joüe à nous : Le Seigneur d'Estrée, lors Guidon de Monsieur de Vandosme ; & le Seigneur de Licques, Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot, estans tous deux serviteurs (2) de la sœur

(2) Dans les mémoires de *Mart. du Bellay*, d'où ce fait a été pris, L. II, fol. 86 & 87, il est dit que cette dame étoit sœur du Seigneur de Fouquerolles.

du

du Sieur de Founguefelles, quoy que de divers partys (comme il advient aux voifins de la frontiere) le fieur de Licques l'emporta : mais le mefme jour des nopces, & qui pis eft, avant le coucher, le marié ayant envie de (3) rompre un bois en faveur de fa nouvelle efpoufe, fortit à l'efcarmouche près de S. Omer, où le Sieur d'Eftrée fe trouvant le plus fort, le fait fon prifonnier : & pour faire valoir fon advantage, encore fallut-il que la Damoifelle,

a Conjugis ante coacta novi dimittere collum,
Quàm veniens una atque altera rursùs hyems
Noctibus in longis avidum faturaffet amorem.

---

(3) C'eft-à-dire, *rompre une lance*, comme on parle préfentement. Nicot a fait une remarque très-curieufe fur le mot de *bois* pris dans ce fens-là. *Bois*, dit-il, *eft aucune fois ufurpé pour lance de l'homme d'armes*. Au fecond livre d'Amadis : Adonc » baifferent leurs lances, & donnant des efperons » à leurs chevaux, coururent l'un contre l'autre de » fi grande roideur, que leur *bois* vole en efclats. » Et felon cette fignification eft dit, *porter bien fon bois*, d'un Chevalier qui porte bien fa lance en lice ; & par métaphore, d'une femme haute qui marche droicte & de bonne grace.

a Contrainte de renoncer aux embraffemens de fon nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hyvers euffent raffafié l'avidité de leur amour. *Catull.* ad Manl. *vf.* 81, *&c.*

luy fist elle-mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il feit, la Noblesse Françoise ne refusant jamais rien aux Dames. Semble-t'il pas que ce soit un fort artiste ? Constantin fils d'Helene fonda l'Empire de Constantinople : & tant de siecles après, Constantin fils d'Helene le finit. Quelquefois il luy plaist [4] envier sur nos miracles : Nous tenons que le Roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles-mesmes par faveur divine : Et Bouchet emprunte de quelqu'Autheur, que le Roy Robert assiegeant une ville, & s'estant desrobé du siege, pour aller à Orleans solemnizer la feste Sainct Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la Messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le Capitaine Rense [5] assie-

(4) Rencherir ou *renvier*. — *Renvier* venu d'*envier* lui a succédé, & est présentement en usage.
(5) Mémoires de *Martin du Bellay*, L. II, f. 86. où cette ville est nommée *Arone sur le Lac Majeur*.

geant pour nous la ville d'Eronne, & ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, & le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois [6] tout empenné, si droit dans son fondement, que les assiegez n'en [7] vausirent pas moins.

Quelquesfois elle fait la medecine. Jason Phérus estant abandonné des Medecins, pour un apostume, qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en deffaire, au moins par la mort se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fust blessé à travers le corps, si à point, [8] que son apostume en creva & guerit.

(6) Tout d'une piece, comme *une fleche* qui tomberoit perpendiculairement dans l'endroit d'où elle auroit été lancée vers le Ciel.

(7) Ou *valurent*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

(8) *Plin.* Nat. Hist. L. VIII, c. 50. Phæreus Jason deploratus à medicis vomicæ morbo, cùm mortem in acie quæreret, vulnerato pectore medicinam invenit ex hoste. *Valere Maxime*, qui a parlé de cet accident, L. I, c. 8, *in Externis*, §. 6. représente la chose d'une maniere encore plus merveilleuse : car il dit que ce fut d'un assassin que Jason reçut cet important service : *Nam cùm inter in-*

Surpassa-t'elle pas le Peintre *Protogenes* en la science de son art ? Cettuy-cy ayant parfaict l'image d'un chien las & recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré, l'escume & la bave, [9] despité contre sa besoigne, prit son esponge ; & comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, [10] & y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre.

N'adresse-t'elle pas quelquefois nos conseils, & les corrige ? *Isabel* Royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande [11] en son Royaume avec une armée, en fa-

---

sidias, dit-il, *gladio Jasonem percussisset, vomicam quæ à nullo Medicorum sanari potuerat, ita rupit, ut hominem pestifero malo liberaret.* Séneque attribue cet accident à la même cause : *Tuber quidam Tyranni*, dit-il, *gladio divisit, qui ad eum occidendum venerat : — rem, quam Medicorum manus reformidaverat, nocendo sanavit.* De Benef. L. II, c. 19.

(9) Plin. Hist. Nat. L. XXXV, c. 10.

(10) Fecitque in picturâ Fortuna naturam. *Id.* ibid.

(11) En 1326.

veur de ſon fils contre ſon mary, [12] eſtoit perduë, ſi elle fuſt arrivée au port qu'elle avoit projetté, y eſtant attendue par ſes ennemis : mais la fortune la ietta contre ſon vouloir ailleurs, où elle print terre en toute ſeureté. Et cet ancien qui ruant la pierre contre un chien, en aſſena & tua ſa maraſtre, euſt-il pas raiſon de prononcer ce vers ?

(13) *La fortune a meilleur advis que nous.*

[14] Icetes avoit pratiqué deux ſoldats pour tuer Timoleon, ſejournant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heure, ſur le point qu'il feroit quelque ſacrifice : & ſe meſlant parmy la multitude, comme ils ſe guignoient l'un l'autre, que l'occaſion eſtoit propre à leur beſogne : voicy un tiers, qui d'un grand coup d'eſpée, en aſſene l'un par la teſte, & le rue mort par

(12) *Froiſſard.*

(13) Voyez les Commentateurs ſur les Epîtres de Cicéron à Atticus, L. I, Ep. 12.

(14) Sicilien, né à Syracuſe, qui vouloit opprimer la liberté de ſon pays, dont Timoléon étoit le défenſeur. *Plut.* dans la vie de Timoléon, c. 7.

terre, & s'enfuit. Le compagnon se tenant pour descouvert & perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avec promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la conjuration, voicy le tiers qui avoit été attrapé, lequel comme meurtrier, le peuple pousse & [15] saboule au travers la presse, vers Timoleon, & les plus apparents de l'assemblée. Là il crie mercy : & dit avoir justement tué l'assassin de son pere : verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit, tout à propos, qu'en la ville des Leontins, son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines Attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpassa en reiglement, les reigles de l'humaine prudence.

Pour la fin : En ce faict icy, descouvre-t'il pas une bien expresse application de sa

---

(15) Presse, foule. — Sabouler, *proculcare*, Nic.

faveur, de bonté & pieté singuliere ? (16) Ignatius pere & fils, proscrits par les Triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office, de rendre leurs vies, entre les mains l'un de l'autre, & en frustrer la cruauté des Tyrans : ils se coururent sus, l'espée au poing : elle en dressa les pointes, & en fit deux coups égallement mortels : & donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants & armés, pour s'entr'embrasser en cet estat, d'une si forte estrainte, que les bourreaux couperent ensemble leur deux testes, laissants les corps tousjours pris en ce noble nœud, & les playes jointes, humants amoureusement le sang & les restes de la vie, l'un de l'autre.

(16) *Appiann. Alexand.* De bellis civilibus, L, IV, p. 696.



CHAPITRE XXXIV.

D'un defaut de nos polices.

FEU mon pere, homme pour n'estre aydé que de l'experience & du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autresfois qu'il avoit desiré mettre en train, qu'il y eust és Villes certain lieu designé, auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose, se peussent rendre, & faire enregistrer leur affaire à un Officier estably pour cet effect : comme, je cherche à vendre des perles : je cherche des perles à vendre : tel veut compagnie pour aller à Paris : tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre : tel demande un ouvrier : qui cecy, qui cela, chascun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir, apporteroit non legere commodité au commerce publique ; Car à tous coups, il y

a des conditions, qui s'entrecherchent; & pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extresme necessité.

J'entends avec une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue, deux très-excellens personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger: Lilius Gregorius Giraldus en Italie, & Sebastianus Castalio en Allemagne: Et croy qu'il y a mil'hommes qui les eussent appellez avec très-advantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sçu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que je ne sçache tel homme, qui souhaiteroit de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouysse, à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares & remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquefois jusques à l'extremité: & les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faute

(1) de bon discours s'ils n'estoient contens.

En la police œconomique mon Pere avoit cet ordre, que je sçay louer, mais nullement ensuivre. C'est qu'outre le registre des négoces du mesnage, où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requierent la main du Notaire, lequel registre un Receveur a en charge : il ordonnoit à celuy de ses gens, qui luy servoient à escrire, un papier journal, à inserer toutes les survenances de quelque remarque, & jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison, très-plaisante à veoir, quand le temps commence à en effacer la souvenance, & très à propos pour nous oster souvent de peine : Quand fust entamée telle besoigne, quand achevée : (2) quels trains

(1) D'un vrai bon sens.

(2) *Quelles personnes sont venues chez lui, avec quels équipages, & combien de temps elles y ont resté.* Si c'est là, comme je crois, le sens de ces mots, *Quels trains y ont passé, combien arresté*, il ne faut pas chercher la pensée de Montagne dans la version angloise où le traducteur a mis, *What Courses*

y ont passés, combien arresté : nos voyages : nos absences, mariages, morts : la reception des heureuses ou mal encontreuses nouvelles : changement des serviteurs principaux : telles matieres. Usage ancien, que je trouve bon à rafreschir, chacun (3) en sa chascuniere : & me trouve un sot d'y avoir failly.

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vestir.

OU que je veuille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisois en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces Nations dernierement trouvées, est une façon forcée par la chaude temperature

were debated on, *what concluded*, ce qui paroît fort obscur en soi-même, pour ne pas dire absolument inexplicable.

(3) *En sa chascuniere*, c'est-à-dire, *chez soi*. Ainsi chacun s'en va à sa chascuniere, dit Rabelais, L. II, ch. 14.

de l'air, comme nous disons des Indiens, & des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le Ciel, comme dit la saincte Parole, est subjecte à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les Loix naturelles des controuvées, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de filet & d'esguille, pour maintenir son estre, (1) il est mescreable, que nous soyons seuls produits en estat deffectueux & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux, & tout ce qui vit, se treuve naturellement équippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'injure du temps:

a *Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt.*

---

(1) *Il n'est pas croyable.*

a C'est pourquoi presque tout est couvert ou de

Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tecta: aussi estions-nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint nos propres moyens, par les moyens empruntez. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : Car de ces Nations qui n'ont aucune cognoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ sous mesme Ciel que le nostre, & soubs bien plus rude Ciel que le nostre. Et puis, la plus délicate partie de nous est celle qui se tient toujours descouverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles : à nos (2) contadins, comme à nos ayeulx, la partie pectorale & le ventre. Si nous fussions nez (3) avec conditions de cotillons & (4) de greguesques

---

cuir, ou de poil, ou d'écorce, ou d'écaille, ou de coque. *Lucret* L. IV, *vs.* 933, 934.

(2) Contadin. *paysan*, de l'Italien *Contadino* qui signifie la même chose.

[3] Avec un besoin absolu de porter des juppes & des culottes, *&c.*

[4] *Greguesque*, sorte de culotte, du mot *gregues* qui signifie la même chose, & que Menage fait venir de *graca*, comme qui diroit *culotte à la grecque*.

ques, il ne faut faire doute, que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a fait le bout des doigts & plante des pieds. Pourquoi semble-t'il difficile à croire? Entre ma façon d'estre vestu, & celle du paysan de mon pays, je treuve bien plus de distance qu'il n'y a de sa façon, à celle d'un homme, qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes & en Turquie sur tout, vont nuds par devotion? Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi (5) scarbillat que tel qui se tient amittonné dans les martres jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience: *Et vous, Monsieur*, respondit-il, *vous avez bien la face descouverte; or moy je suis tout face.* Les

[5] Ou *escarbillat*, comme on parle aujourd'hui; car ce mot qui, selon toutes les apparences, n'étoit que gascon du temps de Montagne, est devenu bon françois. *Escarbillat*, nous dit on dans le dictionnaire de l'Académie Françoise, l'*s* se prononce: *éveillé, gay, de bonne humeur.*

Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy-mesme: *Suivez*, dit-il, *ma recepte de charger sur vous tous vos accoustrements, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy.* Le Roy Massinissa jusques à l'extresme vieillesse, (6) ne peut estre induit à aller la teste couverte, par froid, orage, & pluye qu'il fist, ce qu'on dit aussi de l'Empereur Severus. Aux batailles données entre les Egyptiens & les Perses, Herodote dit avoir esté remarqué, & par d'autres, & luy, (7) que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses: à raison que ceux-cy portent toujours leurs testes couvertes de beguins, & puis de turbans; ceux là rasées dès l'enfance & descouvertes. Et le Roy Agesilaus observa jusques à sa

[6] *Cic.* de Senect. c. 10.
[7] Liv. III, p. 186, 187.

descrepitude, de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dit Suetone, (8) marchoit tousjours devant sa troupe, & le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il fist Soleil, ou qu'il pleut, & autant en dit-on de Hannibal,

b *tùm vertice nudo*
Excipere insanos imbres, cælique ruinam.

Un Venitien, qui s'y est tenu long-tems, & qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au Royaume du *Pegu*, les autres parties du corps vestues, les hommes & les femmes vont toujours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds & à la teste autre couverture, que celle que nature y a mise. Celuy (9) que les Polonnois ont choisi

---

[8] In agmine nonnunquam equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto, seu sol, seu imber esset *Sueton.* J. Cæsar. §. 58.

b Qui tête nue s'exposoit à la pluie & aux plus violens orages. *Silius Ital.* L. I, *vs.* 250. 251.

[9] *Etienne Bathory.* Et c'est à lui, si je ne me trompe, & non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la vérité l'un des plus grands Princes de notre siecle.* Je me crois obligé de faire cette remarque, pour justifier Montagne.

pour leur Roy, après le nostre, qui est à la vérité l'un des plus grands Princes de nostre siecle, ne porte jamais gants, ny ne change pour hyver & temps qu'il face le mesme bonnet qu'il porte * au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller déboutonné & détaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient, que quand on ordonna que nous tinsions la teste descouverte, (10) en presence des Dieux ou du Magistrat, on le fist plus pour nostre santé, & nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, & François accoustumez à nous biguarrer, [non pas moy, car je ne m'habille guerre

---

que j'ai oui blâmer en conversation, d'avoir flatté lâchement Henri III : car ce reproche ne paroît pas fort bien fondé, si l'on ne peut l'autoriser que sur ce que Montagne nous dit ici, où, à mon avis, il n'est coupable tout au plus que d'une petite irrégularité grammaticale.

* *Dans la maison.*

(10) Capita aperiri aspectu Magistratuum, non venerationis causâ jussere, sed (ut *Varro* auctor est) valetudinis, quoniam firmiora consuetudine eâ fierent. *Plin.* Nat. Hist. LXXVIII, c. 6.

que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere,] adjoustons d'une autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres, [11] que le vin de la munition se coupoit à coups de hache & de coignée, se debitoit aux soldats par poids, & qu'ils l'emportoient dans des panniers : & Ovide,

c *Nudaque consistunt formam servantia testa*
Vina; nec hausta meri, sed data frusta bibunt.

---

[11] En 1543, Charles V, voulant reprendre Luxembourg que François I lui avoit enlevé, le fit assiéger dans le fort de l'hyver, « qui étoit, dit » Martin du Bellay, L. X. fol. 478, le plus extrê» me qu'il fut vingt ans au précédant Le Roy ne » voulant en façon quelconque perdre rien de sa » conqueste, depescha le Prince de Melphe pour » aller lever le siege. — Les gelées, ajoute-t-il, » furent si fortes tout le voyage, qu'on departoit » le vin de munition à coups de coignée : & se » debitoit au poix, puis les soldats le portoient » dans des panniers ». Philippe de Comines, parlant d'un pareil froid arrivé de son temps, en 1669, dans le pays de Liege, dit expressément, « que trois jours fut departi le vin, qu'on donnoit » chez le Duc pour les gens de bien qui en deman» doient, à coups de coignée, car il étoit gelé de» dans les pipes, & falloit rompre le glaçon, qui » étoit entier, & en faire des pieces, que les gens » mettoient en chapeau, ou en un panier, ainsi » qu'ils vouloient. » L. II, c. 14.

c Le vin glacé qu'on tire du tonneau, en retient la forme, de sorte qu'on ne boit pas le vin liquide,

Les gelées sont si aspres en l'embouchure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place [12] où le Lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec, & les y avoit défaits, l'esté venu, il y gaigna contre eux encore une bataille navale.

Les Romains souffrirent grand desadvantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois près de Plaisance, [13] de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé, & les membres contraints de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost, pour eschaufer ses soldats : & distribuer de l'huyle par les bandes, afin que s'oignants, ils rendissent leurs nerfs plus souples & desgourdis, & encroustassent les pores contre les coups de l'air & du vent gelé qui couroit lors.

La retraite des Grecs, de Babylone en

---

mais distribué en morceaux. *Ovid.* Trist. L. III, Eleg. X, *vs.* 23, 24.

[12] Strabon, Liv. VII, pag. 307. Edit. Paris. 1472.

[13] Tit. Liv. L. XX, ch. 54, 55.

leurs pays, est fameuse des difficultez & mesaises, qu'ils eurent à surmonter. Cette-cy en fut, [14] qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neige, en perdirent la cognoissance du pays & des chemins : & en estants assiegés tout court, furent un jour & une nuict, sans boire & sans manger, la plus part de leurs bestes mortes : d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil, & lueur de la neige, plusieurs estropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis & immobiles de froid, ayants encore le sens entier.

Alexandre veid une Nation en laquelle (15) on enterre les arbres fruitiers en hyver pour les defendre de la gelée : & nous en pouvons aussi voir.

Sur le subject de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit,

[14] De Cyri expeditione, Hist. L. IV, c. 5.
[15] Curt. L. VII, c. 3, num. 10.

employant sa (16) desferre à ses continuelles liberalités & recompenses: comme aussi ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine, & de sa table, ne luy estoyent servys à deux fois.

CHAPITRE XXXVI.

Du jeune Caton.

JE n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en croy aysement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, je ny oblige pas le monde, comme chascun fait; & croy & conçoy mille contraires façons

[16] Je trouve *desferre* dans toutes les plus anciennes éditions. C'est un vieux mot qui désigne en général *les hardes*, *les habits que l'on ne veut plus porter*. J'ai ouï dire à des femmes de chambre, qu'elles s'étoient engagées au service d'une dame à tant par an, à condition qu'elles auroient sa *dépouille*, c'est-à-dire, ses hardes, quand elle les quitteroit pour ne s'en plus servir. C'est le mot propre dans ce cas-là; & il exprime exactement ce que Montagne entend ici par le mot de *desferre*, que Cotgrave explique ainsi dans son Dictionnaire François & Anglois.

de vie : & au rebours du commun, reçoy plus facilement la difference, que la ressemblance en nous. Je descharge tant qu'on veut, un autre estre, de mes conditions & principes : & le considere simplement en luy-mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, je ne laisse d'avouer sincerement la continence des Feuillans & des Capuchins, & de bien trouver l'air de leur train. Je m'insinue par imagination fort bien en leur place : & les ayme & les honore d'autant plus, qu'ils sont autres que moy. Je desire singulierement, qu'on nous juge chascun à part soy : & qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la force & vigueur de ceux qui le meritent. (a) *Sunt, qui nihil suadent, quàm quod*

---

a Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croyent pouvoir imiter eux-mêmes. — Cicéron a dit dans un livre intitulé *Orator ad Brutum*, c. 7. *Nunc tantum quisque laudat quantum se posse sperat imitari* : On ne loue aujourd'hui que ce qu'on espere pouvoir imiter. — Apparemment, c'est à ce pas-

se imitari posse confidunt. Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarque jusques dans les nües la hauteur inimitable d'aucunes ames héroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement reiglé, si les effets ne le peuvent estre; & maintenir au moins cette maistresse partie, exempte de corruption. C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle, auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : & semble que ce ne fut autre chose qu'un jargon de College.

b *Virtutem verba putant, ut Lucum ligna.*

(c) *quam vereri deberent, etiam si perci-*

---

sage que Montagne fait allusion ici : mais je ne sais pourquoi il a mis *suadent* au lieu de *laudant*.

b Ils croyent que la vertu n'est qu'un vain nom ; comme ils s'imaginent qu'un bocage consacré aux Dieux, ne differe en rien des forêts ordinaires. *Horat.* L. I, Epist. VI, *vs.* 31, 32.

c La vertu, *dis-je*, qu'ils devroient respecter,

pere non possent. C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence : car le profit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommées, pour la consideration d'autruy, & du visage qu'elles portent en public : mais chez l'ouvrier, ce n'est aucunement vertu. Il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante : or la Vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle, & pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidée,

quand bien même ils ne pourroient pas l'acquérir. *Cic.* Tusc. Quæst. L. V, c. 2. — Montagne applique à la vertu ce que Cicéron dit là de la philosophie, & de ceux qui osent la blâmer.

(1) que les Grecs ſous Pauſanias gaignerent contre Mardonius & les Perſes, les victorieux ſuivant leur couſtume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuerent à la Nation Spartiate, de préexellence de valeur en combat. Les Spartiates excellents juges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur Nation devoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux faict en cette journée, (2) trouverent qu'Ariſtodemus s'eſtoit le plus courageuſement hazardé : mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que ſa vertu avoit eſté incitée du deſir de ſe purger du reproche, qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, & d'un appetit de mourir courageuſement, pour garantir ſa honte paſſée.

Nos jugemens ſont encores malades,

---

[1] Montagne a mis par mépriſe *Potidée*, au lieu de *Platée*. Cornel. Nepos dans la vie de Pauſanias, c. 1. *Hujus illuſtriſſimum eſt prælium apud Platæas.*
(2) Herodot. L. IX, p. 614, 615.

& suivant la depravation de nos mœurs. Je vois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines : Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement & grossierement, les ingenieux, (3) à tout leur medisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands Noms, & la mesme licence, je la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le consentement

(3) Avec leur médisance.

des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit en interpretation & favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gens de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceux-cy forment au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur créance à leur portée, dequoy je viens de parler; ou comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte & assez nette ny dressée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve: comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit de Cesar: dequoy il se picque avecque raison: & peut-on juger par là, combien il se fust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribué à

l'ambition. Sottes gens. il eust bien faict une belle action, genereuse & juste plustost avec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage-là fut veritablement un patron que la nature choisit, pour montrer jusques où l'humaine vertu & fermeté pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luicter ensemble, les traicts de cinq Poëtes Latins, sur la loüange de Caton, & pour l'interest de Caton: & par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers trainants: le troisiesme, plus verd, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir

estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

(4) Voicy merveilles : Nous avons bien plus de Poëtes, que des juges & interpretes de Poësie. Il est plus aysé de la faire, que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les preceptes & par art, mais la bonne, la supresme, la divine est au dessus des reigles & de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veue ferme & rassise, il ne la void pas, non plus que la splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point notre jugement : elle le ravit & ravage. La fureur, qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, (5) fiert encores un tiers, à la luy ouyr traiter & reciter : comme l'aiman attire non-seulement une aiguille, mais infond encore en icelle sa faculté d'en attirer d'autres : & il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sa-

(4) Une chose fort surprenante, c'est que nous avons, &c.
(5) Frappe.

crée des Muses ayant premierement agité le Poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, & hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le Poëte l'acteur, & par l'acteur, consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileur de nos aiguilles, suspendues l'une de l'autre.

Dès ma premiere enfance, la Poësie a eu cela, de me transpercer & transporter. Mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes & plus basses (car c'étoient tousjours des plus hautes en chasque espece) comme differentes en couleur. Premierement, une fluidité gaye & ingenieuse : depuis une subtilité aiguë & relevée : enfin, une force meure & constante. L'exemple le dira mieux : OVIDE, LUCAIN, VIRGILE. Mais voyla (6) nos gens sur la carriere.

(6) Les cinq Poëtes Latins qui par les traits différens dont ils ont peint Caton, se sont peints eux-mêmes.

d *Sit Cato dùm vivit sanè vel Cæsare major*,

dit l'un :

e *& invictum devictâ morte Catonem*,

dit l'autre. Et l'autre parlant des Guerres Civiles d'entre Cesar & Pompeius,

f *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Et le quatriesme sur les louanges de Cesar :

g *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis.

Et le maistre du chœur, après avoir estalé les noms des plus grands Romains en peinture, finit en cette maniere :

h *his dantem jura Catonem.*

---

d Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. *Martial.* L. VI, Epigr. 32.

e Et Caton indomtable ayant domté la mort. *Manil.* Astronomicon, L. IV, *vs.* 87.

f Le vainqueur plut aux Dieux; à Caton, le vaincu. *Lucan.* L. I, *vs.* 128.

g Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. *Horat.* L. II, Od. 1, *vs.* 23, 24.

h Avec Caton qui donne à tous la Loi. *Virg.* Æneid. L. VIII, *vs.* 670.



CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

QUAND nous rencontrons dans les histoires, (1) qu'Antigonus sçut très-mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veue il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, (2) qu'il venoit de deffaire, & en porta le deuil en son enterrement : (3) qu'en la bataille d'Aurry (que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois,

(1) Plutarq. dans la vie de Pyrrhus, vers la fin.
(2) Devant Nancy, en 1477.
(3) Donnée en 1364, sous le regne de Charles V, Roi de France.

sa partie pour le Duché de Bretaigne) le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé, (4) en mesna grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain :

a E cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara, hor' bruna.

Quand on présenta à Cesar la teste de Pompeius, (5) les histoires disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain & malplaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence, & société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliances, qu'il ne faut pas croire que cette conte-

(4) Froissart, Vol. I, ch. 228.

a C'est ainsi que l'esprit couvre sa passion sous une apparence contraire, d'un œil tantôt gai, tantôt triste. *Pétrarque*, fol. 25. de l'édition de Gab. Giolito, an. 1545.

(5) Il eut en horreur *Theodorus* qui lui en présenta la teste, tournant la teste d'un autre costé, *dit Plutarque*, pour ne la point voir : mais bien prit-il son cachet, & en le regardant se prit à plorer. *Vie de César*, c. 13 de la traduct. d'Amyot.

nance fust toute fausse & contrefaicte ; comme estime cet autre :

b *tutumque putavit*
Jam bonus esse socer, lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto.

Car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soyent que masque & fard, & qu'il puisse quelquefois estre vray,

c *Heredis fletus sub personâ risus est.*

si est-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer, comme nos ames se trouvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous selon nos complexions ; aussi en nostre

---

b Croyant alors, qu'il pouvoit, sans péril, faire le bon beau-pere, il versa des larmes forcées, & poussa des soupirs d'un cœur tout rempli de joie. *Lucan.* L. IX, *vs* 1033, &c.

c Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
Ex Publii Mimis, apud Aul. Gellium, L. XVII, c. 14. — C'est de la Demoiselle de Gournay que j'ai emprunté ce vers françois.

ame, bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'eſt pas avec ſi entier avantage, que pour la volubilité & ſoupleſſe de noſtre ame, les plus foibles par occaſion ne regaignent encores la place, & ne facent une courte-charge à leur tour. D'où nous voyons non-ſeulement les enfans, qui vont tout naïfvement après la nature, pleuret & rire ſouvent de meſme choſe: mais nul d'entre nous ne ſe peut vanter, quelque voyage qu'il face à ſon ſouhait, qu'encores au deſpartir de ſa famille, & de ſes amis, il ne ſe ſente friſſonner le courage: & ſi les larmes ne luy en eſchappent tout à faict, au moins met-il le pied à l'eſtrié d'un viſage morne & contriſté. Et quelque gentille flamme qui eſchauffe le cœur des filles bien nées, encore les deſpend-on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs eſpoux: quoy que die ce bon compagnon,

d *Eſt-ne novis nuptis odio Venus? anne parentum*

Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée passée, qu'il ayt besoin de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprens pas de luy coudre à jamais ces titres : ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost après. Nulle qualité nous embrasse purement & universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne

d Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? Ou se jouent-elles de leurs parens par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sinceres. *Catull.* De comâ Berenices, Carm. LXIV, *vs.* 15, &c.

m'ouïst gronder en moy-mesme, & contre moy, Bren du fat : & si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'un ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (6) sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : & en eust horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux.

e *Largus enim liquidi fons luminis ætherius sol,*
Irrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen :

---

(6) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montagne. « Nero Agrippinam prosequitur abeuntem arctiùs oculis & pectori hærens, sive explendâ simulatione, sive perituræ matris supremus aspectus, quamvis ferum animum retinebat. » *Annal.* L. XIV.

e Car le Soleil, source feconde de lumiere, ne cesse jamais d'arroser le ciel d'une recente lueur,

ainsi eslance nostre ame ses pointes diversement & imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, & le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces, au passage de l'Hellespont, pour l'entreprise de la Grece. Il lui (7) prit premierement un tressaillement d'ayse, à voir tant de milliers d'hommes à son service, & le tesmoigna par l'allegresse & feste de son visage: & tout soudain en mesme instant, sa pensée luy suggérant, comme tant de vies avoient à defaillir, au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, & s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resolue volonté la vengeance d'une injure, & ressenty un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est

---

faisant incessamment succéder à la lumiere une nouvelle lumiere. *Lucret.* L. V, *vs.* 282, &c.

(7) Herodot. L. VII, p. 456, 457.

pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la represente par un autre visage ; car chasque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitiez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

f *Nil adeo fieri celeri ratione videtur,*
Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.

Et à cette cause, voulants de toute cette suite (8) continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure & genereuse deliberation, il ne pleure pas

---

f Rien ne se fait si promptement que ce que notre esprit conçoit & projette. Il se meut donc lui-même avec plus de rapidité qu'aucune autre chose que nous connoissions. *Lucr.* L. III, *vs.* 188, &c.

(8) Faire un ouvrage complet & tout d'une piece.

la liberté rendue à sa Patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-luy en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active; Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'avarice, (1) *Que nous ne sommes pas naiz pour nostre particulier, ains pour le public*, rapportons-nous en

---

(1) C'est ce beau principe que *Lucain* fait entrer dans l'éloge de Caton d'Utique :

Hi mores hæc duri immota Catonis,
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
NEC SIBI, SED TOTI GENITUM SE CREDERE MUNDO.

Lib. II, *vs.* 380, 381, 383. — Mais Montagne n'en veut ici qu'à de lâches hypocrites, qui peu touchés de ce généreux principe, ne s'en servent que pour colorer leur avarice & leur ambition.

hardiment à ceux qui sont en la danse; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'Ambition que c'est elle-mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la societé? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoy bien & mal faire partout. Toutefois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande; ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un de bon:

a *Rari quippe boni: numero vix sunt totidem, quot Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:*

La contagion est très-dangereuse en la presse.

---

a Car les gens de bien sont fort rares: à peine y en a t'il autant que Thebes a de portes, ou le Nil d'embouchures. *Juven.* Sat. XIII, *vs.* 26, 27.

s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veue continuelle, & pratique des maladies.

Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son ayse. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y à guere moins de tourment au gouvernement d'une Famille que d'un Estat entier. Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute: Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la Cour & du Marché, nous ne sommes pas desfaits des principaux tourmens de nostre vie.

b *Ratio & prudentia curas,*
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

b C'est la raison & la prudence qui dissipent les chagrins, & non le séjour dans un lieu d'où la vue s'étend fort loin sur la mer. *Horat.* Epist. XI, L. I, *vs.* 25, 26.

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur & les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

c *Et post equitem sedet atra cura.*

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres, & dans les escholes de Philosophie. Ny les deserts, ny les rochers creusez, ny la haine, ny les jeusnes, ne nous en demeslent :

d *Hæret lateri lethalis arundo.*

(6) On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : *Je le croy bien*, dit-il, *il s'estoit emporté avecques soy.*

e *Quid terras alio calentes*
Sole mutamus? Patriâ quis exul
Se quoque fugit?

---

c Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec nous. *Horat.* Od. I. L. III, *vs.* 40.

d Le trait mortel au flanc est attaché. *Æneid.* L. IV, *vs.* 73.

(6) Socrati cum quærenti cuidam, quod nihil sibi peregrinationes profuissent, respondisse fertur : Non immeritò hoc tibi evenit : tecum enim peregrinabaris. *Senec.* Epist. CIV.

e Pourquoi changer de climat? On n'échappe

CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

QUAND nous rencontrons dans les histoires, (1) qu'Antigonus sçut très-mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veue il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, (2) qu'il venoit de deffaire, & en porta le deuil en son enterrement : (3) qu'en la bataille d'Aurry (que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois,

(1) Plutarq. dans la vie de Pyrrhus, vers la fin.
(2) Devant Nancy, en 1477.
(3) Donnée en 1364., sous le regne de Charles V., Roi de France.

ſa partie pour le Duché de Bretaigne) le victorieux rencontrant le corps de ſon ennemy treſpaſſé, (4) en meſna grand deuil, il ne faut pas s'eſcrier ſoudain :

a E coſi aven che l'animo ciaſcuna
Sua paſſion ſotto el contrario manto
Ricopre, con la viſta hor' chiara, hor' bruna.

Quand on préſenta à Ceſar la teſte de Pompeius, (5) les hiſtoires diſent qu'il en deſtourna ſa veue, comme d'un vilain & malplaiſant ſpectacle. Il y avoit eu entr'eux une ſi longue intelligence, & ſocieté au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliances, qu'il ne faut pas croire que cette conte-

(4) Froiſſart, Vol. I, ch. 228.

a C'eſt ainſi que l'eſprit couvre ſa paſſion ſous une apparence contraire, d'un œil tantôt gai, tantôt triſte. *Pétrarque*, fol. 25. de l'édition de Gab. Giolito, an. 1545.

(5) Il eut en horreur *Theodorus* qui lui en préſenta la teſte, tournant la teſte d'un autre coſté, *dit Plutarque*, pour ne la point voir : mais bien prit-il ſon cachet, & en le regardant ſe prit à plorer. *Vie de Céſar*; c. 13 de la traduct. d'Amyot.

nance fust toute fausse & contrefaicte ; comme estime cet autre :

> b *tutumque putavit*
> *Jam bonus esse socer, lacrymas non sponte cadentes,*
> *Effudit, gemitusque expressit pectore læto.*

Car bien qu'à la verité la plusspart de nos actions ne soyent que masque & fard, & qu'il puisse quelquefois estre vray,

> c *Heredis fletus sub personâ risus est.*

si est-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer, comme nos ames se trouvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous selon nos complexions ; aussi en nostre

---

b Croyant alors, qu'il pouvoit, sans péril, faire le bon beau-pere, il versa des larmes forcées, & poussa des soupirs d'un cœur tout rempli de joie. *Lucan.* L. IX, *vs* 1033, &c.

c Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
Ex Publii Mimis, apud Aul. Gellium, L. XVII, c. 14. — C'est de la Demoiselle de Gournay que j'ai emprunté ce vers françois.

ame, bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'eſt pas avec ſi entier avantage, que pour la volubilité & ſoupleſſe de noſtre ame, les plus foibles par occaſion ne regaignent encores la place, & ne facent une courte-charge à leur tour. D'où nous voyons non-ſeulement les enfans, qui vont tout naïfvement après la nature, pleurer & rire ſouvent de meſme choſe : mais nul d'entre nous ne ſe peut vanter, quelque voyage qu'il face à ſon ſouhait, qu'encores au deſpartir de ſa famille, & de ſes amis, il ne ſe ſente friſſonner le courage : & ſi les larmes ne luy en eſchappent tout à faict, au moins met-il le pied à l'eſtrié d'un viſage morne & contriſté. Et quelque gentille flamme qui eſchauffe le cœur des filles bien nées, encore les deſpend-on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs eſpoux : quoy que die ce bon compagnon,

d *Eſt-ne novis nuptis odio Venus? anne parentum*

Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée passée, qu'il ayt besoin de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprens pas de luy coudre à jamais ces titres : ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost après. Nulle qualité nous embrasse purement & universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne

---

d Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? Ou se jouent-elles de leurs parens par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sinceres. *Catull.* De comâ Berenices, Carm. LXIV, *vs.* 15, &c.

m'ouïst gronder en moy-mesme, & contre moy, Bren du fat : & si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'un ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (6) sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : & en eust horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux.

e *Largus enim liquidi fons luminis ætherius sol,*
Irrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen :

---

(6) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montagne. « Nero Agrippinam prosequitur abeuntem arctiùs oculis & pectori hærens, sive explendâ simulatione, sive perituræ matris supremus aspectus, quamvis ferum animum retinebat. » *Annal.* L. XIV.

e Car le Soleil, source feconde de lumiere, ne cesse jamais d'arroser le ciel d'une recente lueur,

ainſi eſlance noſtre ame ſes pointes diverſement & imperceptiblement.

Artabanus ſurprint Xerxes ſon nepveu, & le tança de la mutation ſoudaine de ſa contenance. Il eſtoit à conſiderer la grandeur deſmeſurée de ſes forces, au paſſage de l'Helleſpont, pour l'entrepriſe de la Grece. Il lui (7) prit premierement un treſſaillement d'ayſe, à voir tant de milliers d'hommes à ſon ſervice, & le teſmoigna par l'allegreſſe & feſte de ſon viſage: & tout ſoudain en meſme inſtant, ſa penſée luy ſuggérant, comme tant de vies avoient à defaillir, au plus loing dans un ſiecle, il refroigna ſon front, & s'attriſta juſques aux larmes.

Nous avons pourſuivy avec reſolue volonté la vengeance d'une injure, & reſſenty un ſingulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'eſt

---

faiſant inceſſamment ſuccéder à la lumiere une nouvelle lumiere. *Lucret.* L. V, *vſ.* 282, &c.
(7) Herodot. L. VII, p. 456, 457.

pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se là represente par un autre visage ; car chasque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitiez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

> f *Nil adeo fieri celeri ratione videtur,*
> *Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.*
> *Ociùs ergo animus quàm res se perciet ulla,*
> *Ante oculos quarum in promptu natura videtur.*

Et à cette cause, voulants de toute cette suite (8) continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure & genereuse deliberation, il ne pleure pas

---

f Rien ne se fait si promptement que ce que notre esprit conçoit & projette. Il se meut donc soi-même avec plus de rapidité qu'aucune autre chose que nous connoissions. *Lucr.* L. III, *vs.* 188, &c.

(8) Faire un ouvrage complet & tout d'une piece.

la liberté rendue à sa Patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-luy en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active ; Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'avarice, (1) *Que nous ne sommes pas naiz pour nostre particulier, ains pour le public*, rapportons-nous en

(1 C'est ce beau principe que *Lucain* fait entrer dans l'éloge de Caton d'Utique :

Hi mores hæc duri immota Catonis,
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
NEC SIBI, SED TOTI GENITUM SE CREDERE MUNDO.

Lib. II, *vs.* 380, 381, 383. — Mais Montagne n'en veut ici qu'à de lâches hypocrites, qui peu touchés de ce généreux principe, ne s'en servent que pour colorer leur avarice & leur ambition.

hardiment à ceux qui sont en la danse; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'Ambition que c'est elle-mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la societé? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoy bien & mal faire partout. Toutefois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande; ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un de bon:

a *Rari quippe boni: numero vix sunt totidem, quot*
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:

La contagion est très-dangereuse en la presse.

---

a Car les gens de bien sont fort rares: à peine y en a t'il autant que Thebes a de portes; ou le Nil d'embouchures. *Juven.* Sat. XIII, *vs.* 26, 27.

Il faut (2) ou imiter les vitieux, ou les haïr : Tous les deux sont dangereux ; & de leur ressembler, parce qu'ils sont dissemblables.

Et les Marchands, qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschans : estimans telle société infortunée. Pourquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente, & appelloient le secours des Dieux : (3) *Taisez-vous*, feit-il, *qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moy*. Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Viceroy en l'Inde, pour Emmanuel Roy de Portugal : en un extresme peril de fortune de mer, print sur ses épaules un jeune gar-

(2) Ces réflexions sont fidelement traduites de Séneque, dont voici les propres termes : Necesse est aut imiteris, aut oderis. Utrumque autem devitandum est : ne vel similis malis fias, quia multi sunt ; neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. *Epist.* 7.

(3) Diogene Laërce, dans la vie de Bias, L. I, Segm. 86.

çon, pour cette seule fin qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de garant & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire & seul, en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesme la veue : il portera s'il est besoin cela ; mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre deffait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autruy. Charondas chastioit pour mauvais [4] ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants, en disant, [5] *que les Medecins vivent bien entre les malades* : Car

(4) Diodore de Sicile, L. XII, c. 4.

(5) Diog. Laërce dans la Vie d'Antisthenes.

s'ils servent à la santé des malades ; ils deteriorent la leur, par la contagion, la veue continuelle, & pratique des maladies.

Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son ayse. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une Famille que d'un Estat entier. Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la Cour & du Marché, nous ne sommes pas desfaits des principaux tourmens de nostre vie.

b *Ratio & prudentia curas,*
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

---

b C'est la raison & la prudence qui dissipent les chagrins, & non le séjour dans un lieu d'où la vue s'étend fort loin sur la mer. *Horat.* Epist. XI, L. I, *vs.* 25, 26.

L'ambition, l'avarice, l'irréſolution, la peur & les concupiſcences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

c *Et poſt equitem ſedet atra cura.*

Elles nous ſuivent ſouvent juſques dans les cloiſtres, & dans les eſcholes de Philoſophie. Ny les deſerts, ny les rochers creuſez, ny la haine, ny les jeuſnes, ne nous en demeſlent :

d *Hæret lateri leſhalis arundo.*

(6) On diſoit à Socrates, que quelqu'un ne s'eſtoit aucunement amendé en ſon voyage : *Je le croy bien*, dit-il, *il s'eſtoit emporté avecques ſoy.*

e *Quid terras alio calentes*
Sole mutamus? Patriâ quis exul
Se quoque fugit?

---

c Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec nous. *Horat.* Od. I, L. III, *vſ.* 40.

d Le trait mortel au flanc eſt attaché. *Æneid.* L. IV, *vſ.* 73.

(6) Socratem quærenti cuidam, quod nihil ſibi peregrinationes profuiſſent, reſpondiſſe ferunt : Non immeritò hoc tibi evenit : tecum enim peregrinabaris. *Senec.* Epiſt. CIV.

e Pourquoi changer de climat? On n'échappe

Si on ne se descharge premierement & son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire, les charges empeschent moins quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant : comme les * pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branslant & secouant. Parquoi ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en nous : (7) il se faut sequestrer & r'avoir de soy.

f *Rupi jam vincula, dicas,*

---

point à soi-même, en s'exilant de sa Patrie. *Hor.* L. II, Od. XVI, *vs.* 18, &c.

* Pieux.

(7) Il faut se séparer & se dégager de soi-même. — Se ravoir de maladie, *recolligere se ex morbo :* Nicot.

f Il faudroit pouvoir dire, *J'ai rompu mes fers.* Un chien à l'attache, après s'être bien tourmenté, s'échappe enfin, & prend la fuite : mais il traine pourtant encore une bonne partie de son lien. *Perf.* Sat. V, *vs.* 158, &c.

Nam luctata canis nodum arripit, attamen illi
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous. Ce n'est pas une entiere liberté : nous tournons encore la veue vers ce que nous avons laissé : nous en avons la fantaisie pleine.

g *Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis*
Atque pericula sunt ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut eschapper à elle-mesme :

h *In culpâ est animus, qui se non effugit unquam.*

---

g Si notre ame n'est point réglée, à quels combats, à quels périls ne sommes-nous pas exposés malgré nous? De quels soucis rongeans l'homme n'est-il pas déchiré lorsqu'il est en proie à ses passions? De quelles terreurs n'est-il point agité? Et dans quel gouffre de misere n'est-il pas plongé par l'orgueil, la débauche, l'insolence, le luxe, & l'oisiveté? *Lucret.* Liv. V, *vs.* 44—49.

h Horat. L. I, Epist. XIV, *vs.* 14. Je ne traduis point ce passage, parce qu'il ne contient qu'une répétition en latin de ce que Montagne vient de dire en françois. Mais quoiqu'on ne découvre plus rien de nouveau dans la pensée d'Horace, on ne

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy. C'est la vraye solitude, & qui se peut jouyr au milieu des Villes & des Cours des Roys : mais elle se jouyt plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement despende de nous : Desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui : Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, [8] où il avoit perdu femme, enfans, & chevance : Demetrius Poliorcetes le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy

laisse pas de trouver dans son expression, un nouvel agrément qu'il feroit très-difficile de faire passer dans une nouvelle traduction.

(8) Hic captâ patriâ, amissis liberis, amissâ uxore, cùm ex incendio publico solus, & tamen beatus exiret, interroganti Demetrio cui cognomen Poliorcetes fuit, num quid perdidisset : *Omnia*, inquit, *bona mea mecum sunt*. Senec. Epist. IX, *sub finem*.

demanda,

demanda, s'il n'avoit pas eu de dommage; il respondit, *que non, & qu'il n'y avoit, Dieu merci, rien perdu du sien.* C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment, [9] Que l'homme se devoit pourvoir de munitions, qui flottassent sur l'eau, & peussent à nage avec lui eschapper du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy-mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Evesque, y ayant tout perdu, & leur prisonnier, prioit ainsi Dieu; « [10] Seigneur, garde-moi de sentir cette perte: » car tu sçais qu'ils n'ont encore rien tou» ché de ce qui est à moy ». Les richesses qui le faisoyent riche, & les biens qui le faisoyent bon, estoient encore en leur entier.

Voyla que c'est de bien choisir les thre-

(9) Diogene Laërce, dans la vie d'Antisthenes, L. VI, Segm. 6.

(10) August. de Civit. Dei, L. I, c. 10.

fors qui puissent affranchir de l'injure : & de les cacher en lieu, où personne n'aille, & lequel ne puisse estre trahi que par nous-mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, & sur-tout de la santé, qui peut ; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriere-boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté & principale retraicte & solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien, de nous à nous-mesmes, & si privé, que nulle accointance ou communication de chose estrangere y trouve place ; discourir & y rire, comme sans femme, sans enfans, & sans biens, sans train & sans valets : afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy-mesme, elle se peut faire compagnie, elle a dequoy assaillir & dequoy deffendre, dequoy recevoir & dequoy donner. Ne craignons

pas en cette ſolitude, nous croupir d'oiſiveté ennuyeuſe :

i *In ſolis ſis tibi turba locis.*

La vertu ſe contente de ſoy ſans diſcipline, ſans paroles, ſans effets. En nos actions accouſtumées, de mille il n'en eſt pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de ſoy, en butte de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatriſé, tranſi & paſle de faim, deliberé de crever pluſtoſt que de luy ouvrir la porte ; penſes-tu qu'ils y ſoyent pour eux ? pour tel à l'adventure, qu'ils ne virent onques, & qui ne ſe donne aucune peine de leur faict : plongé cependant en l'oyſiveté & aux delices. Cettuy-cy tout pituiteux, chaſſieux & craſſeux, que tu vois ſortir après minuit d'un eſtude, penſes-tu qu'il cherche parmi les livres, comme il ſe rendra plus homme de bien,

---

i Aux ſolitaires lieux ſois un monde à toi-même. *Tibull.* L. IV, Eleg. XIII, *vſ.* 12.

plus content & plus ſage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la poſtérité la meſure des vers de Plaute, & la vraye ortographe d'un mot Latin. Qui ne contrechange volontiers la ſanté, le repos & la vie, à la reputation & à la gloire ; la plus inutile, vaine & fauſſe monnoye, qui ſoit en noſtre uſage ? Noſtre mort ne nous faiſoit pas aſſez de peur : chargeons-nous encore de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoyent pas aſſez de peine, prenons encore à nous tourmenter, & rompre la teſte, de ceux de nos voiſins & amis.

k *Vah quemquamne hominem in animum inſtituere, aut*
Parare, quod ſit charius, quam ipſe eſt ſibi ?

La ſolitude me ſemble avoir plus d'apparence, & de raiſon, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleuriſſant, à l'exemple de Thales. C'eſt

k Eſt-il poſſible qu'un homme s'aille mettre en tête d'aimer quelque choſe plus que ſoi-même ? *Terent.* Adelph. Act. I, Sc. I, *vſ.* 13, 14.

nous desnoüer de la société, puis que assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie : ramenons à nous, & à nostre aise nos pensées & nos intentions. Ce n'est point une legere partie que de faire seurement sa retraicte : elle nous empêche assez, sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons-nous-y ; plions bagage ; prenons de bonn'heure congé de la compagnie ; despétrons-nous de ces violentes prinses, qui nous engagent ailleurs, & esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations si fortes : & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy : C'est-à-dire, le reste soit à nous ; mais non pas joint & collé en façon qu'on ne le puisse despendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre.

La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous n'y pouvons rien apporter. Et qui

ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons-les, & resserrons en nous. Qui peut renverser & confondre en soy les offices de tant d'amitiez, & de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute, qui le rend inutile, poisant & importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy-mesme, & poisant & inutile. Qu'il se flatte & caresse, & sur tout se regente, respectant & craignant sa raison & sa conscience : si qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. [I] *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur.* Socrates dit, (II) que les jeunes doivent se faire instruire ; les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile & militaire, vivants à leur discrétion, sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces

I Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. *Quintil.* L. X, c. 7.

(II) Ceci est tiré de Strobée, Serm. XLI, où on le met parmi les apophtegmes des Pythagoriciens.

preceptes de la retraicte les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lasche, & un'affection & volonté delicate, & qui ne s'asservit & ne s'employe pas aysément, desquels je suis & par naturelle condition & par discours, ils se plieront mieux à ce conseil, que les ames actives & occupées, qui embrassent tout, & s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses; qui s'offrent, qui se presentent, & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ses commoditez accidentales & hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas : ny la raison, ny la nature ne le veulent. Pourquoy contre ses loix asservirons-nous nostre contentement à la puissance d'autruy? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, & quelques Philosophes [12]

(12) Par raison.

par discours, se servir soy mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur (ceux-là pour, par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre; ceux-cy pour, s'estans logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute) c'est l'action d'une vertu excessive. * Les natures plus roides & plus fortes facent leur cachette mesme, glorieuse & exemplaire.

m *Tuta & parvula laudo,*
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Hos sapere & solos aio benè vivere, quorum
Conspicere nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant. Il me suffit, sous la faveur de la

* Que les *natures* plus roides fassent, &c.
m Je puis fort bien m'accommoder d'un petit revenu assuré, lorsque je n'ai rien de plus. Mais si je viens à jouir de quelque chose de meilleur & de plus délicat, je dis qu'il n'y a de gens habiles & fortunés que ceux qui jouissent d'un gros revenu, fondé sur de belles terres. *Horat.* L. I, Epist. 15, *vs.* 42—46.

fortune, me preparer à sa defaveur ; & me representer estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir (13) avoir usé d'utensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderément & liberalement.

Je voy jusques à quels limites va la nécessité naturelle : & considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoüé & plus sain que moy, je me plante en la place : j'essaye de chauffer mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris, & la maladie à

(13) Diog. Laërce, dans la vie d'Arcesilaus, Liv. IV, Segm. 38.

mes talons, (14) je me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience: Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance. Et connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes-hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera; lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en mains. Ainsi faut-il faire: & encore si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent & endorment la partie.

(14) *C'est-à-dire*, je me détermine aisément à ne pas craindre ce qu'un homme au-dessous de moi souffre si patiemment.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non pénible ny ennuyeuse : autrement pour neant ferions-nous estat d'y estre venus chercher (15) le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chascun : Le mien ne ne s'accommode aucunement au mesnage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent addonner avec moderation.

n *Conentur sibi res, non se submittere rebus.*

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste (16) : Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen, entre ce bas & vil soing, tendu & plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ;

(15) Le repos.

n Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. *Horat.* Lib. I, Epist. I, *vs.* 19.

(16) Neque vero agrum colendo, aut venando, servilibus officiis intentum, &c. *Catil.* c. 4. au commencement.

& cette profonde & extreme nonchalance, laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

> o *Democriti pecus edit agellos*
> *Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.*

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline (17) à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude : *Je te conseille en cette pleine & grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soing du mesnage, & t'adonner à l'estude des Lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne.* Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques, à

---

o Le bétail gâtoit les terres & les champs de Démocrite, tandis que son esprit, comme séparé de son corps, n'étoit occupé que des recherches les plus sublimes. *Horat.* L. I, Epist. XII, *vs.* 12, 13.

(17) Dans la troisieme Epître du premier Livre, adressée, non à *Cornelius*, mais à *Canius* Rufus : « Quin tu (tempus est enim) humiles & sordidas curas aliis mandas : & ipse te in alto isto pinguique secessu studiis adseris. — Effinge aliquid & excude quod sit perpetuò tuum. »

s'en acquerir par ses Escrits une vie immortelle.

p *Usque adeone*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore lors du monde, (18) absens, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceux qui par devotion, cherchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines, en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté & en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs, en toute liberté. Les afflictions, les dou-

---

p Quoi donc, ton favoir n'est-il rien, si l'on ne sait que tu en as? *Pers.* Sat. I, *vs* 23, 24.

(18) *C'est-à-dire*, quoiqu'absens du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.

leurs leur viennent à profit, employées, à l'acqueſt d'une ſanté & resjouyſſance éternelle : la mort, à ſouhait, paſſage à un ſi parfaict eſtat. L'aſpreté de leurs reigles eſt incontinent applanie par l'accouſtumance : & les appetits charnels, rebutez & endormis par leurs refus : car rien ne les entretient que l'uſage & l'exercice. Cette ſeule fin, d'une autre vie heureuſement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez & douceurs de cette vie noſtre. Et qui peut embraſer ſon ame de l'ardeur de cette vive foy & eſperance, réellement & conſtamment, il ſe baſtit, en la ſolitude, une vie voluptueuſe & délicieuſe, au-delà de toute autre ſorte de vie.

Ny la fin donc ny le moyen de ce (19) conſeil ne me contente : nous retombons toujours de fievre en chaud mal. Cette

(19) Du conſeil de Pline & de Cicéron, qu'il faudroit quitter les affaires, & s'appliquer à l'étude, pour s'immortaliſer par quelque bel ouvrage.

occupation des livres eſt auſſi penible que toute autre ; & autant ennemie de la ſanté, qui doit eſtre principalement conſiderée. Et ne ſe faut point laiſſer endormir au plaiſir qu'on y prend : c'eſt ce meſme plaiſir qui perd le meſnager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les Sages nous apprennent aſſez à nous garder de la trahiſon de nos appetits ; & à diſcerner les vrais plaiſirs & entiers, des plaiſirs meſlez & bigarrez de plus de peine. Car la pluſpart des plaiſirs, diſent-ils, (20) nous chatouillent & embraſſent pour nous eſtrangler, comme faiſoient les larrons que les Ægyptiens appelloyent *Philiſtas* : & ſi la douleur de teſte nous venoit avant l'ivreſſe, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, &

(20) Ceci eſt traduit de Séneque, excepté le mot de *Philetas*, que Montagne ou ſes Imprimeurs ont changé mal à propos en *Philiſtas* : Latronum more (dit Séneque, Epiſt. 51.) quos *Philetas* Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur, (*voluptates*) ut ſtrangulent.

nous cache sa suite. Les Livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté & la santé, nos meilleures pieces, quittons-les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long-temps affoiblis par quelque indisposition, se rangent à la fin à la mercy de la Medecine ; & se font desseigner par art certaines reigles de vivre pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé & desgousté de la vie commune, doit former (21) cette-cy aux reigles de la raison, l'ordonner & ranger par préméditation & discours. Il doit avoir pris congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte ; & fuir en general les passions, qui empechent la tranquillité du corps & de l'ame ; & *choisir la route qui est plus selon son humeur* :

(21) Cette vie retirée & solitaire.

(22) *Unusquisque suâ noverit ire viâ.*

Au mesnage, à l'estude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir; & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire après soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté & assoupie.

Il y a des Sciences steriles & espineuses, & la pluspart forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy que des Livres ou plaisans & faciles, qui me chatouillent; ou ceux qui me conseillent à reigler ma vie & ma mort:

q *tacitum sylvas inter reptare salubres,*

(22) Propert. L. II, Eleg. 25. *vs.* 38. Montagne traduit fidelement ce vers, avant que de le citer.
q Me promenant en silence dans les bois, appli-

Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse : moi qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles : & l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantaisie, j'instruis & aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir (23) à tout nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres,

r *Carpamus dulcia; nostrum est*
Quod vivis : cinis, & manes, & fabula fies.

Or quant à la fin que Pline & Cicero

gué à tout ce qui mérite les soins d'un homme sage & vertueux. *Horat.* L. I, Epist. 4, *vs.* 4, 5.

(23) A belles dents, ou *avec nos dents & nos griffes*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

r Prenons du bon temps. Les seuls jours que nous donnons au plaisir, sont à nous. Tu ne feras bientôt qu'un peu de poussiere, une ombre, une fable. *Perse*, Sat. V, *vs.* 151, 152.

nous propofent, de la gloire, c'eft bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'eft l'Ambition. La gloire & le repos font chofe qui ne peuvent loger en mefme gifte. A ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras & les jambes hors de la preſſe : leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

s *Tun' vetule auriculis alienis colligis efcas?*

Ils fe font feulement reculer pour mieux fauter, & pour d'un plus fort mouvement (24) faire une plus vive fauſſée dans la troupe. Vous plaift-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoids, l'advis de deux Philofophes, & deux Sectes très-différentes, (25) ef-

---

f Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amufer & entretenir le peuple. *Perfe*, Sat. I, *vf.* 22.

(24) Se jetter plus avant dans la foule : *fauſſée* ou *faulfée*, vieux mot qui fignifie *choc*, *charge*, *incurfion*, *irruption*, &c. Cotgrave, dans fon dictionnaire François & Anglois.

(25) *Epicure & Seneque.* Voyez fur cela Seneque lui-même, Epift. 21.

crivants l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à présent, venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit. A cette cause deffaites-vous de tout soing de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop, & vous suive jusque dans vostre tasniere. Quittez avec les autres voluptez celle qui vient de l'approbation d'autruy. Et quant à vostre science & suffisance, (26) ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous-mesme. Souvienne-vous (27) de celuy à qui comme

(26) Cui ergo, inquis, ista didici? Non est quod timeas ne operam perdideris: tibi didicisti. *Senec. Epist.* 7.

(27) Bene & ille quisquis fuit (ambigitur enim

on demandast, à quoy faire il se pénoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gens : *J'en ay assez de peu*, respondit-il, *j'en ay assez d'un, j'en ai assez de pas un.* Il disoit vray. Vous & un compagnon (28) estes assez suffisant theatre, l'un à l'autre ou vous à vous-mesme. Que (29) le Peuple vous soit un ; & un vous soit tout le Peuple. C'est (30) une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté & de sa cachette : il faut faire comme les animaux qui effacent la trace, à la porte de leur tasniere. Ce n'est plus ce qu'ils vous faut

---

de auctore) cùm quæreretur ab illo, quò tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ : Satis sunt, inquit, mihi pauci : satis est unus : satis est nullus. *Senec.* Epist. 7.

(28) Satis magnum alter alteri theatrum sumus. *Id.* ibid. C'est ce qu'Epicure écrivit à un de ses amis.

(29) Seneque, en citant ce mot, le donne à Démocrite. *Democritus ait* : Unus mihi pro populo est, & populus pro uno. *Id.* ibid.

(30) Gloriari otio iners ambitio est. Animalia quædam, ne inveniri possint, vestigia sua circa cubile ipsum confundunt. Idem ibi faciendum est. *Senec.* Epist. 68.

chercher ; (31) que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-mesme : retirez-vous en vous, mais préparez-vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous-mesme, [32] si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, [33] devant qui vous n'osiez clocher ; & jusques à ce que vous ayez honte & res-

(31) Cùm secesseris, non est agendum hoc ut de te homines loquantur, sed ut ipse tecum loquaris. *Id* ibid.

(32) Prodest sine dubio custodem sibi imposuisse, & habere quem respicias, quem interesse tuis cogitationibus judices. Omnia nobis mala solitudo persuadet. Cùm profeceris tantum, ut si tibi etiam tui reverentia, licebit dimittas pædagogum. Interim te aliquorum auctoritate custodi. Aut Cato ille sit, aut Scipio, aut Lælius, aut cujus interventu perditi quoque homines vitia supprimerent, dum te efficis coram quo peccare non audeas. *Senec.* Epist 25.

(33) Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, que vous n'osiez clocher, manquer à vos devoirs devant ce tel, *c'est-à-dire*, devant vous-même. — La construction qui n'est pas fort réguliere, a rendu la pensée de Montagne si obscure, qu'on m'en a demandé l'explication.

pect de vous-mesmes, [t] *obſerventur ſpecies honeſta animo*; preſentez-vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion, & Ariſtides, en la preſence deſquels les fols meſme cacheroient leurs fautes; & eſtabliſſez-les contrerolleurs de toutes vos intentions. Si elles ſe détraquent, leur reverence vous remettra en train: ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous-meſmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arreſter & fermir votre ame en certaines & limitées obligations, où elle ſe puiſſe plaire: & ayant entendu les vrays biens, deſquels on jouyt à meſure qu'on les entend, s'en contenter, ſans deſir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conſeil de la vraye & naïfve Philoſophie, non d'une Philpſophie oſtentatrice & parliere, comme eſt celle (34) des deux premiers.

---

t Rempliſſez-vous l'eſprit d'images nobles & vertueuſes. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. II, c. 22.
(34) De Pline le jeune & de Cicéron.

CHAPITRE XXXIX.

Consideration de Ciceron.

ENCOR'un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des Escrits de Cicero, & de ce Pline, peu retirant à mon advis, aux humeurs de son Oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : Entre autres qu'ils sollicitent au sceu de tout le monde, les Historiens de leur temps, (1) de ne les oublier

(1) Cicéron écrivant à *Lucceius*, Epist. 12, L. V; Pline à *Tacite*, Epist. 33, L. VII, avec cette différence très-remarquable, que le premier prie instamment son ami de ne pas s'attacher scrupuleusement aux regles de l'histoire, mais de franchir hardiment les bornes de la vérité en sa faveur: *Te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam, quàm fortaße sentis, & in eo leges historiæ negligas:* au lieu que Pline déclare expressément qu'il n'exige point que Tacite donne la moindre atteinte à la vérité: *Quamquam non exigo ut excedas rei actæ modum. Nam nec Historia debet egredi veritatem, & honestè factis veritas sufficit.* Il semble qu'en bonne justice Montagne auroit dû distinguer Pline de Cicéron à cet égard.

en

en leurs regiſtres : & la fortune comme par deſpit, a faict durer juſques à nous la vanité de ces requeſtes, & (2) pieça faict perdre ſes hiſtoires.

Mais cecy ſurpaſſe toute baſſeſſe de cœur, en perſonnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet & de la parlerie, juſques à y employer les Lettres privées eſcriptes à leurs amis : en maniere, que aucunes ayants failly leur ſaiſon pour eſtre envoyées, ils les font ce neanmoins publier avec cette digne excuſe, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail (3) & veillées. Sied-il pas bien à deux Conſuls Romains, Souverains Magiſtrats de la Choſe Publique empe-

(2) Ou *dès long-temps*, comme dans les dernieres éditions.

(3) Et leurs veilles. Dans cet endroit, *veillée* eſt un mot purement gaſcon, ſi je ne me trompe. Il ne ſe dit guere qu'en parlant des aſſemblées que les gens de village ou les artiſans font le ſoir pour travailler, pour cauſer, ou pour ſe divertir, comme on nous l'aſſure dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe : d'où l'on peut fort bien conclure, ce me ſemble, que le mot de *veillée* n'eſt point françois dans le ſens que lui donne ici Montagne.

riere du monde, d'employer leur loisir à ordonner & fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis un simple Maistre d'eschole qui en gaignast sa vie?

Si les gestes de Xenophon & de Cesar, n'eussent de bien loing surpassé leur éloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escripts. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire.

Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion & Lælius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs Comedies, & toutes les mignardises & delices du Langage Latin, à un Serf Afriquain: Car que cet ouvrage soit leur, sa beauté & son excellence le maintient assez, & Terence l'advoue luy-même: & me feroit-on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie & d'injure, de vouloir faire valoir un homme,

par des qualitez mes-advenantes à son rang, quoy qu'elles soient autrement loüables; & par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales: Comme qui louëroit un Roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule, & à la suite de celles qui luy sont propres: à sçavoir, de la justice, & de la science de conduire son peuple en paix & en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, & à Charlemaigne l'éloquence, & cognoissance des bonnes Lettres. J'ai veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escrire, & leurs tiltres, & leur vocation, desadvoüer leur apprentissage, corrompre leur plume, & affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, & que nostre peuple tient ne se rencontrer guere en mains sçavantes: & prendre souci, de se recommander par meilleures qualitez.

Les Compagnons de Demosthenes en l'Ambassade vers Philippus, louoyent ce Prince d'estre beau, eloquent, & bon beuveur. Demosthenes disoit que (4) c'estoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un Advocat, à une esponge, qu'à un Roy.

a *Imperet bellante prior, jacentem*
Lenis in hostem.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir, ou bien chasser, ou bien danser :

b *Orabunt causas alii, cœlique meatus*
Describent radio, & fulgentia sidera dicent,
Hic regere imperio populos sciat.

Plutarque dit davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, &

(4) Plutarque, dans la vie de *Démosthenes*, c. 4.

a Qu'il soit brave au combat, & doux en la victoire. *Horat.* in Carm. Secul. *vs.* 51, 52.

b D'autres s'appliqueront à l'éloquence, & à décrire le cours des astres : pour lui, son affaire est de savoir gouverner les peuples qui sont soumis à son empire. *Æneid.* L. V, *vs.* 344, *&c.*

l'estude, qui devoit estre employée à choses plus necessaires & utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son fils, chanter en un festin, à l'envi des meilleurs Musiciens : (5) *N'as-tu pas honte*, luy dit-il, *de chanter si bien ?* Et à ce mesme Philippus, un Musicien contre lequel il desbattoit de son art : *Jà à Dieu ne plaise, Sire*, dit-il, (6) *qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses-là mieux que moy*. Un Roy doit pouvoir respondre, comme Iphicrates respondit à l'Orateur qui le pressoit en son invective de cette maniere : Et bien qu'es-tu, pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes, es-tu archer, es-tu piquier ? (7) *Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là*. Et An-

(5) Plutarque, dans la vie de Pericles, ch. 1.

(6) Dans un traité de Plutarque, intitulé : Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami, *ch* 25.

(7) Plutarque dans son traité de la *Fortune*, vers la fin.

tisthenes print pour argumenter de peu de valeur en Ismenias, (8) dequoy on le vantoit d'estre excellent joüeur de flustes.

Je sçay bien quand j'oy quelqu'un, qui s'arreste au langage des *Essais*, que j'aimeroye mieux, qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimet le sens : d'autant plus picquamment, que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guerre d'autres donnent plus à prendre en la matiere : & comment que ce soit, mal ou bien, si nul Escrivain l'a semée, ny guere plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suite, je multiplietay plusieurs fois ce volume. Et combien y ay-je espandu d'histoires, qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes

(8) Plutarque, dans le préambule de la vie de Pericles.

alegations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'authorité, ou d'ornemens. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche & plus hardie : & souvent à gauche, un ton plus delicat, & pour moy qui n'en veux en ce lieu exprimer davantage, & pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix, entre ne sçavoir dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire. [c] *Non est ornamentum virile concinnitas.* Les Sages disent que pour le regard du sçavoir, il n'est que la Philosophie, & pour le regard des effects, que la Vertu, qui generalement soit propre à tous degrez, & à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en (9)

---

c Une parure fort ajustée n'est pas un ornement viril. *Senec.* Epist. 95.

(9) Epicure & Séneque.

ces autres deux Philosophes : car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis. Mais c'est d'autre façon, & s'accommodants pour une bonne fin, à la vanité d'autruy : Car ils leur mandent, que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, & de la renommée, les arreste encore au maniement des affaires, & leur fait craindre la solitude & la retraite, où ils les veulent appeller ; qu'ils ne s'en donnent plus de peine : (10) d'autant qu'ils ont assez de credit avec la Posterité, pour leur respondre, que ne fust que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu & fameux que pourroient faire

(10) Cum Idomeneo scriberet Epicurus, & illum à vitâ speciosâ ad fidelem stabilemque gloriam revocaret, rigidæ tunc potentiæ ministrum & magna tractantem : Si gloriâ, inquit, tangeris, notiorem te epistolæ meæ facient quam omnia ista quæ colis, & propter quæ coleris. *Seneque*, (Epist. 21.) qui dans la même lettre dit à son ami Lucilius : « Quod Epicurus amico suo potuit » promittere, hoc tibi promitto, Lucili Habeo » apud posteros gratiam : possum mecum dura- » tura nomina educere. »

leurs actions publiques. Et outre cette difference, encore ne sont-ce pas lettres vuides & descharnées, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots, entassez & rangez à une juste cadence; ains farcies & pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus éloquent, mais plus sage, & qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'éloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses: Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extresme perfection, se donne corps elle-mesme.

J'adjousteray encore un conte que nous disons de luy, à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à (11) orer en public, & estoit un peu pressé du temps, pour se preparer à son aise; Eros, l'un de ses Serfs, le

(11) *Haranguer*. Orer, *orationem habere*: Nicot. D'*orer*, ou du mot latin *orare*, est venu *Orateur*, qui est encore en usage.

vint advertir, que l'audience estoit remise au lendemain : il en fut si aise, (12) qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage, auquel mes amis tiennent, (13) que je puis quelque chose : Et eussent prins plus volontiers cette forme à publier mes [14] verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soustint, & soulevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy, que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse été plus attentif, & plus seur, ayant une ad-

(12) Plutarque, dans les dits notables des anciens rois, princes, &c. à l'article de CICÉRON.

(13) Vous trouverez dans cette édition neuf lettres de Montagne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

(14) *Fantaisies* ou *imaginations*.

dresse forte & amie, que regardant les divers visages d'un peuple : & suis deceu, s'il ne m'eust mieux succedé. J'ay naturellement un stile comique & privé : Mais c'est d'une forme mienne, inepte aux négociations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, couppé, particulier : Et ne m'entends pas en lettres ceremonieuses, qui n'ont autre substance, que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté, ny le goust de ces longues offres d'affection & de service. Je n'en crois pas tant, & me desplaist d'en dire guere, outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte & servile prostitution de presentation : *la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave*, tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté & plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer. Je hay à mort de sentir le flatteur : qui faict

que je me jette naturellement à ue parler sec, rond & cru, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins : & où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance : & m'offre maigrement & fierement, à ceux à qui je suis : & me presente moins, à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, & que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A [15] bienvienner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, & tels compliments verbaux des Loix ceremonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy. Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur & recommandation, que celuy pour qui

(15) *Bienvienner* signifie *féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée.* C'étoit un mot très-commode : cependant on l'a laissé perdre sans en mettre un autre à la place. L'académie françoise & tous les bons écrivains devroient s'opposer à cet abus.

c'estoit, n'aye trouvées seches & lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens : j'en ay, ce crois-je, cent divers volumes : Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames, estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquée a la jeunesse, oysive, embabouinée de cette fureur.

J'escris mes lettres tousjours en poste, & si precipitueusement, que quoy que je peigne insuportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main, que d'y en employer un'autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre ; & ne les transcrits jamais. J'ay accoustumé les Grands, qui me cognoissent, à y supporter (16) des

(16) *C'est-à-dire*, des ratures & des effaçures. *Litures* & trasslures, vieux mots, que je n'ai pu trouver que dans le dictionnaire de Cotgrave. Le premier vient du latin *litura*, dont Horace s'est

litures & des traffeures, & un papier sans pliure & sans marge. Celles qui me coustent le plus, sont celles qui valent moins. Depuis que je les traisne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produict le second. Les Lettres de ce temps sont plus en bordures & prefaces, qu'en matiere. Comme j'aime mieux composer deux lettres, que d'en clore & plier une; & resigne tousjours cette commission à quelque autre : de mesme quand la matiere est achevée, donrois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues, offres, & prieres, que nous logeons sur la fin, & desire que quelque nouvel usage nous en descharge : comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez & titres, pour ausquels ne broncher, j'ay maintesfois laissé d'escrire, &

servi dans le même sens, L. II, Epist. I, *vs.* 167, où parlant d'un poëte Romain, il dit qu'il a hônte d'effacer, — *turpem putat in scriptis, metuitque lituram.*

notamment à gens de juſtice & de finance. Tant d'innovation d'Offices, une ſi difficile diſpenſation & ordonnance de divers noms d'honneur, leſquels eſtans ſi cherement achetez, ne peuvent eſtre eſchangez, ou oubliez ſans offenſe. Je trouve pareillement de mauvaiſe grace d'en charger le front & inſcription des Livres, que nous faiſons imprimer.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome II.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

TABLE.

Fin de la Table du Tome II.



